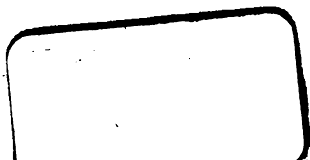


NK
Alman

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire insérer *ou* annoncer *des poésies dans ce Recueil, sont priés de les faire parvenir* avant le 20 messidor, *à l'*Éditeur de l'Almanach des Muses, *rue* du Gros-Chenet, n° 488.

Il prévient que la très-grande quantité de lettres qu'il reçoit à ce sujet, le met dans l'impossibilité de répondre à aucune. *Celles envoyées* sans être affranchies, *restent à la poste.*

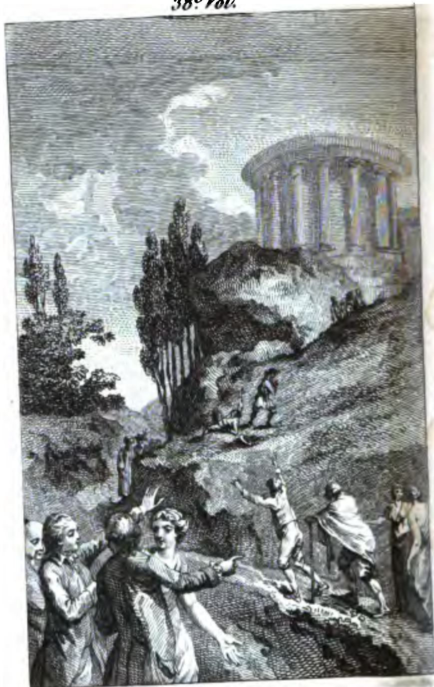
---

*On trouve des Collections complètes de l'*ALMANACH DES MUSES, *chez* LOUIS, libraire, *rue de Savoie*, n° 12.

Fautes essentielles à corriger.

Page 71, vers 15, c'est à sa table, *lisez* c'est à la table.
—— 144, vers premier, Barares, *lisez* Barbares.
—— 203, vers 17, vieilles, *lisez* veilles.
—— 206, vers 2, Laisser, *lisez* Laissé.
—— 215, titre de la pièce, Notradamus, *lisez* Nostradamus.
—— 221, vers 6, clapissante, *lisez* glapissante.

38.e Vol.



ALMANACH
DES MUSES,
POUR L'AN X.

Trente-huitième volume de la Collection.



A PARIS,

Chez Louis, libraire, rue de Savoie, n°. 12.

(x) 1802.



ALMANACH
DES MUSES,

OU

CHOIX DES POÉSIES FUGITIVES

DE L'AN IX — 1801.

ODE

SUR LA PAIX SIGNÉE A LUNÉVILLE EN 1801.

Ennemis de la France, unissez-vous ensemble ;
Peuples confédérés que l'Empire rassemble,
Autrichiens, Hongrois, belliqueuses tribus,
Armez-vous contre nous de l'or de l'Angleterre
Et du fer de la guerre ;
Bonaparte commande, et vous serez vain

Du trône des Césars quand la chûte s'apprête,
Aux progrès d'un héros, que la paix seule arrête,
Opposez les lenteurs d'un perfide congrès.
Les nœuds qu'avait formés sa bonne foi trompée,
Tranchez-les par l'épée;
BONAPARTE gouverne, et nous aurons la paix.

A travers le carnage, et dans le sang qui coule,
Sur les remparts fumans que sous ses pieds il foule,
Triomphant à regret, c'est la paix qu'il poursuit;
Des combats où Bellone a couronné sa tête
La paix est la conquête,
Et de tant de lauriers son olive est le fruit.

Si, cherchant dans la paix une nouvelle gloire,
Sa modération a vaincu la victoire,
A la victoire même allez le demander.
Vous le direz, Guerriers, que sa palme décore;
Vous le direz encore,
Champs! où du sort de Vienne elle a pu décider.

Quand son arrêt n'est pas réglé par la sagesse,
Que servent les traités? le bruit des armes cesse;
Mais la guerre toujours subsiste au fond des cœurs;
Egalement donnée, également reçue,
La paix qu'elle a conclue
Est utile aux vaincus, honorable aux vainqueurs.

Fille de la Justice, ô Paix! aimable Astrée!
Sa loi de ton empire assure la durée.

Reviens, et dans nos bras ramène nos guerriers;
Un triomphe nouveau les attend dans tes fêtes:
De plus douces conquêtes
Vont mêler sur leur front les myrtes aux lauriers.

Ces innombrables bras qu'avait armés la guerre,
Tu les rends au commerce, aux travaux de la terre:
Tu préviens nos besoins, nos goûts et nos desirs:
Le bonheur sur tes pas ramène l'abondance;
Et tu vois, en cadence,
Danser autour de toi les jeux et les plaisirs.

Heureux de cultiver ton olive chérie,
Les talens et les arts, enfans de l'industrie,
Par de joyeux concerts célèbrent ton retour:
Nous verrons le ciseau, la palette et la lyre,
Fleurir sous ton empire;
Leurs chefs-d'œuvres sans nombre embelliront ta cour.

Tu rends la vie aux arts, et leur pompe à nos villes:
Plus serrée en son lit par des digues utiles, (1)
La Seine sur ses flots verra de nouveaux ponts, (2)
L'obélisque s'élève avec magnificence; (3)
Et la reconnoissance
Des victimes de Mars éternise les noms.

---

(1) Quai Desaix.

(2) Ponts pour joindre l'île à la Cité, et l'Arsenal au Jardin des Plantes.

(3) Colonne nationale.

Vaincus par tes travaux, les durs rochers se fendent :
Dans leurs flancs souterrains les ondes qui descendent,
Abrégent les longueurs de leurs circuits divers : (1)
Leur cours ouvre un chemin fermé par la nature
Aux fardeaux qu'il voiture,
Et vingt fleuves rejoints rejoignent les deux mers.

L'Anglais resiste en vain, Neptune sera libre;
Du commerce des mers maintenant l'équilibre,
Ton héros confondra ses efforts insensés.
Que du bonheur public l'ouvrage se consomme!
Veille sur ce grand homme!
Il veille à nos destins : qu'il vive ! et c'est assez.

Par le C. DESAINTANGE.

RÉFLEXION.

LE sort nous devient-il funeste,
Amis de fuir, de s'éloigner :
Le malheur est comme la peste,
Chacun a peur de le gagner.

Par le C. PONS (de Verdun.)

---

(1) Canaux navigables.

RÉSOLUTION,

IMITATION DE SCHOONOVE.

A THAÏS.

Sur mon cœur ton cœur palpitait,
Tes regards aspiraient mon ame;
Et du baiser qu'elle implorait,
Un caprice a sevré ma flâme!

Des étincelles du plaisir
Peut-on entourer ce qu'on aime,
Et s'arracher sans l'assoupir
Au feu qu'on alluma soi-même?

Amant aimé, je dois cueillir
Ces roses que ta bouche étale:
C'est à mes rivaux de languir,
Voués au tourment de Tantale.

J'en jure par l'amour vainqueur:
Oui, dût-il m'en coûter la vie,
Je veux surprendre à ta pudeur
Le doux baiser qu'elle m'envie.

Le desir embellit l'attrait
Qu'on lui dispute ou qu'il devine;

Et la fleur qu'on cherche au bosquet,
C'est la fleur dont on craint l'épine.

Ainsi le péril du combat
Fait le charme de la victoire;
Le sang prête un magique éclat
Au laurier douteux de la gloire.

Par le C. DEGUERLE.

LE DIVORCE PROPOSÉ.

LE jeune Arthur, qui n'est d'humeur jalouse,
Cocufié par Olban son ami,
Veuf du vivant de sa galante épouse,
Pendant un mois n'avait que mieux dormi.
Qui n'est jaloux n'est dupe qu'à demi.
Voilà qu'un soir, tant douceur a de force,
Revient la belle: Arthur, craignant l'amorce,
Gaîment lui dit: Nous avons trop vécu
En froids époux. Si tu m'aimes, divorce:
Épouse Olban; nous le ferons cocu.

Par le C. LEBRUN.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE;

Tyrrhena regum progenies, etc. Lib. III.

HATE-TOI, je t'attends, fils des rois d'Étrurie;
D'un vin choisi pour toi les flots purs vont couler;
Les parfums sont tout prêts, et la rose fleurie
A tes cheveux doit se mêler.

Viens, mon banquet t'appelle; un moment abandonne
Ces beaux aspects, ce lieu par tes soins embelli,
D'où l'œil découvre au loin le mont de Télégone,
Tibur, Esule et Tivoli.

Trop souvent le dégoût est né de l'abondance;
Fuis Rome, et de ses jeux le délire éternel,
Son bruit et sa fumée, et ce palais immense
Dont les tours s'approchent du ciel.

Pour les grands fatigués d'un luxe asiatique,
A la table du pauvre il est doux d'être assis,
Et souvent se déride à la table rustique
Leur front chargé de noirs soucis.

Déjà luit dans les cieux l'étoile de Céphée,
Tout brûle; et, déchaîné sous un ciel dévorant,

Le lion, en fureur, sur la terre échauffée
De ses feux verse le torrent.

Le pasteur, aussi las que le troupeau débile,
Cherche les frais ruisseaux et les bois chevelus.
Tout se tait, et le long de la rive immobile
L'aile des vents ne frémit plus.

Mais tu ne peux de Rome éloigner ta pensée;
Tu crains encor de voir nos confins envahis
Par le Mède, orgueilleux de sa grandeur passée,
Et l'habitant du Tanaïs.

Laisse là tous ces soins : un Dieu, par sa prudence,
D'une ombre impénétrable a chargé l'avenir;
Il rit quand des mortels la folle impatience
S'agite pour le prévenir.

Le présent t'est donné; jouis-en, cher Mécène;
Tout le reste est semblable à ce fleuve inconstant
Qui tantôt coule en paix dans la mer de Tyrrhène,
Tantôt se gonfle en s'irritant.

Il s'irrite, et du chêne entrainant les racines,
Et l'étable, et le roc qui roule dans ses flots,
Des antres, et des monts, et des forêts voisines,
Au loin fatigue les échos.

·reux qui, dans son cœur, tous les jours peut se dire :
vécu; que demain le sombre Jupiter

Obscurcisse le ciel, ou, daignant me sourire,
D'un pur soleil orne l'Éther!

Il ne m'ôtera point, si j'ai joui d'avance,
Ce que l'heure emporta dans son cours passager.
Jupiter, le passé n'est plus en ta puissance;
Tout ce qui fut ne peut changer.

La fortune se plaît dans un trafic barbare;
De ses jeux insolens tout reconnaît la loi;
Sa faveur incertaine à chaque instant s'égare
D'un autre à vous, de vous à moi.

Présente, je l'accueille; et, lorsqu'elle s'envole,
Je lui remets ses dons sans en être abattu;
Et, pauvre avec honneur, bientôt je me console,
Enveloppé de ma vertu.

Qu'un autre, si le vent bat la rive africaine,
Conjure en vain les mers de ne point engloutir
Ses vaisseaux, dont le sein ne peut porter qu'à peine
Les trésors de Cypre et de Tyr.

Puisse, par l'Yapix ma barque protégée,
Alors voguer sans crainte, et, glissant sur les eaux,
Échapper aux écueils de la rive d'Égée,
Sous les regards des deux Jumeaux!

Par feu CHABANON.

LE MYRTE.

AIR à faire.

Du myrte que je te donne
Rien n'égalera le bonheur;
Il doit former ta couronne,
Ou fleurir près de ton cœur.

Myrte, de mon ardeur sincère
Vous pouvez seconder les vœux;
Cachez le sein de ma bergère
A mes rivaux présomptueux;
Mais, sous le voile du mystère,
Courbez-vous souvent à mes yeux!

Du myrte que je te donne
Rien n'égalera le bonheur;
Il doit former ta couronne,
Ou fleurir près de ton cœur.

Mille fois le Zéphyr volage
Le caresse et fuit tour-à-tour;
Mais rien ne flétrit son feuillage,
Il devient plus vert chaque jour;
D'Aglaure Zéphire est l'image,
Ce myrte l'est de mon amour.

Par le C. DELANDINE (de Lyon.)

TABLEAU
DU LAC DE GENÈVE,

Fragment d'un poème inédit sur les sciences.

CHANT DES MONTAGNES.

Qui peindra les effets et les riches hasards
Dont le lac s'embellit pour charmer nos regards?
Muse, viens contempler son empire bleuâtre,
Du bruit et du repos magnifique théâtre,
Tour-à-tour imposant, tranquille, impétueux,
Doux, terrible ou riant, sombre ou majestueux :
Tantôt, du haut des monts, à grand bruit élancée,
La tempête rugit sur l'onde courroucée,
Et, sous l'aile des vents, qui tourmente ses eaux,
Il écume, et se creuse en mobiles tombeaux.
Que je plains le pêcheur qui, loin de son épouse,
Égaré dans la nuit sur la vague jalouse,
Aux poissons imprudens vient tendre ses filets,
Quand l'orage a troublé leurs humides palais!
Mais de tant de fureurs quand l'onde est affranchie,
Les rochers et les monts, et leur tête blanchie,
Se dessinent au loin dans ce miroir plus pur
Que le ciel a paré d'un opulent azur :
Tantôt l'astre du jour, du haut de sa carrière,
Disperse sur le lac des îles de lumière;
Et tantôt sur son sein, plus radieux encor,

A plis étincelans traîne des vagues d'or.
Quand l'aube, rougissant les portes matinales,
Fait briller de son teint les couleurs virginales,
Elle ouvre de ses feux le brouillard passager
Qui va blanchir les monts de son voile léger;
Dépouillé de vapeurs, tout le lac étincelle;
Il embellit l'aurore, et s'embellit par elle.
Mais quand, près de Thétis, qu'il brûle de revoir,
Le soleil, s'avançant vers son palais du soir,
Semble se partager entre le ciel et l'onde,
Et d'un dernier regard éclaire encor le monde,
Léman! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir:
La lune, dans le ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie
De son frère éloigné la splendeur adoucie;
Et bientôt, de la nuit argentant les rideaux,
De ses pâles clartés peint tes tranquilles eaux.
Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.
Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Ces feux qui sur les eaux flottent si mollement;
Phébé s'y réfléchit, et le zéphyr volage
Caresse tour-à-tour et brise son image.
Oh! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées,
Qui, dans ce grand miroir, se peignent renversées;
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant!

Par le C. CHÊNEDOLLÉ.

ROMANCE.

DANS ces lieux où l'Alan paisible,
Coule au pied d'un double coteau,
Sur une roche inacessible
S'élève un superbe château.

C'est là qu'une belle respire,
Plus fraiche que l'aube du jour,
Et comtes, et barons d'Empire
Y viennent la prier d'amour.

Mais un jeune vassal l'adore,
Et n'ose, hélas ! rien espérer.
Qu'a-t-il à desirer encore?
Il est heureux de l'adorer.

La nuit, quand la belle sommeille,
Il vient errer sous ses créneaux;
Et, si la harpe la réveille,
Il chante doucement ces mots:

« La tendre bergère repose
Auprès de son fidèle ami;
Dans le sein de la jeune Rose,
L'heureux Zéphire est endormi.

« Moi, loin de celle qui m'est chère,
Je suis, en osant la servir,

Mieux que l'ami de la bergère,
Et plus heureux que le Zéphyr.

« Mais déjà je revois l'aurore
Qui vient dorer l'azur des cieux;
La jeune beauté que j'adore
Serait bien plus douce à mes yeux.

« Aux accens de ma voix émue,
Elle reconnaîtrait l'amour;
Et moi, content de l'avoir vue,
Je serais heureux pour un jour. »

Par le C. MASSON.

LE SINGE ET LE RENARD,

FABLE.

BERTRAND, singe un peu vain, disait : Que l'on me cite
Un seul des animaux que mon geste n'imite.
Et toi, dit un renard, pourrais-tu nous citer
Un seul des animaux qui daigne t'imiter ?

Par le C. LEBAILLY.

A ÉGLÉ.

LA neige voltige et blanchit
Le front sourcilleux des montagnes,
L'hiver descend dans nos campagnes,
Les vents sifflent, l'air s'obscurcit.

De ses pâles rayons l'astre qui nous éclaire
Colore à peine les coteaux,
Et dans sa ruche solitaire
L'abeille paresseuse interrompt ses travaux.

Les ruisseaux, enchaînés sur leurs rives glacées,
Reposent en silence et presque inanimés,
Et sur les neiges entassées
Mes pas tremblans sont imprimés.

Tous les élémens se confondent;
Au mugissement sourd des flots tumultueux
Les fougueux aquilons répondent :
Vois ces fleuves errans suspendus dans les cieux,
Noirs avant-coureurs des tempêtes;
Entends-tu ces éclats? les monts sont foudroyés;
Églé, la mort est sur nos têtes,
Mais le plaisir est à nos pieds.

Eh! qu'avons-nous besoin de Flore et de Zéphire?
Laissons gronder au loin les vents impétueux;
Au milieu des frimas mon cœur est plein de feux,
Et mon Églé, par un sourire,
Me ramène au printems quand la nature expire.

Par le C. LAMONTAGNE.

LA PANTOMIME.

DANS une pantomime, à la scène première,
Seule une femme paraissait :
Et comme, sans parler, elle allait, agissait,
Lucas, qui la voyait du milieu du parterre,
En fut troublé. Jarni! dit-il à son voisin,
Ce grand fantôme blanc, n'est-ce pas un lutin?
— Un lutin! mon ami, reviens de ta méprise;
C'est une femme, examine-la bien :
Considère son air, sa mise, son maintien,
Et parle bas de ta sottise ;
Si l'on t'entendait, on rirait.
Tant pis pour les rieurs, dit Lucas; sur mon ame,
Tenez, mon bon monsieur, si c'était une femme,
Je suis sûr qu'elle parlerait.

Par le C. GOBET.

TRADUCTION

De l'Episode qui termine le premier livre des Géorgiques de Virgile.

Ose-t-on d'imposture accuser le soleil?
C'est lui qui, des états infaillible conseil,
Décèle les complots, les fureurs clandestines,
Et le volcan muet des guerres intestines.
Du meurtre de César Rome le vit touché:
Sous un voile sanglant son visage caché,
Fit craindre au siècle impie une nuit éternelle.
De nos maux, cependant, par un signe fidèle,
Tout semblait nous instruire, et la terre et les eaux,
Et le chien lamentable, et les tristes oiseaux.
Que de fois, à travers ses fournaises brisées,
Vit-on l'Etna vomir des sources embrasées,
Et rouler sur les toits des Cyclopes tremblans,
Des tourbillons de flâme et des rochers bouillans!
D'un bruit d'armes dans l'air, les bords du Rhin frémirent.
Pour la première fois les Alpes tressaillirent:
Des bois silencieux sort un cri de terreur:
Les brutes ont parlé; prodige plein d'horreur!....
Des fantômes hideux dans l'ombre se découvrent:
L'onde arrête son cours: les abymes s'entr'ouvrent..
Dans les temples, l'airain exhale des sueurs,
Et le marbre affligé laisse couler des pleurs.
De son lit l'Eridan, roi des fleuves, s'élance;

Arrache les forêts; et, dans un gouffre immense,
Traîne troupeaux, bergers. La fibre du taureau
Chaque jour prophétise un désastre nouveau.
Un sang impur, sans cesse, au fond des puits bouillonne;
La nuit, de loups hurlans la ville au loin résonne:
Sous un ciel sans nuage éclatent mille feux,
Et l'affreuse comète a dressé ses cheveux.
Aussi, Philippe a vu les légions romaines,
Deux fois, des mêmes traits, se heurter dans ses plaines;
Et le ciel a permis que, de leur sang versé,
Le sol thessalien deux fois fût engraissé.
Un jour le laboureur, courbé sur sa charrue,
De ces vastes confins sillonnant l'étendue,
Y trouvera des dards qu'auront rouillés les ans;
Ou bien, il entendra, sous ses râteaux pesans,
Le bruit du casque vide; et la tourbe rompue,
Par de grands ossemens étonnera sa vue.
O vous, dieux paternels! dieux de nos citoyens!
Toi, qui gardes le Tibre, et les palais troyens,
Vesta! toi Romulus! de l'état qui décline,
Laissez du moins César relever la ruine.
Assez de flots de sang ont payé le pardon
Des parjures de Troye et de Laomédon.
Depuis long-tems, César, le ciel t'envie au monde,
Et murmure indigné que ta gloire se fonde
Sur les triomphes vains d'un siècle corrompu,
Où règne la discorde, où tout est confondu.
Du crime renaissant l'hydre se multiplie:
L'honneur n'entoure plus la charrue avilie:
[Lo]in du colon, le champ se flétrit négligé,

Et le fer des moissons en glaive est alongé.
De l'Euphrate et du Rhin les belliqueux rivages
Méditent de venger leurs antiques outrages :
Les traités sont rompus, et, sur la terre en pleurs,
L'impitoyable Mars assouvit ses fureurs.
Tel, lorsque des coursiers, qu'un même joug enchaîne,
De la borne franchie ont fondu sur l'arène,
Ils volent : l'écuyer retient la bride en vain ;
Le char déjà l'emporte, et n'entend plus le frein.

Par le C. MAISONNY-LAURÉAL.

LE PHILOSOPHE PERSAN,

FABLE.

VICTIME trop long-tems de l'envie et des sots,
Un philosophe de la Perse,
Avec le genre humain voulut rompre commerce,
Il alla chercher le repos
Au fond d'un bois obscur, séjour des animaux.
Quoi ! lui dit un ami, vous fuyez vos semblables !
Presque tous, j'en conviens, sont fourbes et méchans;
Mais aller habiter les antres effroyables
Des tigres furieux, des lions rugissans !.....
Le sage, avec humeur, interrompt sa harangue.
Pour me nuire, dit-il, ceux-ci n'ont que des dents,
Et les hommes ont une langue.

Par le C. LEBAILLY.

BOUQUET

AU CITOYEN CASTEL,

Auteur d'un poème didactique sur les PLANTES.

FÉVRIER ramène ta fête :
Quel bouquet t'offrir en ce jour ?
Des fleurs que tu chantas, pour couronner ta tête,
En vain par mes desirs je hâte le retour.
Si par Flore ma voix pouvait être exaucée,
Je t'offrirais un don plus choisi que brillant.
Dans ma guirlande, en couronne tressée,
La violette et la pensée
Peindraient, par un emblême agréable et parlant,
L'une ta modestie, et l'autre ton talent.
Vains souhaits ! l'aquilon, qui ravage la terre,
A défleuri son sein que la glaee resserre.
Quand Flore a déserté nos stériles bosquets,
Je n'y chercherai point de fragiles bouquets.
Je trouve en ton poème un jardin didactique.
J'aime mieux y cueillir un bouquet poétique.
Je ne crains pour les fleurs, ornemens de tes vers,
Ni l'injure du tems, ni le froid des hivers.

Par le C. DESAINTANGE.

TRADUCTION

De la deuxième Élégie du 4e livre de Tibulle.

ÉLOGE DE SULPICIE.

O Mars ! du haut des cieux ton œil surpris admire
La beauté qui, pour t'honorer,
Dans un jour qui t'est cher a voulu se parer.
O Mars ! que Sulpicie en son séjour t'attire !
Vénus te le permet. En entrant dans ces lieux,
Prends garde, Dieu puissant, qu'en voyant tant de charmes,
De tes mains ne tombent tes armes.
Lorsque l'Amour veut enflammer les dieux,
C'est dans les yeux de Sulpicie
Qu'il vient allumer son flambeau.
De tout ce qu'elle fait naît un charme nouveau ;
Ne fît-elle qu'un pas, elle en est embellie ;
Elle enchante, ravit quand l'or de ses cheveux
S'abandonne sans art et flotte à l'aventure ;
Mais lorsqu'ils sont tressés, on la trouve encor mieux ;
On croirait que la pourpre ajoute à sa parure :
Est-elle en robe blanche, elle éblouit les yeux,
Et telle que Vertumne et sa forme nouvelle,
Qui toujours s'embellit quand il change toujours,
Sulpicie, avec mille atours,
Saura mille fois être belle.
Oui, Sulpicie a seule mérité

Que Tyr, pour la parer, ait coloré ses laines;
Pour elle, l'Arabie en ses riantes plaines
A fait naître l'encens qu'on offre à la beauté,
Et c'est pour elle enfin que, par la main du Maure,
L'émeraude est cueillie aux rives de l'aurore.
Dans ce jour cher à Mars, dans ce jour fortuné,
O nymphe du Parnasse! ô dieu de l'harmonie!
Prenez tous votre lyre, et chantez Sulpicie:
Que pour elle ce jour soit toujours ramené,
Nulle n'a plus de droits aux accords du génie.

Par le C. DOIGNY.

MADRIGAL,

IMITÉ DE L'AVOCAT ZAPPI.

GLYCERE à Lycas dit un jour:
« Apprends-moi donc pourquoi l'Amour
« Est aveugle. — Pourquoi, bergère,
« Répondit Lycas à Glycère,
« As-tu ces beaux yeux? dis-le moi:
« Amour jadis les eut sans doute,
« Et c'est depuis qu'ils sont à toi
« Que ce dieu n'y voit goutte. »

Par le C. L. DAMIN.

CHANSONNETTE.

AIR à faire.

Un jour, sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette :
Bon jour!
La simple bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

L'enfant qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble,
Et dit :
Vous savez bien, bergère,
Charmer,
Il faut encore, ma chère,
Aimer.

Avec un doux sourire,
Un mot
Rend un cœur qui soupire
Bien sot;
La gente bachelette
Se tut,

Mais son ame jeunet
S'émut.

Voyant qu'elle palpite
De peur,
Le dieu saisit bien vîte
Son cœur ;
Dès qu'il en fut le maître,
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,
L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette,
Lison,
Et profitez de cette
Leçon.

L'APPRÉCIATEUR.

— De mes livres rares, pressés
Entre deux cents rayons avares,
Dites-moi ce que vous pensez.
— Je pense que vos livres rares
Ne le sont pas encore assez.

Par le C. Pons (de Verdun.)

ODE

A MON AMI, LE JEUNE RACINE, (1)

Partant pour Cadix, et quittant les muses pour le commerce.

Quoi ! tu fuis les neuf sœurs pour l'aveugle fortune!
Tu quittes l'amitié qui pleure en t'embrassant!
Tu cours aux bords lointains où Cadix voit Neptune
L'enrichir en le menaçant!

Sur les flots, où tu suis ta déesse volage,
Puissent de longs regrets ne point troubler ton cours!
Les muses, l'amitié, ces délices du sage,
N'ont point d'infidèles retours.

Ton père nous guida tous deux sur le Parnasse;
Nos jeunes pas erraient dans les mêmes sentiers;
Nos jeunes cœurs, épris de Tibulle et d'Horace,
Aspiraient aux mêmes lauriers.

Quel doux soleil nous vit, pleins de tendres alarmes,
Pleurer avec Junie et Monime, tes sœurs!
Infidèle à ton nom, infidèle à tes larmes
Quel bien te vaudront ces douceurs?

Je demeure, et tu pars! comme un tilleul paisible
Qui borne ses destins à de rians vallons,

(1) Fils de Louis Racine. Il périt dans le tremblement de terre de Lisbonne.

Quand le pin hasardeux fend la vague terrible,
Et s'abandonne aux aquilons.

O combien ton aïeul frémit au sombre empire
De voir qu'impatient des trésors du Bœtis,
Son fils, son doux espoir, sur un frêle navire
Se livre aux fureurs de Thétis!

Malheur à qui des mers franchit la borne antique,
Pour se désaltérer dans les sources de l'or,
Et revient sillonner l'océan Atlantique,
Ivre d'un coupable trésor!

Chez les mortels égaux l'or rompit l'équilibre;
Le luxe, enfant de l'or, asservit l'univers.
Mortel, qui que tu sois, tu serais encor libre
Si l'or ne t'eût donné des fers.

Que sert d'un vain métal l'indigente richesse?
L'or peut-il assouvir ou la soif ou la faim?
Et voit-on de Plutus la brillante largesse
Chasser les ombres du chagrin?

L'Ibère qui t'appelle en ses plaines oisives,
Indolent possesseur de son or vagabond,
Quand Cérès et Bacchus enrichissent nos rives,
N'étale qu'un luxe inféçond.

Trop pareil à ce roi dont l'avare imprudence
Obtint de tout changer en métal précieux,
Pâle d'or et de faim, il maudit l'abondance
De ses trésors fallacieux.

L'or n'a qu'un vil éclat entre des mains avares;
L'or n'a qu'un son frivole en de prodigues mains;
Satisfait d'assouvir des caprices bizarres,
Fait-il le bonheur des humains?

Cet or prendrait en vain les formes de Protée;
Il serait moins changeant que nos rapides vœux,
La soif de nos desirs, par lui-même irritée,
Renait sans cesse de ses feux.

Il est plus dévorant que la triple chimère;
Il déchire les cœurs dont il fut caressé;
Des coupes de Plutus l'ivresse est plus amère
Que les breuvages de Circé.

Or, poison radieux dont l'éclat nous consume,
Toi seul guidas Cortès aux bords américains;
Et toi seul as souillé du sang de Montezume
Le fer vainqueur des Mexicains.

Avant que ta présence eût inspiré ces crimes,
Plutus, long-temps voisin de l'empire des morts,
Sous des rochers épais, dans les flancs des abîmes,
Avait reculé ses trésors.

Mais nos avides mains que l'avarice inspire,
Et ce fer, qui devait n'ouvrir que les sillons,
De Cybèle en courroux perçant le vaste empire,
Pénètrent ces gouffres profonds.

Sous les coups redoublés qui troublent son silence,
Plutus de ses palais voit crouler les lambris;

Il se lève, il menace, il frémit, il s'élance
Du fond de ses riches débris.

Il voit, il voit son or, jadis inaccessible,
Tressaillir sous les pas des avides brigands.
De l'abîme étonné l'écho sombre et terrible
Répéta ces cris menaçans :

Quoi! vous osez, mortels, jusqu'au centre du monde,
Enlever mes trésors, et troubler mon séjour!
Vous osez, du Tartare ouvrant la nuit profonde,
Montrer le Styx au dieu du jour!

Mais que ne tente pas cette audace effrénée?
Elle a percé l'Érèbe, elle atteindra les cieux;
Ils la verront peut-être à l'aigle consternée
Ravir les tonnerres des dieux.

Ah! dans ces gouffres même, et sous vos mains avides,
Entendez-vous mugir le courroux des enfers,
Et du Styx indigné tous les monstres livides
Remplir ces abîmes ouverts?

Voyez les noirs soupçons, l'effroi, la pâle envie,
La trahison nocturne et les meurtres sanglans,
S'attacher à cet or, et menacer la vie
De ses ravisseurs insolens.

Oh! que mêlant vos pleurs à ces trésors funestes,
Vous expierez un jour vos coupables larcins!
Jamais le feu ravi dans les foyers célestes,
Ne fut si fatal aux humains.

Recevez dans cet or les dons de ma vengeance,
Vous, riches des forfaits qu'enfantent les trésors,
Indigens de vertu, de mœurs et d'innocence,
Chargés de faste et de remords!

Vous qui dérobez l'or, que l'or soit votre chaîne!
Qu'il soit la coupe affreuse où vous boirez les pleurs!
Tison de la discorde, et flambeau de la haine,
Qu'il dévore ses ravisseurs!

Oui, de maux, de forfaits j'inonderai la terre;
Mes feux vont irriter la soif des conquérans;
J'étoufferai la paix, j'allumerai la guerre,
Je couronnerai les tyrans.

Il dit, et les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas, il aveugle leurs yeux;
Il leur souffle l'orgueil, la discorde et l'ivresse
Qu'exhale un or contagieux.

Les voilà, ces bienfaits que Plutus même avoue!
O mortels! de ce dieu craignez les dons vengeurs;
Et n'enviez jamais l'insensé qu'il dévoue
A ses implacables faveurs.

Par le C. LEBRUN.

A MADAME DE GENLIS,

Sur l'éloge que certain journaliste avait fait de ses comédies.

1780.

Devant les déités de Cnide et du Parnasse,
Le don le plus grossier se mêle au pur encens.
Un lourdaud peut sentir la grace ;
Un sot a loué les talens.
On peut les chanter mal sans ternir leur trophée,
L'hommage de Vulcain n'enlaidit point Vénus ;
Vous avez et la voix et le pouvoir d'Orphée ;
A vos pieds, comme aux siens, les monstres sont venus ;
Mais à son sort fatal vous êtes échappée ;
Le thyrse féminin ne vous a point frappée.
Il n'est point de miracle impossible pour vous,
Dans vos drames touchans et si purs et si doux,
Vous avez de l'amour rejeté le prestige ;
Aussi de vos succès on dit qu'il est jaloux.
Notre sexe aurait pu partager son courroux ;
Il applaudit pourtant, et, pour dernier prodige,
Le vôtre, en vous lisant, a parlé comme nous.

Par le C. Laharpe.

ÉPITRE

A MADAME ***, A PARIS,*

En lui envoyant, la veille de sa fête, des jambons pour bouquet.

Je voudrais bien, ô mon amie!
Vous adresser quelques bouquets;
Mais comment faire? la prairie
N'est couverte que de mousquets.
Demain pourtant c'est votre fête,
Et l'amitié doit, en ce jour,
Aux doux présens que vous apprête
L'Hymen, d'accord avec l'Amour,
Joindre son humble violette.
Mais c'est en vain que je regrette
De vous voir fêtée à demi;
Comment cueillir quelque fleurette
A la barbe de l'ennemi?
Quand Mars mugit, quand l'airain tonne,
Flore s'enfuit de nos guérets,
Et défend même les regrets
Aux cœurs que son absence étonne.
Vous recevrez donc, pour tout don
D'une amitié naïve et pure,
Ces vers qu'esquissa mon crayon
Très à la hâte, je vous jure.
Mais, pour la rime et la mesure,
S'ils ne valent pas la façon,

N'en voulez qu'à mon Apollon,
Qui fait assez triste figure
A l'embouchure d'un canon.
De mauvais vers, pas une rose,
Sont un assez méchant bouquet.
Auprès de vous, moins indiscret,
Votre ami craindrait votre glose,
Et sans doute il aurait raison;
Mais puisqu'aucune fleur jolie
N'entr'ouvrit jamais son bouton
Auprès de Bellone en furie,
Et puisqu'à la guerre, dit-on,
L'on n'a pas tout ce qu'on envie,
Au lieu d'une rose fleurie,
Je vous adresse des jambons
De Mayence et de Westphalie,
Que l'on prône comme très-bons.....
Sur ce bouquet qu'on se récrie,
Non, je n'en serai point surpris;
Mais maintenant, en Germanie,
Ce sont les roses du pays.

Par le C. BANSET.

A ADÈLE S.***

Qui peint supérieurement les fleurs.

Vous avez dérobé le pinceau de Minerve;
La nature elle-même envierait vos couleurs :
Sa main donne la vie aux fleurs,
Et votre main la leur conserve.

Par le C. FAYOLLE.

COUPLETS

Chantés au Banquet des Artistes réunis pour célébrer l'anniversaire de la fondation du Conservatoire de Musique, le 16 thermidor an 9; 4 auguste, 1801.

AIR : De la Clef forée.

EUTERPE, tes charmes puissans
Enflamment tout ce qui respire.
Le tigre même à tes accens
S'émeut, s'attendrit et soupire.
Sans architecte, sans maçon,
On sait que, dans la Béotie,
Aux accords divins d'Amphion
Thèbe autrefois fut rebâtie.

Si les véritables talens
Faisaient de semblables prodiges,
En France, du malheur des temps
On ne verrait plus de vestiges.
Les favoris du dieu des arts,
Sans peine élevant des murailles,
Sauraient rétablir les remparts
Qu'a détruits le dieu des batailles.

Loin de ses sœurs, de l'Hélicon
Fuyant l'étiquette sévère,

Ce matin l'on vit Apollon
A Paris prendre un pied-à-terre. (1)
Mais jamais ce dieu ne pourra
Croire qu'il ait changé de place,
Quand chez vous il retrouvera
Les talens qu'il laisse au Parnasse.

Par le C. VILLIERS.

LE PROFIT TOUT CLAIR.

DANS un pays où la loi de police
Permet aux malfaiteurs qu'on doit exécuter
De vendre, avant de subir leur supplice,
Leur dépouille mortelle à qui veut l'acheter,
Pour quelques pièces de monnoie,
La vieille de sa mort, un quidam se vendit;
Et bien content, à ce qu'on dit,
Dans la prison sautait de joie.
Saute, gâte-métier! lui crie un vieux bandit,
Qui devait en public sous peu jouer un rôle:
Tu ne vois pas, nigaud, comme on te vole.
Je t'aurais dit le cours, si tu m'avais parlé.
Un gaillard comme toi, bien bâti, bien musclé,
Se donner pour si peu! Pour si peu, dit le drôle;
C'est tout profit, je dois être brûlé.

Par le C. GOBET.

---

(1) On a posé la première pierre de la bibliothèque du Conservatoire; une statue en marbre, représentant Apollon, sera placée au milieu de la salle.

LE NID,

FABLE.

Toujours parler des plaisirs de l'enfance,
Je pourrais bien devenir ennuyeux :
Mes bons amis, un peu de complaisance;
On redevient enfant, hélas! quand on est vieux.

Auriez-vous eu jadis la jouissance
D'un petit oiseau tout à vous?
Je l'ai connue : ah! comme c'était doux!
De quel chagrin sa perte fut suivie!
Ce fut le premier de ma vie;
On s'en souvient toujours... Il reçut le trépas
D'un chat... Depuis ce temps je ne les aime pas.
Mais, écoutez le fait. A travers le feuillage,
Un enfant vit un nid : quel plaisir à cet âge!
Est-il un trésor plus flatteur?
Il était ivre de bonheur;
Il y venait, revenait à toute heure.
N'ont-ils pas changé de demeure?
Y voyez-vous la mère, les enfans?
Mêmes propos à tous momens.
On lui disait : Mais prenez donc bien garde;
Observez-vous, la mère vous regarde;
Ils sont faibles, ils vont mourir,
Vous ne pourrez pas les nourrir

Si la mère les abandonne.
Bah! c'était comme rien, il n'écoutait personne;
Et puis toujours de revenir.
Quand on est jeune, on pourrait bien attendre;
Mais l'homme est en tous temps si pressé de jouir!
Le lendemain il n'y put pas tenir,
Aux persécutions il fallut bien se rendre;
On enlève tous les petits;
Avec grand soin, dans une cage,
Enfin les voilà mis.
On apprête, suivant l'usage,
Du lait, de l'œuf, avec du chenevis.
C'est bon, mais ce n'est point l'aliment ordinaire;
Le coton n'était pas les ailes de la mère;
Elles chauffent si bien! bref, on les vit finir
En trois jours : tout mourut de froid et de misère,
Il n'en resta qu'un triste souvenir.
Vous m'allez dire : Il était trop peu sage;
On l'avait averti.... Si le petit vaurien
Eût voulu croire... Eh! mais je le sais bien;
De le blâmer pourtant je n'ai pas le courage.
Gouvernons-nous mieux nos desirs?
Dans nos vœux que d'impatience!
Qui de nous n'a pas l'imprudence
De faire avorter ses plaisirs?

Par le C. du Tremblay.

L'ORIGINE DE L'AMOUR,

ALLÉGORIE IMITÉE DE PLATON.

PLUTUS, tout chargé d'or et plus chargé d'ennui,
Voulut du doux plaisir essayer les caresses.
Le bandeau sur la vue, il disait aux déesses:
Je suis riche et sans yeux, je serai bon mari.

Junon pour l'écouter avait trop de noblesse;
Minerve en souriant dédaigna ses trésors;
Vénus même trouva qu'ils gâtaient la tendresse,
Mais on dit que Vénus était bien jeune alors.

Ce Dieu de l'opulence, étonné de déplaire,
Courut au fond du ciel exhaler son dépit;
Il fut encore heureux d'y trouver la misère,
Nymphe trop dédaigneuse et qui va sans habit.

De leur secret hymen l'univers a vu naître
Cet enfant singulier que l'on nomme l'Amour.
En observant ses traits on peut y reconnaître
Quels parens opposés lui donnèrent le jour.

Il est, comme son père, avide d'espérance,
Sans borne dans ses vœux, sans frein pour les remplir,
Prodigue à tout donner, habile à tout ravir;
Soit qu'il serve ou qu'il règne il veut la préférence

Sa mère lui donna ses touchantes langueurs,
Son air humble et soumis, sa voix toujours plaintive,
Sa prière à-la-fois importune et craintive,
Qui force en suppliant et pénètre les cœurs.

C'est ainsi qu'autrefois, le disciple d'un sage
Expliquait de l'amour le mystère profond;
Mais sur ce beau sujet quoi qu'ait écrit Platon,
Dès que je vis Lisbé j'en sus bien davantage.

Par le C. GILLET.

ÉPIGRAMME.

J'AIME l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, la vertu, la science,
Et les plaisirs enfans de l'abondance;
J'aime l'honneur; j'aime les dignités;
J'aime un ami presque autant que moi-même;
J'aime une amante un siècle, et par-delà;
Mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela?

TRADUCTION

D'UNE ÉLÉGIE TURQUE,

Sur la mort du grand Muphti, chef de la religion mahométane, à Constantinople, et suprême interprète des lois civiles dans l'Empire Ottoman.

Il est mort ce muphti si cher au saint Prophète!
Nous pleurerons long-temps sur sa tombe muette.
Que sont-ils devenus ces beaux jours où sa voix
Enseignait la morale, interprétait les loix;
Et, dominant la crainte, au cri du fatalisme,
Enflammait les esprits d'un bouillant héroïsme?
De notre auguste foi le chef est au cercueil!
L'incrédule triomphe; il rit de notre deuil.
Des temples, des serrails la splendeur est flétrie;
A l'impur étranger Dieu livre la patrie!
Les Français dont l'orgueil chez eux fut menacé
Par l'un de nos héros de l'Égypte élancé, (1)
Les Français sur nos bords ont porté les alarmes;
Le Musulman connaît la terreur de leurs armes;
Des vaincus d'Occident l'Égypte a vu les fils
Assujettir le Caire et les champs de Memphis:
Leur glaive de la Mecque interdit les passages;
Et nos palmes sacrées leur prêtent des ombrages.
Avec toi dans la tombe, ô père des croyans,

(1) Abdérame, vaincu par Charles-Martel dans les plaines de Poitiers.

As-tu donc entraîné l'honneur des Ottomans !
Eh ! pour mieux enchaîner notre antique vaillance,
Quels ennemis nombreux s'unissent à la France !
De lui céder ses bords le Rhin s'enorgueillit ;
Le Tage à sa voix tremble et l'Adige obéit !
Notre gloire finit, quand tu cesses de vivre.
Musulmans désolés, nous brûlons de te suivre !
Plus heureux, comme toi dans d'éternels bosquets,
Nous irions nous asseoir aux célestes banquets,
Et goûter, aux accens d'une sainte harmonie,
De plaisirs variés la douceur infinie.
Nous tomberions sans cesse aux bras de ces houris
Dont l'œil voluptueux et le charmant souris,
Dans les parvis divins dissipant ta vieillesse,
Enivrent à longs traits ta nouvelle jeunesse.
Quand pour toi le passé revit dans l'avenir,
Il ne nous reste, à nous, qu'un trop vain souvenir !
Profanant d'un regard nos épouses si belles,
A nos vœux l'étranger va les rendre rebelles.
En mourant, tu n'as fait qu'éviter nos malheurs ;
Pour toi sont les plaisirs et pour nous sont les pleurs.

Par le C. PINIERE.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DU LATIN.

PAUL dit de son ami Gervais :
La bonne épée ! — Oh ! oui, très-bonne,
Si bonne qu'elle n'a jamais
Fait le moindre mal à personne.

Par le C. PONS (de Verdun.)

L'AVEUGLE

CONTENT DE SON SORT,

APOLOGUE MORAL.

Privé, dès en naissant, de la clarté du jour,
Hylas n'en eut pas moins un cœur tendre et sensible.
Il aima, fit un choix, fut payé de retour:
Vous riez ! vous trouvez le miracle impossible;
Vous qui croyez les yeux seuls juges en amour !
Ce n'est point la beauté qui fixa son hommage,
J'en conviens : mais pour lui qu'était cet avantage?
La fragile beauté ne charme qu'un des sens.
On peut plaire sans elle, et plaire plus long-tems;
Belle ame fait bien vite oublier laid visage:
Mon aveugle en un mot, au sein des plus doux nœuds,
D'une fidelle épouse était l'époux fidelle,
S'embarrassait fort peu qu'elle fût laide ou belle,
Et dans la paix du cœur coulait des jours heureux.
« Je veux et crois pouvoir vous rendre la lumière; »
Lui dit son médecin, « laissez-moi le tenter.
« Du monde vous aurez la jouissance entière:
« Le spectacle nouveau qu'il va vous présenter,
« Doit de mille plaisirs frapper votre paupière. »
Grand merci, dit Hylas, le ciel sur ma carrière
A versé quelques biens, je dois m'en contenter.
Des voluptés qu'ici je vous entends vanter,
L'amour de mon épouse est pour moi la première.

Elle est laide, dit-on, elle a su me charmer;
Je puis vivre sans voir, et non pas sans l'aimer;
Cet amour fait enfin le trésor de ma vie.
Craignez de m'enlever ce prestige flatteur!
Voir peut être un grand bien; mais qu'un autre l'envie,
Il me paraît trop cher au prix de mon bonheur.

Vous qui de la beauté reçûtes le partage,
L'apologue, je crois, vous paraîtra peu sage.
Gardez-vous bien pourtant d'en vouloir à l'auteur!
A ce don précieux il ne fait point outrage,
Il en connaît le prix, lui rend un juste hommage;
Mais il pense que seul il a moins de valeur,
Qu'un fruit fécond vaut mieux qu'une inutile fleur,
Et qu'on peut préférer, pour un plus long usage,
Au vrai plaisir des yeux les vrais plaisirs du cœur.

Par le C. LACHABEAUSSIERE.

A UNE DAME

En lui donnant une pomme.

COMME Pâris je suis berger,
Comme Vénus vous êtes belle;
Comme lui je viens de juger;
Voudrez-vous me payer comme elle?

Par le C. DELACLOS.

AU COMTE DE LIVOURNE.(1)

LORSQUE chez le peuple de Mars
Les rois, alliés de sa gloire,
Venaient, au palais des Césars,
Admirer la pompe des arts,
Et l'audace de la victoire,
On dit qu'à leurs hôtes tremblans,
Ces fameux vainqueurs de la terre
N'offraient que des plaisirs sanglans,
Tristes images de la guerre.
De farouches gladiateurs,
Au sein d'une paix inhumaine,
Les amusaient de leurs fureurs,
Et même, en tombant sur l'arène,
Devaient montrer au spectateur
L'orgueil d'une fermeté vaine,
Et la grace dans la douleur.
Loin de nous ces fêtes coupables !
Les Français sont plus généreux ;
Et quand la paix règne sur eux,
C'est au milieu des arts aimables.
A ces spectacles menaçans,
Qui charmaient l'antique Italie,

(1) Ces vers étaient cachés dans une couronne de fleurs, présentée au *comte de Livourne*, pendant la fête que lui donna le *Ministre de l'intérieur*, le 23 prairial.

Nous préférons les jeux charmans
De Terpsichore et de Thalie ;
Nous adorons tous les talens.
Par eux, par leurs attraits touchans,
La gloire même est embellie;
Vous les voyez autour de vous
Multiplier leurs doux prodiges ;
Pour vous arrêter parmi nous,
Nous n'avons pas d'autres prestiges ;
Mais tous les arts suivront vos pas,
Charmés de vous avoir pour maître.
Ramenez-les dans ces climats
Où l'Arno les a vus renaitre,
Où les Médicis adorés,
Des Muses relevaient les temples.
Des biens que vous y trouverez,
Les plus féconds sont leurs exemples.
Un jour vous les égalerez.
Eh ! vous en faut-il d'autre gage
Que ces augures fortunés ?
Ce beau jour vous offre l'image
De ceux qui vous sont destinés.
Par-tout où le bon goût respire,
Où les arts parent la grandeur,
Où les lois dictent le bonheur,
On se croira sous votre empire.
La France, fière des vertus
Que vous portez à l'Étrurie,
Veut qu'à ces peuples éperdus,
Vous rendiez cette paix chérie

Dont les charmes étaient perdus.
Elle vous charge de ses dettes
Et du sort qui leur fut promis.
Le bonheur des peuples soumis
Immortalise les conquêtes.
Soyez le prix de nos succès;
Mais faites-en chérir l'histoire,
Et que les Toscans, satisfaits,
Puissent unir dans leur mémoire
Nos triomphes et vos bienfaits;
Ils aiment les arts et la gloire,
Ils seront amis des Français.

Par le C. Esménard.

ÉPIGRAMME.

1787.

Quel est ce bel esprit que trente ans de faiblesses
Ont sourdement conduit aux honneurs du fauteuil?
Quel est ce chevalier que trente ans de bassesses
Ont placé dignement à la cour de Breteuil?
Quel est des protecteurs cet infidèle apôtre
Qui ménage Louvois et flétrit Pélisson?
C'est un fourbe, dit l'un; c'est un valet, dit l'autre;
Et le nom de R..... arrive à l'unisson.

LE NOUVEL AMOUR,

IMITATION DE GŒTHE.

L'Amour, non pas l'Amour enfant,
Mais celui dont Psyché regretta les caresses,
Promenait dans l'Olympe, au milieu des déesses,
Le regard assuré d'un jeune conquérant.
Il apperçoit une immortelle
Qui d'Aphrodise même efface la beauté;
C'est Vénus-Uranie; éperdu, transporté,
Il lui voue, il lui jure une ardeur éternelle.
Le téméraire, hélas! fut écouté,
Et cueillit dans ses bras une palme nouvelle.
De leurs plaisirs naquit un autre Amour.
Avec l'esprit du dieu qui lui donna le jour,
Il a les mœurs de Vénus-Uranie;
Élève des neuf sœurs, ne les quitte jamais,
Et dans les cœurs choisis qu'il blesse de ses traits,
Fonde le culte heureux des arts et du génie.

Par le C. L.

MADRIGAL.

A rendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux, employez votre pouvoir suprême:
Pour son bonheur faites qu'il aime;
Pour le mien, qu'il aime toujours!

IMITATION

de la troisième Élégie du troisième livre de Tibulle.

Quid prodest cœlum votis implesse Neæra, etc.

Pourquoi prodiguer les offrandes,
Nérée, et de tes vœux lasser les immortels !
Que demandent aux dieux cet encens, ces guirlandes,
Dont tu parfumes leurs autels ?
Voudrais-tu, qu'étonnant Rome de sa mollesse,
Ton amant près de toi reposât sous le dais,
Qu'il vît ses champs, protégés de Cérès,
Étaler des moissons la flottante richesse,
Et de nombreux taureaux sillonner ses guérêts.
Va ! ne formons qu'un vœu plus cher à ma tendresse.
Au sein des voluptés, époux toujours amans,
Caressons des plaisirs la troupe enchanteresse ;
Et puisse leur brûlante ivresse
Nous échauffer encore au déclin de nos ans !
Oui, lorsque l'inflexible Parque
Aura privé mes yeux de la clarté du jour,
Je ne veux emporter dans la fatale barque
Que tes regrets et mon amour.
Fuyant de mes aïeux les cabanes rustiques,
Irai-je habiter ces palais
Qu'élèvent dans les airs de fastueux portiques,
Dans les flancs du Ténare arrachés à grands frais ?

Loin de moi ces lambris, que d'une main heureuse
L'art incrusta d'airain, de métaux précieux,
Ces parcs rivaux des bois consacrés à nos dieux,
Et de leur verts bosquets l'ombre mystérieuse!
Que font pour le bonheur l'or et les diamans,
Des trésors de l'Indus la pompe éblouissante,
Les perles de Golconde, et ces tissus brillans
Que Tyr a deux fois teints de sa pourpre éclatante?
Épris de ces faux biens, de leurs appas trompeurs,
D'un œil stupide, ardent, la foule les dévore.
Insensés! par nos vœux nous aigrissons encore
Les ennuis, les chagrins qui tourmentent nos cœurs.
Arbitre de nos jours, la fortune légère,
Dans ses caprices vains, nous soumet à ses lois.
Nérée, ah! qu'avec toi ma pauvreté m'est chère!
Et, sans toi, que me fait le sort le plus prospère,
Et le faste des cours, et la faveur des rois?
Doux charme de ma vie, oh! quel jour desirable
Verra briller l'instant d'un fortuné retour,
Si jamais le sort favorable
Te rend à mes soupirs, te rend à mon amour!
Ni l'or que le Pactole entraine dans son onde,
Ni l'éclat des grandeurs, ni le sceptre du monde,
Rien ne peut me toucher, et pour moi le bonheur
Est de pouvoir long-temps, dans une paix profonde,
Pauvre, mais ton époux, te presser sur mon cœur.
O du maître des dieux, épouse, auguste sœur,
Redoutable Junon! toi, reine de Cythère,
Vénus! que je servis dès mes plus jeunes ans,
Méritez vos autels, témoins de mes sermens,

Et daignez exaucer ma tremblante prière.
Si vous la rejetez, si mes pleurs, si mes vœux
Ne peuvent ramener une amante adorée,
Précipitez mes pas au séjour ténébreux;
Je descendrai vivant sur la rive abhorrée,
Où dans leurs pâles mains, de nos jours inégaux,
Les parques, au hasard, agitent les fuseaux.
De ces bords que le Styx infecte de son onde,
Et que pressent neuf fois ses flots silencieux,
Je troublerai la nuit éternelle et profonde;
Là, mes soupirs encore accuseront les dieux.

Par le C. COUPIGNY.

L'ORAISON MARITALE.

UN bon époux, après sa patenôtre,
Tous les matins faisait cette oraison:
Notre moitié n'est pas pire qu'une autre,
Grand saint Joseph, et, par cette raison,
Si je suis.... Ah! donnez-moi confiance,
Pour que ce soit du moins sans le savoir:
Si je le sais, que ce soit sans le voir;
Si je le vois, donnez-moi patience.

Par le C. PONS (de Verdun.)

Il est un Dieu qui t'environne,
Son empire est l'immensité;
Il ne doit qu'à lui sa couronne,
Et son règne est l'éternité.
Il peupla les déserts du vuide
De globes qu'un vaste fluide
Enveloppa de toutes parts;
Océan sans fond, sans rivage,
Où sa vertu plane, surnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les cieux, sous sa démarche altière,
Courbent leurs sommets éternels;
Et les astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels:
Sous son char les tonnerres grondent,
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des élémens;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des rois, des peuples et des tems.

D'un regard sa justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés;
Il rit de l'orgueil téméraire
Des rois follement encensés:
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite,
Les débris sèment la terreur:
Dieu puissant! que ton indulgence

Renferme ces jours de vengeance
Dans les trésors de ta fureur !

O Lisbonne ! ô fille du Tage !
O superbe reine des mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots amers.
Pour dompter des ondes rebelles
La Fortune attacha ses ailes
A tes vaisseaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des dieux.

Tu brisas les fers tyranniques
Dont l'Espagne enchainait tes bords ;
Tu vis les Iles Britanniques
Et l'Inde s'unir dans tes ports.
Ville superbe et malheureuse,
De trésors, de gloire amoureuse,
Quel orgueil charmait tes regards
A l'aspect des forêts errantes,
Des mâts dont les têtes flottantes
Ombrageaient au loin tes remparts !

Le dernier soleil qui t'éclaire
Pâlit sous des voiles sanglans ;
Les premiers traits du sagittaire
Menacent tes peuples tremblans ;
La mer, qui te rendait hommage,
Ne t'offre qu'un tribut d'orage

Dont tes remparts sont insultés :
Tage ! dis-nous quelle épouvante
Jusqu'à ta source frémissante
Repousse tes flots révoltés ?

Déjà les fières destinées
Précipitent l'instant fatal ;
Le cri des parques mutinées
De ta chûte est l'affreux signal.
Au bruit des ondes qui mugissent,
Des noirs tourbillons qui rugissent,
Des vents, dans les airs déchaînés,
Murs, tours, palais, tremblent, s'écroulent ;
Leurs débris se heurtent et roulent
Sur tes habitans consternés.

Tout périt, art, beauté, courage ;
Rang, sexe, âge, espoir, tout s'éteint ;
Tout est la mort ou son image,
Tout la fuit, la reçoit, la peint.
La flamme ondoyante, insensée,
Du sein des palais élancée,
Roule dans les cieux obscurcis ;
Et la cendre éparse et brûlante
S'élève en nue étincelante
Que percent d'effroyables cris. (1)

Toi, dont la touchante aventure

---

(1) *Vous y étiez donc?* dit Louis Racine à Lebrun, lorsqu'il entendit la lecture de ces strophes.

Consacra ces momens d'horreur ;
Jeune amant, la race future
Sur ton sort répandra des pleurs.
Déjà ta flamme impatiente
Revolait au sein d'une amante
Qu'un père accorde à tes soupirs ;
Déjà tu vois cette journée
Où le flambeau de l'hyménée
S'allume au feu de tes desirs.

De fleurs les autels s'embellissent,
Et l'Hymen reçoit vos sermens :
Tremble, Amour ! tes roses pâlissent
Sur la tête de ces amans.
Cependant leur brûlante ivresse
Semblait accuser la paresse
De la nuit promise à leurs feux :
Ah ! recule, nuit trop fatale !...
Mais sur la couche nuptiale
Le plaisir s'élance avec eux.

Plaisir trompeur ! nuit peu durable !
Amour, protége leur sommeil !
Tendre épouse, amant déplorable...
Mais quels bruits ! quel affreux réveil !
Quel spectacle ses yeux découvrent !
Les voûtes s'ébranlent, s'entr'ouvrent,
La mer roule sur les lambris :
Son épouse fuit, éperdue ;
Il court ; ses pas, son cœur, sa vue,

La cherchent parmi les débris.

Il ose enlever son amante :
L'amour connaît-il les dangers ?
Il saisit une barque errante,
Il veut fuir aux bords étrangers :
L'espoir, la voile se déploie ;
Mais l'onde rappelle sa proie
Et la repousse en mugissant :
Un même gouffre les rassemble ;
Et, jaloux d'expirer ensemble,
Ce couple y tombe en s'embrassant.

Lisbonne, quels objets funèbres
Le jour dévoile à tes regards !
Tes yeux regrettent les ténèbres,
Le soleil cherche tes remparts :
Il voit des mères intrépides,
A travers les flammes avides,
Saisir des berceaux embrasés :
Du jeune époux la veuve expire ;
Le vieillard fuit, tombe, soupire,
Et meurt sur ses fils écrasés.

Leur roi (1), plein d'un trouble funeste,
Revolait vers ces murs chéris ;
Un peuple errant, un faible reste,
L'environne en poussant des cris :

---

(1) Il revenait de *Belem* à *Lisbonne*.

Elle n'est plus!... L'horreur farouche,
A ces mots a glacé leur bouche;
Leur silence peint ses malheurs:
Il lève en frémissant la vue,
Et sur Lisbonne disparue.
Il égare ses yeux en pleurs.

Les cris, le désespoir, les larmes
D'un peuple cher et malheureux,
Repassaient, avec les alarmes,
Dans son cœur tendre et généreux.
A la mort la nuit joint ses ombres;
Roi, peuple, erraient sur ces bords sombres;
La terre mugit à l'entour:
Famille auguste et gémissante!
Un gouffre, la mort, l'épouvante,
Quel palais! quelle horrible cour!

Le jour et les besoins renaissent,
La faim ranime ses tourmens;
L'abîme, les feux reparaissent,
L'œil cherche en vain des alimens.
Leur bouche se nourrit de plainte;
Dans les pleurs la soif est éteinte;
Leur roi veille et gémit sur eux:
Sa pompe irrite sa misère,
Sa grandeur lui semble étrangère,
Et son sceptre un poids douloureux.

Tu fus, Lisbonne!... ô sort barbare!
Tu n'es plus que dans nos regrets!

Un gouffre est l'héritier avare
De ton peuple et de tes palais.
Tu n'es, à la vue alarmée,
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la mort et l'horreur :
Un jour, les siècles en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

Tel un sapin dont les ombrages
Couronnaient la cime des monts,
Dévoré du feu des orages,
Tombe et roule dans les vallons;
Il tombe ! les forêts voisines
Redisent long-temps aux collines
Sa chûte et la fureur des cieux :
Les vents en dissipent la poudre,
La seule trace de la foudre
Le rappelle encore à nos yeux.

Par le C. LE BRUN.

AU PREMIER CONSUL BONAPARTE.

ON dit que d'Apollon la lyre vous enchante;
Et vous la préférez aux trésors de Plutus.
Un héros, ami des vertus,
Aime le talent qui les chante.

Par le C. DESAINTANGE.

COUPLETS

Trouvés dans le berceau de l'orphelin, recueilli par S. A. R. madame la princesse Louise de Prusse, princesse de Radziwill. En février 1801, (Berlin.)

A peine aux rayons du matin,
Tendre fleur, je venais d'éclore,
Le bras rigoureux du destin
Déjà menaçait mon aurore :
Presque en naissant j'allais périr,
Proscrit par la nature entière :
Quelle main viendra secourir
L'enfant qu'a délaissé sa mère?

C'est la vertu, l'humanité,
C'est la céleste bienfaisance,
Qui, sous les traits de la beauté,
A ranimé mon existence :
Louise à l'orphelin en pleurs
Offre un asile tutélaire ;
Elle m'ouvre ses bras sauveurs,
Et je retrouve une autre mère.

O vous, dont les tendres secours
A mon malheur donnent des charmes,
Hélas! des auteurs de mes jours,
Par pitié, respectez les larmes :

Peut-être un fantôme d'honneur
Vous cache le nom de mon père;
Mais, j'en appelle à votre cœur,
Plaignez sur-tout ma pauvre mère.

Avec trop de sévérité
Ne condamnez pas sa faiblesse;
L'inflexible nécessité
M'arracha seule à sa tendresse :
J'ai vu ses pleurs et ses sanglots,
Ses tourmens, sa douleur amère;
J'entends encor ses derniers mots :
« Que le ciel te donne une mère ! »

Calme l'horreur de tes regrets,
Infortunée; oui, je respire :
Mais ne connaîtrai-je jamais
Tes caresses et ton sourire ?
Ah ! viens en secret quelquefois,
Expiant ton erreur première,
Baiser la main à qui tu dois
Le bien si doux d'être encor mère.

Louise, ô mon auguste appui !
Dans les cris de ma faible enfance
Vous entendez, dès aujourd'hui,
L'accent de ma reconnaissance :
A vos dons daignez ajouter
Une faveur pour moi bien chère :

Qu'il me soit permis de porter
Le nom de ma seconde mère. (1)

Par le C. BIGNON.

ÉPIGRAMME.

DAMON, chez la docte Emilie,
Défendait chaudement les écrits de Mercœur,
Et s'écriait : C'est en vain que l'envie
A les déprécier s'acharne avec fureur.
Malgré les traits de la critique,
Par-tout on les voit circuler.
Je peux, répond quelqu'un, savamment en parler;
Depuis long-tems, dans ma boutique,
Des ouvrages nombreux qu'il a fait publier
Je débite par jour au moins un exemplaire.
Eh bien! repart Damon, on voit si j'exagère,
Et l'on peut sur ce fait à monsieur s'en fier;
Car monsieur, sans doute, est libraire?
— Non, monsieur; je suis épicier.

Par le C. GOBET.

---

(1) La princesse Louise a effectivement fait donner son nom à sa fille adoptive. On avait trouvé dans les langes les deux lettres initiales S. B. que l'on a traduites ainsi, *Esbé*. L'enfant porte les trois noms suivans, *Louise Malvina Esbé*. (Note de l'auteur.)

VERS ANACRÉONTIQUES.

Les fleurs nouvellement écloses
On encor pour moi des appas :
Éloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disait le vieillard Philétas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse est un doux repos;
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses rians propos,
Émousseront pour moi le ciseau d'Atropos.
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour, et le dieu de Délos.
Songez que sur le tems et sa faux qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

Par feu Tressan.

LES PANTOUFLES D'ABOU-CAZEMB,

CONTE.

Si les Dieux me rendaient possesseur d'un trésor,
Oh ! comme j'aimerais à jouir de mon or,
A faire des heureux, à répandre l'aisance
Dans le réduit où souffre et gémit l'indigence !
La soulager serait un besoin pour mon cœur;
Quel plaisir peut jamais égaler la douceur
De voir couler les pleurs de la reconnaissance ?
Mais vous, qui frémissez au seul mot de dépense,
Craignez de ressembler, un jour, par vos revers,
Au vieillard dont j'ai fait le sujet de mes vers.

A Bagdad, un marchand fameux par sa richesse,
Nommons-le Abou-Cazemb, ne faisait qu'entasser;
Sa devise portait : Vivre pour amasser.
S'abstenant de jouir, accumulant sans cesse,
Méfiant, soupçonneux, des yeux couvant son or,
Le vieillard ne dormait que sur son coffre fort.
Son corps étique était affublé, d'ordinaire,
D'un vêtement crasseux, composé de lambeaux;
Sur sa tête on voyait une toile grossière,
Espèce de turban, dont les sales morceaux
Ne conservaient plus rien de leur couleur première.
Chez lui, tout était vieux; ses pantoufles, surtout,
Pour les passans étaient un objet de risée :
Lecteur, figurez-vous une semelle usée,

Dont les clous, entassés de l'un à l'autre bout,
Semblaient vouloir du tems arrrêter le ravage.
L'empeigne qui, déjà, depuis plus de dix ans,
De cent pièces offrait le bizarre assemblage,
Des meilleurs savetiers exerçait les talens;
En un mot, de Cazemb la chaussure difforme,
Long-temps, en Orient, du proverbe eut l'honneur,
Et toujours, à Bagdad, leur pesanteur énorme
Servait à désigner l'esprit lourd d'un auteur.
Au grand Bazar, un jour, Cazemb rencontre un homme
Qui lui dit: Je vous trouve ici bien à propos;
J'ai besoin, pour demain, d'une certaine somme,
J'offre, à très-bon marché, plusieurs vases fort beaux;
Les passans, pour les voir, assiégent ma boutique;
Foi d'honnête homme, ils sont d'un cristal magnifique,
Achetez-les. Cazemb ne demandait pas mieux:
Vous le voulez, dit-il, entamons cette affaire,
Et le soir même il sut, comme à son ordinaire,
Pour le vendeur, conclure un marché ruineux.
Le lendemain, quelqu'un devant lui vint à dire,
Qu'un père de famille, honnête parfumeur,
Ruiné sans ressource, et pleurant son malheur,
A nourrir ses enfans pourrait encor suffire,
Si d'un reste d'eau rose il trouvait la valeur;
Notre avare chez lui se rend en diligence:
Votre eau rose, dit-il.—Vous avez donc appris?...
—Oui, je sais tout, voyons. D'un air d'indifférence
Il marchande si bien, qu'il achète à vil prix.
Si vous croyez qu'enfin, content de sa journée,
A ses amis Cazemb va donner un festin,

Et que par lui déjà la fête est ordonnée,
Détrompez-vous ; sachez que notre Levantin,
Jaloux de se montrer fidèle à sa devise,
Jamais, chez lui, n'admet la moindre friandise.
Un excellent marché m'a mis en bonne humeur,
Je veux faire, dit-il, un extraordinaire,
Mais sans rien dépenser ; le bain est salutaire,
Eh bien, allons du bain savourer la douceur.
Déjà le vieux Cazemb détachait sa ceinture,
Il se déshabillait ; un ami vient à lui :
Ici, je veux, enfin, m'expliquer aujourd'hui,
Lui dit-il ; quittez-moi cette infâme chaussure
Qui du public sans cesse excite les propos,
Et, sur vous, fait jaillir l'épigramme à grands flots.
—C'est bien là mon projet, depuis long-tems j'y pense ;
Mais, à vous dire vrai, malgré moi je balance ;
Ces pantoufles, tenez, peuvent servir encor ;
Examinez vous-même, et jugez si j'ai tort :
Dans l'étuve, à ces mots, le voilà qui s'élance.
Le cadi, par hasard, vient se baigner aussi ;
Cazemb sort le premier : J'ai beau chercher ici
Mes pantoufles, dit-il, j'en vois d'autres plus belles ;
Mais par quelle aventure ?... Il me vient un soupçon ;
Oui, l'ami qui, tantôt, me grondait sans raison,
Par ce don veut me faire oublier nos querelles.
Plein de joie, il se chausse, il est déjà parti.
Mais à peine du bain le juge est-il sorti,
Qu'un esclave, accourant à la voix de son maître,
Veut prendre sa chaussure ; il reconnaît soudain
Celle de notre avare ; il dénonce le traître.

On court après Cazemb, on le ramène enfin;
De ce prétendu vol il cherche à se défendre:
Mais le cadi, bientôt, prononce un arrêté
Portant que le coupable en prison doit se rendre.
A Bagdad, comme ailleurs, la justice est à vendre,
Et notre homme était riche : aussi l'on m'a conté
Qu'à son or seulement il dut sa liberté.
Cazemb, rendu chez lui, voulut d'abord se pendre;
Il n'en fit rien pourtant: sans doute, il eut raison.
Le Tigre coule ici tout près de ma maison,
Dit-il, j'y veux jeter mes pantoufles; peut-être
J'éviterai par là quelque nouveau malheur;
Dans le Tigre, à l'instant, au gré de sa douleur,
Les pantoufles ont fait le saut par la fenêtre.
Cazemb croit triompher; mais un maudit pêcheur
Qui, pour son gagne-pain n'avait que la rivière,
Y jette son filet, le retire, et d'abord,
Surpris de le trouver plus lourd qu'à l'ordinaire,
Pense, pour cette fois, amener un trésor;
Mais il voit de Cazemb l'infernale chaussure
Qui, de gros clous armée, avait rompu tout net
Les mailles qui formaient le tissu du filet.
Un pêcheur aisément a recours à l'injure;
Aussi notre marchand ne fut point épargné:
Tiens, avare endurci, dit le rustre indigné,
Tiens, reçois de ma main, par ta fenêtre ouverte,
Cette horrible chaussure, instrument de ma perte.
A ces mots, il la jette, et, soudain renversés,
Les vases qu'il atteint, pêle-mêle entassés,
Roulent sur le parquet, et l'eau rose est perdue

O désastre cruel ! ô douleur qui me tue !
S'écrie Abou-Cazemb, désolé, furieux ;
Ne t'ai-je donc soignée, ô chaussure ennemie !
Que pour te voir hâter ma ruine ? Ah ! je veux
Assurer pour jamais le repos de ma vie,
Et je vais de ce pas, une bèche à la main,
Creuser, pour l'enfouir, un trou dans mon jardin.
Vaine précaution ! quelqu'un du voisinage,
Qui, sans doute, en voulait à notre personnage,
L'entendit par hasard, et courut à l'instant,
Dénaturant le fait et ne cherchant qu'à nuire,
Conter au gouverneur qu'il a vu le marchand,
A l'heure où le soleil avait cessé de luire,
Dans son jardin, tout seul, déterrant un trésor.
Le gouverneur brûlait de cette soif de l'or
Qui se croit tout permis, qui, par le tems, s'irrite ;
Il va chez le marchand. Cazemb nia bien vîte
Qu'un trésor eût été caché dans son jardin.
Il crut, en déterrant sa chaussure maudite,
Échapper au danger d'une telle visite ;
Mais, sans l'or qui, par lui, sur-le-champ fut compté,
C'en était fait, Cazemb perdait sa liberté.
Le cœur gros de soupirs, et navré de tristesse,
Il va, loin de Bagdad, précipiter soudain
Au fond d'un aqueduc, sa chaussure traîtresse.
Le diable est l'ennemi du pauvre genre humain !
Il fait si bien que l'eau, dans le conduit gênée,
Ne vient plus à Bagdad ; un fontainier accourt,
Répare le dommage, et, sur la fin du jour,
Dans la ville, aux passans, la nouvelle est donnée

Qu'Abou-Cazemb, lui seul, a causé tout le mal:
Ses pantoufles avaient obstrué le canal.
On porte au gouverneur la chaussure coupable:
Que le maître, à l'instant, soit conduit en prison,
Dit-il; d'un attentat horrible, épouvantable,
Sans le moindre délai, je veux avoir raison.
Abou-Cazemb ne peut obtenir qu'on l'entende;
On lui fait son procès, il se voit condamné;
Et, forcé de payer une nouvelle amende,
Il s'en alla, disant : Me voilà ruiné !
On lui rendit pourtant cette vieille chaussure
D'où venait tout le mal. Je veux, dit le marchand,
A tout prix, mettre un terme aux peines que j'endure;
C'est trop long-tems souffrir, il faut que dans l'instant
Le feu serve ma haine, et que la flamme avide....
Il dit, prend la chaussure ...; elle est encore humide,
Ajouta-t-il, allons l'exposer au soleil
Sur ma terrasse; et là, demain, à mon réveil,
En la brûlant, je veux signaler ma journée.
Mais, à nuire à Cazemb, la fortune obstinée
Lui réservait encore un surcroît de malheur.
Le chien de son voisin saute sur la terrasse,
Y prend une pantoufle, et, dans sa folle ardeur,
En s'amusant, vingt fois la jette, la ramasse,
La quitte, la reprend; elle tombe à la fin
Dans la rue, au moment où passait une femme
Jeune, et qui nourrissait depuis peu, dans son sein,
Le fruit du tendre hymen qui couronna sa flamme.
La pantoufle bientôt, de son poids assommant,
L'atteignit à la tête, et, du coup étourdie,

La femme tombe, avorte ; elle est presque sans vie.
Son mari, qui pour elle a le cœur d'un amant,
Sur Cazemb veut d'abord assouvir sa furie ;
Mais le cadi l'appaise, et notre vieux marchand,
A force d'or, obtint son élargissement.
Enfin désespéré, suffoqué par la rage,
Abou-Cazemb s'en va ; mais il revient soudain
Chez le cadi, tenant sa chaussure à la main.
Seigneur, dit le vieillard, par pitié pour mon âge,
De m'écouter ici, faites-moi la faveur ;
Les voilà devant vous ces pantoufles cruelles,
Ce fatal instrument de mes peines mortelles ;
Je leur dois ma ruine ; hélas ! de mes vieux jours,
Le chagrin, la douleur empoisonne le cours.
A des malheurs nouveaux j'ai tout lieu de m'attendre,
Mais qu'à moi désormais on ne puisse s'en prendre.
Le cadi rassura le malheureux vieillard
Qui disait : Profitez de mon expérience,
Et toujours à propos faites une dépense,
Je sais ce qu'il en coûte à s'y prendre trop tard.

Par le C. CHAS.

ÉPITAPHE

D'UN ANTIQUAIRE.

CI-GÎT un antiquaire acariâtre et brusque :
Oh ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque !

Par feu DIDEROT.

TRADUCTION

De la sixième Ode du troisième livre d'Horace.

Peuple indigne d'un nom qu'illustraient vos aïeux,
Romains, vous subirez la peine de vos crimes;
Si vous ne réparez les temples de vos dieux,
De leur juste courroux, vous serez les victimes. (1)

Du respect pour les dieux votre empire est le prix;
Son principe, sa fin, tout est en leur puissance;
Des dieux qu'ont offensés de coupables mépris,
Sur la triste Hespérie éclate la vengeance.

S'ils avaient consulté les oracles des cieux,
Nos guerriers, repoussés dans leur marche imprudente
N'auraient pas vu deux fois le Parthe audacieux
Emporter de nos camps la dépouille opulente.

Lorsque des citoyens aveuglés, furieux,
De la patrie en pleurs déchiraient les entrailles,

(1) On a préféré le sens que donne Diderot au premier vers de cette Ode, comme plus juste et plus beau que celui qui a été suivi par les scoliastes et les commentateurs. Voyez la Décade philosophique, du 30 messidor an 5, n° 30, page 147. (*Note du Traducteur.*)

L'étranger, attisant un feu séditieux,
A Rome préparait d'horribles funérailles.

Ce siècle, trop fécond en célèbres forfaits,
Commença par souiller le lit de l'hyménée;
Bientôt de cette source impure, empoisonnée,
Le mal, comme un torrent, étendit ses progrès.

Cette nymphe si jeune, à peine encor nubile,
Exerce aux mouvemens les plus voluptueux
De ses membres légers la souplesse mobile:
Elle rêve déjà l'amour incestueux.

A peine elle est épouse, et son œil adultère
Recherche avec ardeur de plus jeunes amans,
Sans connaître ni choix, ni règles, ni mystère,
Dans les honteux objets de ses égaremens.

C'est à sa table, aux yeux d'un mari débonnaire,
Qu'on la voit prodiguer ses vénales faveurs;
Jamais à vos desirs elle ne fut contraire,
Publicains, de l'opprobre opulens acheteurs!

Ils ne descendaient pas d'une race amollie,
Les vainqueurs d'Annibal, ces antiques Romains,
Qui couvraient de lauriers la terre enorgueillie,
Et rougissaient les mers du sang des Africains!

Élevés sous les lois d'un régime sévère,
Endurcis, de bonne heure, aux rustiques travaux,

Dès leur enfance, au gré d'une inflexible mère,
Ils maniaient la bèche et les pesans hoyaux.

Le soir, quand le soleil, achevant sa carrière,
Du joug laborieux délivrait les taureaux,
On les voyait encore, autour de la chaumière,
Dans leurs bras vigoureux porter de lourds fardeaux.

Du tems qui corrompt tout, que ne peut le ravage?
Les pères, surpassant les crimes des aïeux,
A des fils plus méchans ont transmis l'héritage
Des vices qui croîtront encor chez leurs neveux.

KÉRIVALANT.

A LA MARQUISE

DE SANTA-CRUZ,

Sur une copie en miniature, faite par elle, de la Vénus du TITIEN.

OH! que j'aime cette peinture!
Oui, c'est bien là Vénus, ses graces, son maintien,
On n'a jamais fait mieux d'après le Titien;
Mais on pourrait mieux faire encor d'après nature.
Fixe tes yeux sur les yeux que je vois :
Consulte le miroir, comme lui, sois fidèle;
Et tu vas donner à-la-fois
Une rivale au peintre aussi bien qu'au modèle.

Par le C. ARNAULT.

LES J'AI VU,

DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP.

J'AI vu cette brillante fête,
Fête des graces, des amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiégér les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle,
Et, d'honneur, j'en suis enchanté;
Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité,
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou ròmain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour-à-tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, Amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux...
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas:
Vous risquez... Vous devez m'entendre;
Et Boufflers a su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.

J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillans :
Ces messieurs se tenaient dedans
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval
Afin de payer la voiture.
J'ai vu (ne les imitons pas)
Des diseurs de bons mots bien plats
Lançant quelque pointe bien ronde,
Des lazzis parfois un peu gras,
Mais qui font rire tout le monde.
O Muse ! passons sur cela,
Et prenons des accens funèbres.
J'ai vu CAMPOS UBI TROJA...
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple où jadis ce jour-là
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir au déclin du jour
Par la longue et sombre avenue
De ce bois planté par l'Amour,
Où, dit-on, à l'Hymen son frère
Le fripon joua plus d'un tour ;
Bois charmant où le doux mystère
Établit avec lui sa cour.
J'ai vu l'amant et son amie
Dans leurs yeux portant le bonheur,

Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit au fond du cœur :
« Ah ! dans ce bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver !
Je ne voudrais m'y retrouver
Qu'afin de m'y reperdre encore. »

Par le C. MILLEVOYE.

PIRON AU CAFÉ.

PIRON dans un café se trouvait par hasard.
Monsieur est bien connu pour un maître de l'art,
Lui dit un rimeur à l'oreille :
Sur un poème commencé,
Je voudrais son avis ; j'aime qu'on me conseille,
Et personne, je crois, ne s'est mieux adressé.
Monsieur consent-il ?-Oui.-C'est pour moi trop de gloire.
— Lisez. — Je ne lis point, tout est dans ma mémoire.
Par degrés il s'échauffe, et très-haut récitant,
De table en table, aussitôt gagne
Le bâillement qui l'accompagne.
— Plus bas, lui dit Piron, plus bas ; on vous entend.

Par le C. GUICHARD.

LES DEUX CHÊNES,

FABLE.

Sur un mont escarpé, désert,
De toutes parts en butte aux injures de l'air,
Deux chênes unissaient leurs ombres fraternelles?
De l'amitié parfaits modèles,
Ils se plaisaient à partager
Les biens, les maux, le salut, le danger.
Borée exerçait-il sa rage ?
L'un, opposant sa tête et son branchage,
A son voisin prêtait un salutaire appui ;
L'autre, à son tour, se dévouait pour lui,
Quand le sud pluvieux amenait un orage.
Mais contre l'homme, hélas ! où trouver des abris?
D'un coup de sa hache cruelle,
Le bûcheron, frappant l'un de nos deux amis,
Rompit cette union si belle.
L'arbre qu'il croyait ménager
Ne put survivre à sa douleur mortelle.
Désormais au monde étranger,
Privé de tout soutien, dans son deuil solitaire,
Il ne fit plus que languir sur la terre.

Entre deux vrais amis, ainsi tout est commun :
On les croit deux, ils ne font qu'un.

Par le C. Kérivalant.

LA ROSE.

Vous, dont la gloire est d'être belle,
D'un sexe aimable jeune fleur,
Prenez la rose pour modèle,
Son éclat naît de sa pudeur.

Cet ornement de la nature
Se cache sous un arbrisseau,
Et, pour garder sa beauté pure,
Arme d'épines son berçeau.

Riche des présens de l'aurore,
Tant qu'elle fuit le dieu du jour,
Moins on la voit plus on l'honore.
La sagesse enflamme l'amour.

Ses graces, toujours innocentes,
Font mille heureux pour un jaloux;
Elle est le bouquet des amantes
Et la couronne des époux.

Des jardins la fleur la plus belle,
Des autels le plus doux encens,
La nature a tout mis en elle,
Elle plaît seule à tous les sens.

L'oiseau qui voit naître la rose
La chante au lever du soleil;

L'abeille vole et se repose
Au sein de son bouton vermeil.

Chaque soir l'aile du zéphire
De la rose appaise les feux,
Et les parfums qu'il y respire
Embaument son souffle amoureux.

Le ruisseau s'arrête ou serpente
Charmé de la voir sur ses bords,
Cent fois son onde transparente
Effleure et baigne ses trésors.

Mais si, dès qu'elle vient d'éclore,
La main furtive de l'Amour
L'enlève aux caresses de Flore,
Sa beauté ne vivra qu'un jour.

Ah! puissent l'amant qui l'admire,
L'oiseau qui la chante au matin,
Le ruisseau, l'abeille et zéphire,
La retrouver le lendemain!

DISTIQUE.

TON ouvrage se vend, nous dis-tu, chez Brocas :
Il s'y trouve, d'accord, mais il ne s'y vend pas.

Par le C. AL. J. BESSIN.

LES FORGES DE VULCAIN,

LIVRE VIII DE L'ÉNÉIDE,

Fragment extrait d'une traduction nouvelle. (1)

Au milieu de la nuit, pour tourner ses fuseaux,
Une mère s'arrache aux douceurs du repos,
Et, d'un souffle animant la flamme qui pétille,
Aux travaux de Minerve appelle sa famille.
La lampe héréditaire au cercle diligent
Prête d'un feu douteux le rayon indigent,
Et chaque âge remplit une tâche inégale.
Ainsi, toujours fidelle à la foi conjugale,
L'épouse instruit ses fils à porter sans terreur
Le fardeau de la vie et celui du malheur.
Tel, quittant à regret l'épouse qu'il adore,
Le fils de Jupiter a devancé l'aurore.

(1) J'avais interrompu mon travail depuis quelques années, et mon amour-propre même me faisait une loi de ne pas me hasarder dans une carrière où je devais rencontrer un rival tel que *J. Delille.* Je lui fis hommage de mes six premiers chants, et il eut la bonté de m'encourager; mais je n'en étais pas plus rassuré contre la supériorité de cet illustre adversaire ; sa générosité me semblait attester la conscience de sa force. Aujourd'hui ses amis assurent qu'il ne finira jamais l'Enéïde, dont il n'a fait qu'un petit nombre de chants et quelques fragmens des autres. Les différens poèmes qu'il compose prouvent qu'il n'achèvera pas l'Enéïde, et c'est là le seul avantage que je puis prendre sur lui. (*Note de l'auteur.*)

Non loin de la Sicile, et des rocs sourcilleux
Qui compriment les vents dans leurs flancs caverneux,
Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
S'élève Liparis, où la foudre enfermée
Gronde sous les efforts des enfans de Vulçain.
Le Dieu descend du ciel dans ce noir souterrain,
Où les feux immortels de ses forges tonnantes,
Ont miné du rocher les voûtes flamboyantes.
L'enclume y retentit sous le poids des marteaux;
Les cyclopes noircis par le feu des métaux,
Les membres demi-nus, y forgent le tonnerre,
Dont le maître des dieux doit effrayer la terre,
Pyrachmon et Bronthès environnent d'éclairs
La foudre déjà prête à sillonner les airs.
Dans ses douze rayons, l'ardent Stérope assemble
Et les eaux, et les feux, étonnés d'être ensemble,
Et le bruit, et la peur, et les autans ailés,
Et la vengeance errant sur les cieux ébranlés.
Ici s'élève un char pour le dieu de la guerre;
De sa roue enflammée il dévore la terre,
Et donne aux nations le signal des combats.
Là, brille en lames d'or l'égide de Pallas,
Où le travail polit, sous la lime bruyante,
De serpens enlacés l'écaille verdoyante;
Sur le front de Méduse ils font siffler leurs dards;
Mais ils sont plus affreux qu'un seul de ses regards.
« Cyclopes, dit Vulcain, écoutez votre maître!
Suspendez vos travaux... pour de plus grands peut-être.
Épuisez, pour forger les armes d'un héros,

Et votre art immortel, et vos riches métaux. »
Il dit, et d'un or pur, dans des urnes profondes,
Les enfans de Lemnos font bouillonner les ondes.
Les uns, dans le contour de sept orbes d'acier
Enferment, à grand bruit, le vaste bouclier
Qui, seul, repoussera tous les traits d'une armée.
D'autres, à la lueur d'une forge enflammée,
Pâles, et suspendus à des tubes mouvants,
Pompent avec effort et refoulent les vents.
L'airain ardent frémit dans une onde fumante,
Et l'antre est ébranlé sous l'enclume tremblante.
Cent bras tombent, cent bras se roidissent dans l'air,
Retombent, et le fer s'amollit sous le fer. (1)

Par le C. GASTON.

IMITATION DE MAROT.

JEUNE, j'aimai; ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai; la raison me le dit.
Me voici vieille, et le plaisir s'envole;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console:
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

Par Madame D'HOU....

---

(1) On se rappelle que Delille a traduit les mêmes vers dans le quatrième livre des Géorgiques, ce qui ajoutait beaucoup à la difficulté. (*Note de l'auteur.*)

LA ROSE,

FABLE.

Ma sœur, qu'avez-vous donc? vous répandez des pleurs,
Disait la tulipe à la rose.
— Ah! c'est avec trop juste cause;
Apprenez quels sont mes malheurs.
J'aimais un papillon, brillant, jeune, adorable;
Lui-même il me trouvait aimable,
Me le disait du moins, et de l'accent du cœur.
O dieux! qu'il était enchanteur,
Quand, reposant son vol sur ma tige flexible,
Soumis, il me jurait une éternelle ardeur!
Eh bien! le croirez-vous, ma sœur?
Il m'abandonne, le volage;
La Jonquille aux pâles couleurs...
Est le bel objet qui l'engage.
Ah! tous ils sont de même, inconstans et trompeurs;
J'y renonce : l'amour m'a trop causé de peines;
J'abjure pour jamais son empire et ses chaînes.
Elle exhalait ainsi ses mortelles douleurs.
Un de ces étourdis paraît, s'approche d'elle;
Avec transport il s'écria :
Que vous êtes charmante et belle!
A ces mots la rose oublia
Qu'un papillon est infidelle.

Par le C. Grenus.

VERS A PARNY.

1782.

Il n'est point d'erreurs éternelles,
Point d'éternel engagement;
Enfin, mon ami, librement
Tu vas te servir de tes ailes.
En France on est imitateur:
Avec houlette et pannetière,
Nous avons vu plus d'un auteur
Arborer déjà ta bannière;
Déjà nos amans, deux à deux,
Allaient végéter en silence,
Et s'ennuyer à qui mieux mieux,
A force de persévérance:
Enfin tu vas guérir la France
D'un travers trop accrédité,
Et, grace à ta *résipiscence*,
Partout tu vas être cité
Pour l'apôtre de l'inconstance.
Il t'en a coûté sûrement
De persiffler l'amour fidelle;
Éléonore était si belle....
Tu lui promis si tendrement
De n'aimer, de n'adorer qu'elle;
J'étais ton rival malgré moi:
Dieux! combien je desire encore

De trouver une *Éléonore*,
Et de la chanter comme toi!
Mais je reviens à ton *adage*:
Il n'est point de longues amours;
Pourvu que l'on aime toujours,
Qu'importe que l'on soit volage?
Partant de là, je te prédis
Des conquêtes toujours nouvelles;
Aime, trompe toutes nos belles,
Mais sans t'attendre au paradis.....
En est-il pour les infidelles?

Par le C. BLANCHARD-DELAMUSSE.

L'ERREUR DE CALCUL.

VOLTAIRE a dit très-plaisamment:
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
C'était là son avis; c'est sans doute le vôtre,
Et c'est aussi le mien, sauf un amendement
Que je propose, et que je fonde
Sur un calcul certain dont j'ai souvent gémi.
Je dis donc: Oui, le demi-tiers du monde
En a toujours mangé les deux tiers et demi.

Par le C. PONS (de Verdun.)

MÉTAMORPHOSE DE NARCISSE,

IMITÉE D'OVIDE.

DANS l'épaisseur d'un bois, une source écartée
Étend sur les cailloux une nappe argentée.
La chèvre pétulante, en quittant les hauteurs,
Pour s'y désaltérer, n'y suit point les pasteurs;
Ils n'y mènent pas même, en la saison brûlante,
Ni le bœuf mugissant, ni la brebis bêlante.
Jamais les pieds des cerfs, les plumes des oiseaux,
Ni les débris des bois n'en troublèrent les eaux;
Et jamais du gazon qui lui sert de bordure
Le soleil par ses feux n'altère la verdure.
Narcisse, que la source attire en ce séjour,
S'assied, las de la chasse et des chaleurs du jour.
En appaisant sa soif, une autre soif le presse;
L'onde peint de ses traits la grace enchanteresse;
Une espérance vaine animant ses transports,
Il aime une ombre, et croit que cette ombre est un corps.
Étonné de lui-même, il s'arrête immobile
Comme un marbre vivant sous une main habile.
Le liquide miroir qui réfléchit ses yeux
Présente à ses regards deux astres radieux.
Il voit ces cheveux blonds où le zéphir se joue,
L'ivoire de son cou, l'incarnat de sa joue,
Cet air qu'on donne aux dieux dans leur jeune saison;
C'est la main de Bacchus, la tête d'Apollon.

Dans tout ce qu'il admire, il s'admire lui-même;
C'est lui qu'il applaudit, ce n'est que lui qu'il aime,
Lui-même il se desire, et, toujours plus charmé,
Il s'embrase des feux dont il est consumé.
En combien de façons, l'onde fallacieuse
Reçut les vains baisers de sa bouche amoureuse!
Que de fois sur cette onde, ardent à se baisser,
Il se prit dans ses bras, sans pouvoir s'embrasser!
Ne sachant ce qu'il voit, ce qu'il sent le dévore,
Et son erreur s'accroît d'une erreur qu'il ignore.
O trop crédule enfant! fuis des fantômes vains!
L'objet que tu poursuis s'échappe de tes mains;
Ce que tu veux n'est point, et cette ombre volage,
Ce plaisir de tes yeux n'est rien que ton image;
C'est toi qui l'apportas; tu la verras rester,
Ou s'enfuir avec toi, si tu peux la quitter.
Mais la faim, ni le soin d'un repos nécessaire,
De l'objet enchanteur ne sauraient le distraire.
Couché sur l'herbe tendre, et d'un faux bien ravi,
Plus il se voit, et moins son œil est asservi;
C'est par ses propres yeux que sa perte s'achève.
Sur le gazon fleuri sa tête se soulève,
Puis étendant les bras vers les bois d'alentour:
Qui jamais plus que moi souffrit des feux d'amour,
Forêts! vous le savez, dit-il; les cœurs sensibles
Implorent la faveur de vos ombres paisibles;
Vos sommets ont vieilli sous des siècles nombreux,
Dites, fut-il jamais amant plus malheureux?
Ce que je vois me plaît; mais, telle est ma misère,
Je ne puis obtenir ce qui seul peut me plaire;

Et, pour comble d'ennui, ni les monts, ni les mers,
Ni des climats lointains, ni de vastes déserts,
Ni d'un mur ennemi l'intervalle barbare,
C'est une onde légère, hélas ! qui nous sépare.
Toi-même, tu voudrais te jeter dans mes bras,
Cher objet ! je le sens ; toutes les fois, hélas !
Que je t'offre un baiser, ton ardeur empressée
Te fait chercher ma bouche à la tienne pressée.
Oui, tu voudrais te joindre à ce sein amoureux ;
Un faible obstacle, un rien trahit nos tendres vœux ;
Viens, bel enfant, rougir de tes feintes cruelles ;
Quand je t'aime, pour fuir qui te donne des ailes ?
Mon cœur à ces mépris n'est point accoutumé ;
Vois mon âge, mes traits ; des nymphes m'ont aimé.
Je ne sais quels rayons d'une douce espérance
Me flattent dans tes yeux ; si vers toi je m'avance,
Je te vois à mes ris applaudir par les tiens ;
Je rencontre tes bras, si je te tends les miens ;
Que dis-je ? une douleur qui te prêtait des charmes,
Quand tu m'as vu pleurer, t'a fait verser des larmes ;
A mes signes toujours les tiens ont répondu ;
Et, si j'en crois mes yeux pour qui rien n'est perdu,
Ta bouche a murmuré les sons d'une ame tendre
Qu'un destin trop jaloux m'a défendu d'entendre.
Ah ! c'est moi seul que j'aime, hé ! puis-je m'y tromper ?
Des traits que je lui prête amour me vient frapper.
J'attise ce flambeau dont je ressens la flamme,
Et je suis à moi-même un tourment pour mon ame.
Est-ce moi que l'on prie, ou prié-je un vainqueur ?
J'ai ce que je desire, et c'est trop pour mon cœur.

O que ne puis-je, hélas ! m'éloigner de moi-même !
Étrange vœu d'amour de fuir l'objet qu'on aime!
Ah ! si je vis encor, ce n'est pas pour long-tems;
Je sèche de langueur à la fleur de mes ans.
Eh bien ! je rendrais grace à la mort que j'implore,
Si les coups épargnaient un objet que j'adore;
Mais quand, avec mes jours, mes douleurs vont finir,
Dans un commun trépas le sort va nous unir.
Il dit, et de ses sens la tristesse profonde,
D'un œil de pleurs chargé, le ramène à cette onde.
Il regarde, et ces pleurs, dans son trouble fatal,
De la source limpide ont terni le cristal.
L'objet fuit, il s'écrie : Ah ! demeure, barbare !
Et si de ton beau corps tu te montres avare,
Que je te voie au moins, ou, si c'est une erreur,
Laisse-la moi, j'y trouve un charme à ma fureur.
Déchirant à ces mots sa tunique flottante,
Il frappe de son sein la neige éblouissante.
Ce sein prend sous ses coups cet incarnat léger
D'un beau fruit que l'été mûrit dans un verger;
Vous y voyez la pourpre à la blancheur mêlée;
Ou telle aux feux du jour une vigne étalée
Voit l'or de ses raisins par la chaleur nourris,
S'animer par degrés d'un tendre coloris.
Honteux de se mirer dans l'onde plus tranquille,
Et lassé des dégoûts d'une flamme inutile,
Il fond comme la cire, ou comme les vapeurs
Que le soleil naissant dessèche sur les fleurs.
Ainsi l'amour ingrat, qui consume ses veines,
Par d'invisibles feux met un terme à ses peines.

L'œil ne distingue plus, dans ses traits affaiblis,
Les couleurs où la pourpre éclate avec les lis.
On cherche en vain la forme et la grace charmante
De ce corps tant vanté dont Écho fut l'amante;
Elle le voit, s'afflige, et, malgré son courroux,
La nymphe rappelant des souvenirs si doux,
D'une flexible voix au malheureux propice,
Répond par ses hélas aux hélas de Narcisse.
Si Narcisse se frappe, Écho dans le lointain,
Fait résonner les coups dont il meurtrit son sein.
Penché sur cette source où son ame s'envole,
Quand Narcisse disait, pour dernière parole:
Adieu, charmant enfant que je laisse en ce lieu,
Écho dans le rocher lui rendit cet adieu.
Faible, pâle, mourant, l'objet dont il soupire
Est encor dans ses yeux au moment qu'il expire;
Reçu dans les enfers, le Styx, de ses roseaux,
Le voit se regarder dans ses dormantes eaux.
Les Nayades, ses sœurs, de sa perte pleurèrent,
Pour lui de leurs cheveux elles se dépouillèrent;
Les Dryades aussi sentirent ce malheur,
Et la plaintive Écho fit parler sa douleur.
Déjà l'on préparait le triste ministère,
Du bûcher, des flambeaux, du cercueil funéraire;
On cherche, on s'inquiète, et, pour dernière erreur,
Ce corps que l'on cherchait n'était plus qu'une fleur.

Par le C. COURNAND.

BONHEUR ET MALHEUR,

CONTE ALLÉGORIQUE.

Bonheur et Malheur sont deux frères,
Mais ennemis;
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Mais sont amis.
Malheur, à la figure noire,
Fut peu fêté;
Bonheur fut, comme on le peut croire,
L'enfant gâté.
Le couple eut à peine atteint l'âge
Où l'on s'instruit,
Qu'au collége du voisinage
Il fut conduit.
Malheur avait fort bonne tête,
Et de l'esprit;
Mais Bonheur était un peu bête,
Et rien n'apprit.
Malheur à travailler sans cesse
Fut condamné;
Monsieur Bonheur à la paresse
Fut destiné.
Pourtant dame Philosophie
S'en enticha,
Et pour époux toute la vie
Le rechercha.

Mais las! Bonheur de la Folie
S'amouracha.
Malheur ne plaisait à personne,
Il était laid;
Mais l'orgueil que le savoir donne
L'en consolait.
Qu'arriva-t-il? Bonheur, peu sage,
Bientôt vieillit;
Il devint timide, volage,
Il s'amollit:
Mais Malheur, en butte à l'orage,
Point ne faiblit;
Il vainquit tout, et son courage
L'enorgueillit.
Pourtant, enfin, au mariage
Chacun pensait,
Pour charmer les ennuis de l'âge
Qui s'avançait:
Bonheur épousa l'Inconstance,
Il en maigrit;
Malheur, qui plut à l'Espérance,
Enfin sourit.

ÉPIGRAMME.

Ce rimailleur, à tête folle,
Fait des vers, et se croit favori d'Apollon:
Il est semblable au hanneton,
Qui se croit oiseau quand il vole.

Par le C. Gob[r]

A GABRIELLE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

FAVORABLE aux vœux de l'Amour,
Le Tems respecte Gabrielle :
De sa naissance heureuse il respecte le jour,
Et ce jour, tous les ans, la retrouve plus belle.
A ses attraits loin de faire un affront,
(Que ces destins sont différens des nôtres !)
Le vieillard destructeur dépose sur son front
Les charmes qu'il dérobe aux autres.
De mille dons, Toi, qui sus l'embellir,
Gabriel, sois aussi notre ange tutélaire :
Nous avons tous ton cœur pour la chérir ;
Accorde-nous ton esprit pour lui plaire,
Ou prête-nous tes ailes pour la fuir.

Par le C. Hyacinthe MOREL.

ÉPIGRAMME.

QU'IL faut d'esprit pour être auteur !
S'écrie, à chaque instant, Valère.
Je gage que son imprimeur
Pense, en secret, tout le contraire.

Par le C. H. VERNERY.

LE PREMIER BAISER.

C'ÉTAIT dans la jeune saison,
Au midi d'un jour sans nuage;
Nos cœurs, Thémire, étaient l'image
Du printems et de l'horizon.

Sous la voûte épaisse et fleurie
D'un lilas que baigne l'Adour,
Sans connaître encore l'amour,
Vous éprouviez sa rêverie.

Là, seule, un bouquet à la main,
Vous étiez à demi couchée,
Ou plutôt vous étiez penchée
Comme la rose du matin.

Vers ce mystérieux asile
Mon cœur avait guidé mes pas;
Je me cachais près du lilas
D'amour et de crainte immobile.

A quinze ans, prompt à s'alarmer,
Un amant n'est pas téméraire;
Aujourd'hui je saurais mieux plaire,
Alors je savais mieux aimer.

Bientôt des soupirs me trahirent;
Pour m'excuser, à vos genoux

J'accourus... puis autour de vous
Mes bras supplians s'arrondirent.

Thémire, avec quelle douceur
Vos yeux rassuraient ma tendresse!
Quel trouble inconnu, quelle ivresse
Vous fîtes naître dans mon cœur!

Tout mon corps palpitait; ma vue
S'obscurcit; ma bouche, ma main,
Sur vos lèvres, sur votre sein,
Tenaient mon ame suspendue.

Je te pris, o baiser de feu,
Source du bonheur qui m'enchante!
Je te cueillis, rose naissante,
Digne objet de mon premier vœu!

Mais soudain que viens-je d'entendre?
Thémire, qui vois-je approcher?
Où fuir, hélas! où nous cacher?
Votre mère va nous surprendre.

Tous deux aussitôt de courir,
Tremblans, vers la forêt prochaine....
Je te pardonne un peu de peine,
Amour, après tant de plaisir!

Par le C. AUTHENAC.

LE MAUVAIS ENFANT,

FABLE.

De la raison l'homme, en naissant,
Reçut le don pour son partage;
Il en est fier : pauvre avantage!
Il n'est jamais qu'un grand enfant.

Des marmousets jouaient à la chapelle;
C'est un beau jeu, je m'en souviens encor;
Une chapelle est un petit trésor,
Mais qui fait plus d'une querelle.
C'était un charme que de voir,
Autour du petit édifice,
Ce petit clergé tout novice
Qui criait de tout son pouvoir;
C'était plaisir comme on faisait l'office!
Du cercle joyeux, par malheur,
Était un petit trouble-fête,
Un marmot à mauvaise tête,
Maîtrisant tout par son humeur.
C'est en vain que la bonne amie
A tous les goûts a su pourvoir;
Monsieur se fâche, toujours crie,
A lui seul il veut tout avoir.
Il veut un prêtre, et puis demande l'autre,
Et puis le chantre, et monsieur le curé :

Que sais-je, moi? le bon apôtre
En un instant de tout s'est emparé.
Rien n'excite plus son envie,
Il a tout, point de jalousie.
Que fait l'enfant? Il se met à pleurer.
L'humeur ne peut plus s'endurer :
Fi! que c'est vilain, dit la mère :
Petit jaloux! petit méchant!
Rien ne saurait vous satisfaire.
La bonne, pour le faire taire,
Fouettez-moi vite cet enfant.
Fouetter l'enfant! eh! fouettez donc le père,
Tous les jours il en fait autant.
Toujours jaloux, jamais content,
Tout homme est de ce caractère :
Mauvais enfant, toujours prêt à crier,
Il veut l'amour, la gloire et la fortune :
Les obtient-il; son bonheur l'importune,
Monsieur finit par s'ennuyer.

Par le C. DU TREMBLAY.

IMITATION DE MARTIAL.

LOIN des forêts qui l'ont vu naître,
Un lion, qui passait pour doux,
L'autre jour dévora son maître.
— Il était donc cruel et traître?
— Non; il habita parmi nous.

Par le cit. LÉONCE SAINT-GÉNIEZ.

A M. DE CONTERELLE,

Chambellan de l'Electeur Palatin.

DANS des vers fins et délicats,
Votre muse aimable et polie
A dit que le nom de Thomas
Était un nom digne d'envie.

Mon cœur en serait très-flatté,
Mais mon cœur ne saurait vous croire :
Ce nom fut toujours peu fêté
Chez la Déesse de mémoire.

Thomas l'apôtre, le premier,
Sous ce beau nom se fit connaître;
Mais, quoique saint de son métier,
On sait qu'il renia son maître.

Thomas d'Aquin fut un docteur :
Mais ce bon docteur angélique
Ne fut que le compositeur
D'un gros bouquin théologique.

Le Thomas de Cantorbéry
Eut l'ame sainte, mais trop haute :
Pourquoi brusquer le roi Henri?
Il fut martyr, mais par sa faute.

Un certain Thomas d'Akempis

Fit de la prose assez commune,
Et son livre ne fit fortune
Que chez les saints du paradis.

Thomas Corneille, pour nous plaire,
Souvent fait un heureux effort;
Mais il eut tort d'avoir un frère,
Et pour lui ce fut un grand tort.

Après cela, s'il en est d'autre,
Je n'en sais rien; mais, sûrement,
Je suis vingt fois moins important
Et qu'un docteur, et qu'un apôtre.

Si pourtant mes faibles essais,
Fruit d'une muse encor naissante,
Dans une cour aussi brillante
Ont mérité quelque succès;

Si d'un prince qui, sur ses traces,
Sait réunir, avec les arts,
Le goût, les vertus et les graces,
Mes vers ont fixé les regards;

Alors j'envierai peu la gloire
Des noms même les plus vantés:
Que m'importe un nom dans l'histoire?
Charles [1] me lit, vous me chantez.

Par feu THOMAS.

---

(1) Nom de l'Electeur Palatin.

LE SOMMEIL.

Sous ce dôme de verdure,
Elle dort paisiblement;
Un vent badin, en jouant,
A dérangé sa parure :
Que ce désordre est piquant!
Comme son haleine est pure!
C'est l'haleine du zéphir.
Son sein exhale un soupir!
Moins doux est le doux murmure
Du ruisseau que j'entends fuir.
Tête aimable! tu reposes
Sur l'un de ces bras jolis,
Comme une touffe de roses
Sur une touffe de lis.
De cette bouche vermeille
Flore envierait la fraîcheur;
Fuis pourtant, gentille abeille,
Elle n'est point une fleur.
Sur ce front où se marie
La finesse à la candeur,
La douce mélancolie
Mêle au calme du bonheur
Sa touchante rêverie.
D'un souffle à peine agité,
L'air où zéphir se balance

Protége de son silence
Le repos de la beauté.
Telle on peindrait l'innocence
Qui rêve la volupté.
Si d'une lèvre furtive
J'effleurais ce cou charmant! . . .
Oui . . . Mais du baiser brûlant
Si la flamme fugitive
La réveille en la touchant!
De la pudeur offensée
Où ne va point la fureur?
Au nocher pâle d'horreur,
La tempête courroucée
Inspire moins de terreur,
Quand jusqu'aux cieux élancée,
Sur les vagues balancée,
La nef pend du haut des airs,
Et par les vents fracassée,
Sur sa montagne affaissée
S'abîme au fond des enfers!
Vierge céleste, ô Diane,
Chaste reine des forêts,
A travers l'eau diaphane
Qui cache mal tes attraits,
Perce un œil un peu profane,
Et le trépas suit de près.
C'est trop . . . . d'une mort cruelle
Punir un larcin secret!
Actéon, jeune et coquet,
Si Diane était moins belle,

Eût été moins indiscret.
 Mais quelle ardeur me dévore !
Privés de l'éclat du jour,
Ces yeux sont charmans encore.
Ouverts, c'est Vénus ou Flore;
Ils sont fermés, c'est l'Amour.
Ah ! si mon bonheur vous blesse,
Aux écarts de mon ivresse,
Dieux, qui livrez son sommeil,
Foudroyez le téméraire,
Mais des éclats du tonnerre
Ne m'écrasez qu'au réveil !

Par le C. DEGUERLE.

AU POÈTE LEBRUN,

Sur ses épigrammes salutaires.

O dieu des vers ! quelle cohue épaisse
De chantres goths et de bardes pédans
Vient ici braire en ânes discordans !
Quoi ! s'écriaient les nymphes du Permesse,
Sur l'Hélicon ces intrus font des lois,
Jugeant, sifflant nos lyres et nos voix !
— Voici des traits pour écarter la presse,
Répond le dieu ; Zoïle les craint for
D'un fiel malin j'ai trempé leur fi
Le Brun les lance ; un sot qu'il vi

Par le C. LEMI

HORACE
A JUPITER.

Jam satis terris.... etc.

C'EST parler trop long-tems par la voix des tempêtes;
C'est trop à l'univers imprimer la terreur;
Tes foudres ont frappé nos temples et nos têtes,
Cesse enfin, dieu tonnant, d'exercer ta fureur.

Rome a craint le retour de cet affreux déluge
Où Protée, entouré de prodiges nouveaux,
Jusqu'au sommet des monts fit gravir ses troupeaux,
Désespérant encor d'y trouver un refuge.

Cet arbre, où se plaisait l'oiseau cher à Vénus,
Pour la première fois des poissons fut l'asile.
Et, de ses bois chassé, le quadrupède agile
Tenta contre les flots des efforts superflus.

Le Tibre, ô jours d'effroi! dans sa course fatale,
Renversa les palais de nos dieux immortels:
En longs habits de deuil nous vîmes la vestale
A son impur limon demander ses autels.

Le fleuve, avec fracas, déserte ses rivages;
Il venge ainsi l'affront de son épouse en pleurs;
Et, malgré Jupiter, qu'irritent ses ravages,
Il promène en tyran ses flots usurpateurs.

Nos enfans, si le ciel en épargne la race,
Apprendront que nos mains ont tourné contre nous
Le fer.... mieux employé, si du Parthe jaloux
Il eût humilié la trop heureuse audace.

Désormais de quels dieux implorer le secours?
Comment, par qui seront nos pertes réparées?
N'attendons rien des vœux de nos vierges sacrées:
Ce n'est plus à Vesta qu'il faut avoir recours.

Nos sacriléges mains ont frappé son grand-prêtre!
Viens, divin Apollon, expier nos forfaits:
Un nuage à nos yeux pourra voiler tes traits;
Mais la bonté du dieu le fera reconnaître.

Tu pourrais, ô Vénus! dissiper notre effroi:
Descends avec ton fils et son riant cortége.
Mais qui t'éloigne, ô Mars! Rome existe par toi;
Parais; ne permets pas qu'un autre la protége.

Le bruit des boucliers, la fureur des soldats,
Le fer, le sang, la mort, charment tes yeux tranquilles!
Quel que soit, dieu cruel, ton goût pour les combats,
C'est jouir trop long-tems de nos guerres civiles.

Ah! l'Olympe à mes vœux accorde un défenseur!
Romains, vous le voyez, c'est le divin Mercure:
D'un héros de vingt ans il a pris la figure;
Il succède à César, il sera son vengeur.

Oubliez, jeune dieu, nos parricides haines;

Le peuple est trop puni s'il n'a pas votre amour :
Votre empire lui plaît, vos vertus sont ses chaînes,
Et son cœur vous dispute au céleste séjour.

Devenez des Romains et le chef et le père :
Quels titres plus flatteurs! Que le Mède insolent,
A nos armes soumis, vous craigne et vous révère;
Que la terre obéisse à César triomphant!

Par le C. Félix Nogaret.

L'ARDEUR EXCESSIVE.

Que tiens-tu là, Vercrac?—Un lièvre.—Eh! mais
Chasses-tu?—Oui.—Peut-être de ta bourse?
—Dé ma bourse! ah! mon cher, pas si niais;
Hier matin, jé lé pris à la course.
Écouté donc cé qu'on n'ouit jamais :
Ils passaient deux; jé les vois, jé mé lance,
Et crac, voilà lé prémier ramassé.
Sur lé sécond mé voici rélancé;
Mais avec tant et tant dé violence,
Qué m'arrêter fut hors dé ma puissance :
Jé lé manquai pour l'avoir dévancé.

Par le C. Pons (de Verdun.)

LA FEUILLE,

CHANSON.

AIR à faire.

PEUPLIER, dont les rameaux verts
Se dépouillent au moindre orage,
Non, ce n'est pas toi dont mes vers
Vont chanter la feuille volage;
J'aime bien mieux les goûts constans,
Et du lierre et du chèvre-feuille,
S'ils s'attachent, c'est pour long-tems;
Pour emblême, je prends leur feuille.

Chacun a sa feuille ou sa fleur;
Le pampre sied à la folie,
L'olive au pacificateur,
Le saule à la mélancolie;
Le figuier plaît à la pudeur
Qui sous ses rameaux se recueille;
Le myrte suffit au bonheur.
Ah! le myrte sera ma feuille.

La feuille peut encor m'offrir
Une comparaison que j'aime;
J'y trouve, Églé, le souvenir
Du jour de mon bonheur suprême;
Je te pressais avec ardeur,
Un banc de gazon nous recueille,

Le peuple est trop puni s'il n'a pas votre amour :
Votre empire lui plaît, vos vertus sont ses chaînes,
Et son cœur vous dispute au céleste séjour.

Devenez des Romains et le chef et le père :
Quels titres plus flatteurs! Que le Mède insolent,
A nos armes soumis, vous craigne et vous révère;
Que la terre obéisse à César triomphant!

Par le C. Félix Nogaret.

L'ARDEUR EXCESSIVE.

Que tiens-tu là, Vercrac?—Un lièvre.—Eh! mais
Chasses-tu? —Oui.—Peut-être de ta bourse?
—Dé ma bourse! ah! mon cher, pas si niais;
Hier matin, jé lé pris à la course.
Écouté donc cé qu'on n'ouit jamais :
Ils passaient deux; jé les vois, jé mé lance,
Et crac, voilà lé prémier ramassé.
Sur lé sécond mé voici rélancé;
Mais avec tant et tant dé violence,
Qué m'arrêter fut hors dé ma puissance :
Jé lé manquai pour l'avoir dévancé.

Par le C. Pons (de Verdun.)

LA FEUILLE,

CHANSON.

AIR à faire.

PEUPLIER, dont les rameaux verts
Se dépouillent au moindre orage,
Non, ce n'est pas toi dont mes vers
Vont chanter la feuille volage ;
J'aime bien mieux les goûts constans,
Et du lierre et du chèvre-feuille,
S'ils s'attachent, c'est pour long-tems ;
Pour emblême, je prends leur feuille.

Chacun a sa feuille ou sa fleur ;
Le pampre sied à la folie,
L'olive au pacificateur,
Le saule à la mélancolie ;
Le figuier plaît à la pudeur
Qui sous ses rameaux se recueille ;
Le myrte suffit au bonheur.
Ah ! le myrte sera ma feuille.

La feuille peut encor m'offrir
Une comparaison que j'aime ;
J'y trouve, Églé, le souvenir
Du jour de mon bonheur suprême ;
Je te pressais avec ardeur,
Un banc de gazon nous recueille,

Le peuple est trop puni s'il n'a pas votre amour :
Votre empire lui plaît, vos vertus sont ses chaînes,
Et son cœur vous dispute au céleste séjour.

Devenez des Romains et le chef et le père :
Quels titres plus flatteurs ! Que le Mède insolent,
A nos armes soumis, vous craigne et vous révère ;
Que la terre obéisse à César triomphant !

Par le C. FÉLIX NOGARET.

L'ARDEUR EXCESSIVE.

QUE tiens-tu là, Vercrac?—Un lièvre.—Eh ! mais
Chasses-tu ? — Oui. — Peut-être de ta bourse ?
— Dé ma bourse ! ah ! mon cher, pas si niais ;
Hier matin, jé lé pris à la course.
Écouté donc cé qu'on n'ouit jamais :
Ils passaient deux ; jé les vois, jé mé lance,
Et crac, voilà lé prémier ramassé.
Sur lé sécond mé voici rélancé ;
Mais avec tant et tant dé violence,
Qué m'arrêter fut hors dé ma puissance :
Jé lé manquai pour l'avoir dévancé.

Par le C. PONS (de Verdun.)

LA FEUILLE,

CHANSON.

AIR à faire.

PEUPLIER, dont les rameaux verts
Se dépouillent au moindre orage,
Non, ce n'est pas toi dont mes vers
Vont chanter la feuille volage;
J'aime bien mieux les goûts constans,
Et du lierre et du chèvre-feuille,
S'ils s'attachent, c'est pour long-tems;
Pour emblême, je prends leur feuille.

Chacun a sa feuille ou sa fleur;
Le pampre sied à la folie,
L'olive au pacificateur,
Le saule à la mélancolie;
Le figuier plaît à la pudeur
Qui sous ses rameaux se recueille;
Le myrte suffit au bonheur.
Ah! le myrte sera ma feuille.

La feuille peut encor m'offrir
Une comparaison que j'aime;
J'y trouve, Églé, le souvenir
Du jour de mon bonheur suprême;
Je te pressais avec ardeur,
Un banc de gazon nous recueille,

Le peuple est trop puni s'il n'a pas votre amour :
Votre empire lui plaît, vos vertus sont ses chaînes,
Et son cœur vous dispute au céleste séjour.

Devenez des Romains et le chef et le père :
Quels titres plus flatteurs ! Que le Mède insolent,
A nos armes soumis, vous craigne et vous révère ;
Que la terre obéisse à César triomphant !

Par le C. Félix Nogaret.

L'ARDEUR EXCESSIVE.

Que tiens-tu là, Vercrac? — Un lièvre. — Eh ! mais
Chasses-tu ? — Oui. — Peut-être de ta bourse ?
— Dé ma bourse ! ah ! mon cher, pas si niais ;
Hier matin, jé lé pris à la course.
Écouté donc cé qu'on n'ouit jamais :
Ils passaient deux ; jé les vois, jé mé lance,
Et crac, voilà lé prémier ramassé.
Sur lé sécond mé voici rélancé ;
Mais avec tant et tant dé violence,
Qué m'arrêter fut hors dé ma puissance :
Jé lé manquai pour l'avoir dévancé.

Par le C. Pons (de Verdun.)

LA FEUILLE,

CHANSON.

AIR à faire.

PEUPLIER, dont les rameaux verts
Se dépouillent au moindre orage,
Non, ce n'est pas toi dont mes vers
Vont chanter la feuille volage;
J'aime bien mieux les goûts constans,
Et du lierre et du chèvre-feuille,
S'ils s'attachent, c'est pour long-tems;
Pour emblême, je prends leur feuille.

Chacun a sa feuille ou sa fleur;
Le pampre sied à la folie,
L'olive au pacificateur,
Le saule à la mélancolie;
Le figuier plaît à la pudeur
Qui sous ses rameaux se recueille;
Le myrte suffit au bonheur.
Ah! le myrte sera ma feuille.

La feuille peut encor m'offrir
Une comparaison que j'aime;
J'y trouve, Églé, le souvenir
Du jour de mon bonheur suprême;
Je te pressais avec ardeur,
Un banc de gazon nous recueille,

Le peuple est trop puni s'il n'a pas votre amour :
Votre empire lui plaît, vos vertus sont ses chaînes,
Et son cœur vous dispute au céleste séjour.

Devenez des Romains et le chef et le père :
Quels titres plus flatteurs ! Que le Mède insolent,
A nos armes soumis, vous craigne et vous révère ;
Que la terre obéisse à César triomphant !

Par le C. FÉLIX NOGARET.

L'ARDEUR EXCESSIVE.

QUE tiens-tu là, Vercrac ?—Un lièvre.—Eh ! mais
Chasses-tu ?—Oui.—Peut-être de ta bourse ?
—Dé ma bourse ! ah ! mon cher, pas si niais ;
Hier matin, jé lé pris à la course.
Écouté donc cé qu'on n'ouit jamais :
Ils passaient deux ; jé les vois, jé mé lance,
Et crac, voilà lé prémier ramassé.
Sur lé sécond mé voici rélancé ;
Mais avec tant et tant dé violence,
Qué m'arrêter fut hors dé ma puissance :
Jé lé manquai pour l'avoir dévancé.

Par le C. PONS (de Verdun.)

LA FEUILLE,

CHANSON.

AIR à faire.

PEUPLIER, dont les rameaux verts
Se dépouillent au moindre orage,
Non, ce n'est pas toi dont mes vers
Vont chanter la feuille volage;
J'aime bien mieux les goûts constans,
Et du lierre et du chèvre-feuille,
S'ils s'attachent, c'est pour long-tems;
Pour emblême, je prends leur feuille.

Chacun a sa feuille ou sa fleur;
Le pampre sied à la folie,
L'olive au pacificateur,
Le saule à la mélancolie;
Le figuier plaît à la pudeur
Qui sous ses rameaux se recueille;
Le myrte suffit au bonheur.
Ah! le myrte sera ma feuille.

La feuille peut encor m'offrir
Une comparaison que j'aime;
J'y trouve, Églé, le souvenir
Du jour de mon bonheur suprême;
Je te pressais avec ardeur,
Un banc de gazon nous recueille,

Et je sens battre sur mon cœur
Ton cœur tremblant comme la feuille.

De cet instant délicieux
Ton effroi même accrut l'ivresse ;
Je ne sais quel charme à mes yeux
T'embellissait de ta faiblesse.
Tes lèvres avaient le carmin
Des roses que Zéphire effeuille,
Et de ces roses sur ton sein
Je crus voir encore une feuille.

O bonheur de mon âge d'or,
Prolonge ta douce influence !
Que ton souvenir soit encor
Aussi pur que ta jouissance !
Nul trouble n'agite le cœur
Où ton image se recueille,
Tu sais en chasser la douleur
Comme le vent chasse la feuille.

SUR LE PORTRAIT
DU GÉNÉRAL MOREAU,

par GÉRARD.

Deux fois la main du Dieu qui commande au hasard,
Créa pour un grand peintre un illustre modèle,
Et Moreau naquit pour Gérard,
Comme Alexandre pour Apelle.

Par le C. NANTEUIL.

ÉPITRE

A UNE INFIDELLE.

Me voilà donc sûr de mon fait ;
Je suis trompé, c'est incroyable !
Un beau jeune homme, grand, bien fait,
Plaire aux yeux d'une femme aimable,
Recevoir, pour prix d'un billet,
Le billet le plus agréable ;
Puis, dans certain réduit secret
Où brille à peine le reflet
D'un crépuscule favorable,
Par une main très-charitable,
Introduit comme amant discret,
Annoncer bientôt un projet
Qu'on trouve très-déraisonnable,
Très-insolent.... très-pardonnable ;
Oui, c'est incroyable en effet.

Mais que faut-il que je devienne,
Moi, Madame, feu votre amant ?
Je n'ai jamais, qu'il m'en souvienne,
Senti l'attrait du changement,
Ni faibli dans mon sentiment.
Depuis qu'à votre seule vue,
Le cœur pris, la tête perdue,
J'osai, pleurant à vos genoux,
Vous faire l'aveu de ma flâme,
Essayer d'attendrir votre ame,

L'enlever à cinq ou six femmes :
S'il est piquant de s'en passer,
Pour quelques jours la fantaisie,
L'orgueil veut que l'on répudie
L'amant qu'une autre a pu chasser.
Dans cet état que dois-je faire ?
Madame, au moins conseillez-moi.
De mourir m'imposer la loi,
Risquer un trépas volontaire,
Ce serait dur, et cependant
Je pourrais, un peu moins prudent,
Prendre ce parti téméraire.
Amant très-pur des doctes sœurs,
Réduit à leurs chastes faveurs
Que nul sans doute ne m'envie,
Dans une dolente élégie
Dois-je déplorer mes malheurs,
Peindre le tourtereau fidelle
Séparé de sa tourterelle
Roucoulant ses longues douleurs
En lamentable kirielle,
Et, par cette image cruelle,
De tous les yeux tirer des pleurs ?
Non, Madame, point d'élégie :
Non, point d'hommages inconstans ;
Point de trépas avant le tems
Où je devrai quitter la vie :
J'attendrai bien patiemment.
Que sait-on? vers le dénouement
Votre roman peut-être avance.

Il ne faut qu'une circonstance,
Qu'un caprice, qu'un seul moment,
Pour que mon successeur charmant,
Malgré toute sa confiance,
Soit éconduit très-poliment.
Pouvant alors saisir la chance,
Dans mon cœur naturellement
Je sens renaître l'espérance.
Nous sommes veufs également,
Et le veuvage est un tourment
Plus importun que l'on ne pense.
J'arrive chez vous tout tremblant,
Vous demande la préférence,
Et je l'obtiens en calculant
Quelques heures de résistance :
D'un mari doux, accommodant,
Ainsi j'imite la prudence.
Après le raccommodement,
Je ne vois guère d'apparence
A quelque nouveau changement.
Nous nous lions par un serment
De nous aimer avec constance;
Et toutefois appréhendant
Le retour de l'indifférence,
J'exige, moi, très-sagement,
Qu'arrivant pareille occurrence,
Vous veuillez bien, par complaisance,
Avant de choisir un amant,
Me prévenir huit jours d'avance.

Tel est, Madame, le parti

Auquel doucement je m'arrête ;
Et je me tiens pour averti
Qu'il me revient un tête-à-tête.
Le malheureux qu'on a banni,
Errant sur un lointain rivage,
D'un œil par les larmes terni,
Revoit toujours la douce plage
Qu'il abandonna malgré lui ;
Et lorsqu'enfin le jour a lui
Où doit cesser son infortune,
Loin de songer que la Fortune
Fut trop long-tems sourde à ses cris,
Doué d'une ame généreuse,
Il jouit de l'idée heureuse
Qu'il va rentrer dans son pays.

Par le C. Vigée.

L'AMOUR CONDUIT PAR LA FOLIE,

MORALITÉ ALLÉGORIQUE.

Jadis l'aveugle Amour, aux bosquets d'Idalie,
Ne savait où porter sa malice et ses pas :
Pour guide le Hasard lui donna la Folie ;
Quel choix aurait pu faire un dieu qui n'y voit pas ?

Par le C. Desaintange.

ÉLÉGIE

DANS LE GOUT ANCIEN.

Pleurez, doux Alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux Alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine;
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine:
Là, l'Hymen, les chansons, les flûtes, lentement,
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre, enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux, qui soufflait dans ses voiles,
L'enveloppe : étonnée, et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine!
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorans eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage; et, dans ce monument,
L'ont, au cap du Zéphir, déposé mollement;
Et de loin, à grands cris, appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,

Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent *hélas*! autour de son cercueil :
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'Hymen n'orna point tes cheveux!

Par feu André Chénier. (1)

LA NOUVELLE DANAÉ.

Certain avare, vieux satyre,
A Laïs faisait les doux yeux ;
Et, dans l'espoir de la séduire,
Lui contait, avec son martyre,
Les métamorphoses des dieux.
« Monsieur, dit-elle à l'amoureux,
« La forme que Jupin a prise
« Pour gagner la fille d'Acrise
« Est celle qui me plaît le mieux. »

Par le C. Kérivalant.

---

(1) Ce jeune homme, doux, honnête, modeste et sociable, fils chéri d'un père plein d'honneur et de vertu, destiné, par ses connaissances et son talent, à rendre le nom de *Chénier* illustre dans les lettres, fut l'une des victimes égorgées par la tyrannie révolutionnaire en l'an 3. (*Note de l'éditeur.*)

LES OFFRES REJETÉES,

ANECDOTE.

QUAND j'entends un trait qui me frappe,
J'aime à le transmettre au papier;
Le suivant est d'un moutardier
Aussi fier que celui du pape.
Il se nommait Jacques Routier,
Grand amateur de bonne chère,
Connu pour homme à caractère,
Et sachant à fond son métier.

Pour faire la ci-devant fête
Du ci-devant saint Nicolas,
La veille, il avait d'un galas
Arrangé le plan dans sa tête.
Il prit sa course au chant du coq;
Le plus beau brochet de rivière
Une heure après fut à son croc,
Et bientôt dans sa poissonnière.
Chez lui, d'un air très-cavalier,
Voici venir le cuisinier
De l'intendance, monsieur Raître.
— Monseigneur l'intendant, mon maître,
Auprès de vous m'a dépêché
Pour vous dire qu'il vient d'apprendre
Comment vous avez déniché
Le plus beau poisson du marché,

Et vous prier de le lui rendre.
— Je fus toujours accommodant;
S'il tente monsieur l'intendant,
Auprès de lui retournez vîte;
Et, tout verbiage à l'écart,
Vous lui direz que je l'invite
A venir en manger sa part;
Qu'il trouvera mon vin potable,
Qu'à midi je me mets à table,
Et que je l'attends jusqu'au quart.
— Mais... — Point de mais, de si, de car;
Réponse. Le cuisinier part,
Et revient, tranchant du capable.
Je savais bien que monseigneur
Ne viendrait pas chez vous, pour cause;
Mais, comme on dit, à moins d'honneur
Plus de profit : il vous propose
Ces trois louis. — Pour qui? pour quoi?
— Pour vous, pour le brochet; ma foi,
Trois louis d'or, c'est quelque chose.
— S'il propose, moi je dispose;
On ne me fit jamais la loi
Avec une offre mal-honnête;
Mon brochet, ventre, queue et tête,
Ne sera mangé que chez moi.
— Monsieur Routier, de la prudence!
Je ne puis vous dissimuler
Où ce refus pourrait aller.
— Je veux qu'il aille à l'intendance.
— Il vous en cuira! — Sot propos;

Sortez, le reste me regarde.
— On augmentera vos impôts.
— Moi, j'augmenterai ma moutarde.

Par le C. PONS (de Verdun.)

TRIOLETS.

QUAND fillette ignore l'amour,
Tout amuse son innocence :
La pudeur est sans défiance
Quand fillette ignore l'amour.
Un galant lui fait-il la cour,
C'est pour elle sans conséquence ;
Quand fillette ignore l'amour,
Tout amuse son innocence.

Quand fillette connaît l'amour,
Adieu les jeux de son enfance :
On peut voir à sa contenance
Quand fillette connaît l'amour.
Elle s'agite nuit et jour,
Et ne dit plus ce qu'elle pense ;
Quand fillette connaît l'amour,
Adieu les jeux de son enfance.

Par le C. A. DEVILLE.

VERS

A une ex-religieuse qui me préparait un gâteau sucré, accompagné de jolis vers.

Au gâteau que l'on me destine
Quoi! l'on joint le miel des neuf sœurs!
Trop aimable bénédictine,
Que de piéges dans vos douceurs!
Et que sert-il que dans nos temples
Je sois touché de vos accens,
Si, converti par vos exemples,
Je suis damné par vos présens?
Un sentier de fleurs et de mousse
S'ouvre pour ma perdition,
Et par la pente la plus douce
Je cours à la damnation.
Pour mes sens et pour ma raison,
Croyez-moi, l'attaque est trop vive,
Et c'est trop de séduction:
Faut-il que ma perte dérive,
Seigneur, du sein de ta maison!
Oui, cette aimable friandise
Qu'assaisonne louange exquise,
A surpris mon cœur par mon œil;
Mon ame hélas! trop compromise,
Se démène entre un double écueil,
Et je vais périr par l'*orgueil*,
Si j'échappe à la *gourmandise*.

Par le C. HYACINTHE MOREL.

LE VILLAGEOIS,

FABLE.

Un jeune et joli villageois,
Bien innocent..... pour la première fois,
Venait de quitter son village.
Il ne connaissait rien, c'est peut-être un bonheur;
On a moins de desirs, et l'on est bien plus sage.
L'esprit vide... ainsi que le cœur,
Il arrive à Paris... le soir il se promène
Dans un de ces jardins de la nouvelle Athène;
A l'enfilade d'un bosquet,
Il apperçoit charmant objet,
Costume villageois... mais d'un jour de férie.
Avancerai-je?.. Non... c'est qu'elle est si jolie!
Il baisse, et puis lève les yeux.
Elle a l'air d'être bien polie;
Il fixe un œil très-amoureux.
Arrive qui pourra, morguenne, il la salue,
Chapeau bas d'une main, l'autre main étendue;
Puis se décide à faire un pas,
Un autre..... on ne s'éloigne pas;
Un desir curieux à la fin l'évertue,
Il s'en hardit, s'approche, il voit une statue....
Un pas de moins, il aurait cru l'aimer.

Qu'on est en son printems facile à s'enflâmer!
J'ai passé l'âge heureux d'une douce folie,

Jeunes beautés, je puis vous parler sans détour.
Je ne médis point de l'amour,
Puisse-t-il charmer votre vie !
Mais que votre œil observateur,
S'assure bien de sa conquête
Le feu souvent est dans la tête
Il est rarement dans le cœur.

Par le C. DUTREMBLAY.

A F. DE SAINTANGE,

Sur sa traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide.

HONNEUR à la métempsycose,
Par qui l'esprit d'Ovide a passé dans le tien !
Sous sa forme nouvelle Ovide ne pérd rien,
Et lui-même sourit à sa métamorphose.
On conte qu'en Hongrie une reine autrefois
Trouva la plume d'or; la plume fortunée,
Dont Ovide embellit la féerie et ses lois.
Le fait est possible, et j'y crois.
De main en main au hasard promenée,
Cette plume long-tems erra sans destinée :
Paris l'a vue enfin : elle est entre tes doigts,
Et les muses te l'ont donnée.

Par le C. LALANNE.

COUPLETS

Faits pour le mariage du C. SAINT-PIERRE.

AIR : Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

MON petit Paul, ma Virginie,
Parez-vous d'un souris nouveau :
Une mère, une tendre amie
Veille encor sur votre berceau.

Embrassez cette aimable mère,
Qui déjà se mêle à vos jeux.
Vous la devez à votre père ;
Son bonheur va vous rendre heureux.

Pour prendre soin de votre enfance
(Moi seul, hélas! qu'aurais-je pu !)
Pour protéger votre innocence,
Près de vous j'ai mis la Vertu.

La vigne à l'orme qui l'implore,
S'unit par les nœuds les plus doux.
Tendres fleurs, qui voulez éclore,
Leur abri s'est doublé pour vous.

Oui, c'est le ciel qui nous rassemble :
Ses chastes mains vont vous former.

Vous croîtrez, nous vivrons ensemble;
Nous n'aurons qu'un cœur pour l'aimer.

Hélas! les chagrins et les peines
Auraient usé mes tristes jours.
Hymen! ce sont tes douces chaînes
Qui m'en feront bénir le cours.

Oui, ce trésor que tu me donnes
Est le plus cher présent des cieux.
Que sont les sceptres, les couronnes,
Auprès d'un bien si précieux!

O journée en bonheur féconde,
Restez, amis; fuyez méchans.
Qu'aurais-je à desirer au monde?
Voilà ma femme et nos enfans!

Par le C. Ducis.

VERS

Mis au bas du portrait de madame la duchesse de la Vallière, encore belle à soixante ans.

La nature prudente et sage
Force le tems à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu répéter.

Par Madame d'Hou....

MES ADIEUX A MA CHAISE-LONGUE,

Après y avoir passé quarante jours pour la guérison d'une jambe cassée.

« Enrimant s'envolent les jours
Qu'un travail léger rend plus courts. »

Du lit aimable substitut,
Chaise-longue, meuble commode,
Mieux qu'un fauteuil de l'institut
Digne d'une épître ou d'une ode :
Toi qui préserves de broncher ;
Toi qui répares la disgrace
D'un membre égaré de sa place,
Et permets, sur ton doux coucher,
Pour souder l'os qu'on se fracasse,
Aux sucs tardifs de s'épancher :
Chaise-longue, à qui je rends grace,
De tes bras il faut m'arracher,
De tes coussins quitter la plume,
Et, suivant l'ancienne coutume,
M'exposer encore à marcher.

A mon mal si tu fus propice,
J'en ai bien senti tout le prix ;
Jamais, je crois, tu ne souffris
De mon dépit, de mon caprice :
Comme il sied entre deux amis,
J'allégeai ton pénible office;
Et, sous mon poids si tu gémis,

Je n'eus pas du moins l'injustice
De t'accabler de mes ennuis.
Hé bien, je fus en quarantaine :
Ou sur mon lit, ou sur ton dos,
Quarante jours tout d'une haleine
Mon corps actif fut au repos :
De s'irriter est-ce la peine ?
Et n'est-il pas même à propos
De varier un peu la scène
Et de nos biens et de nos maux ?
Ainsi l'on rentre dans soi-même ;
Ainsi, respirant du fracas
De ce monde vain, que l'on aime,
Et dont souvent on est si las ;
On repasse sa folle vie :
De tant de riens dont on fit cas,
Tantôt l'examen humilie ;
Parfois aussi l'on rit tout bas
De quelque erreur assez jolie,
Ou l'on trace de fantaisie
De très-beaux plans qu'on ne suit pas.
Te dirai-je comme, infidelle
Aux clauses de notre traité,
Souvent je t'échappe sur l'aile
Du coursier le plus indompté,
L'imagination rebelle
Qui, sur tes solides piliers,
Me saisit sans que je l'appelle,
Et soudain, du monde avec elle
Me fait courir tous les quartiers ?

De l'Amérique à Bagatelle,
Du pôle arctique à mes foyers,
Il faut suivre, écuyer fidelle,
La caprioieuse femelle
Dans ses écarts irréguliers;
Voguer sans voile, sans nacelle,
Aux bords où croissent les palmiers,
Au premier bruit de la nouvelle
Qui se répand que nos guerriers
Quittent une plage mortelle,
Couverte en vain de leurs lauriers :
De retour, Longchamp nous rappelle
A ses tournois plus familiers,
Et, du bois suivant les sentiers,
Je trotte auprès de quelque belle.
Aux spectacles, incognito,
Nous nous mettons en sentinelle;
J'assiste au bal, au grand *Pinto*;
Je ris au *tableau des Sabines*:
Et de retour, sans être las,
Sans malencontre, sans faux pas,
De tant de courses clandestines,
Je me retrouve dans tes bras.
Mais soudain la scène est changée;
Je jouis en réalité:
Fontanes, *Viot* et *Vigée*,
Se sont assis à ton côté;
Guy, d'une pièce mal jugée,
Auteur modeste et qui m'est cher;
Grenus, que Lafontaine inspire;

Goulard, qui sait mettre sur l'air
Des paroles que l'on peut lire;
L'auteur joyeux du noir *Délire*,
Et *l'impatient Antenor*,
D'amitié viennent me sourire.
Ils sont charmans, ils parlent d'or;
Je les écoute pour m'instruire:
Doux entretiens! l'esprit, le cœur,
Tout jouit; et j'ai le bonheur,
Quand mille autres, toute leur vie,
Cherchent le goût sans l'approcher,
Que le goût, en leur compagnie,
Sur ma chaise vient me chercher.

Voilà ceux dont l'amitié vive
Me fit goûter tant de douceurs,
Ceux dont la tendresse attentive
En plaisirs changea mes douleurs:
Tu connais leur troupe fidelle;
Plus touchés, plus souffrans que moi
De ma blessure moins cruelle,
Tous les jours, avec même zèle,
Tu les revis auprès de toi.
Les soins constans que je reçois,
Mon cœur ému s'en glorifie;
Comme il le sent, il le publie,
C'est à leur cœur que je les dois.
Non, mon ame n'est point ingrate;
Combien de fois tu m'entendis
M'écrier, fier de mon taudis:
Il est la maison de Socrate,

Il est rempli de vrais amis.
  Combien, de la reconnaissance
M'ont imposé les douces lois,
Et sur qui moins de connaissance
Me donnait aussi moins de droits !
Tu les vis, dans mes murs étroits,
Former souvent un cercle immense,
Et pourtant un cercle de choix.
Ils ont soutenu ma constance,
Des longs jours allégé le poids,
Et ma facile patience
Est un bienfait que je leur dois.
  Mais, discrète par habitude,
Toutefois tu ne diras pas
Que j'éveillai l'inquiétude
D'un sexe doux et plein d'appas;
Qu'en mon heureuse solitude
Il a daigné porter ses pas;
Qu'il s'y fit une douce étude
De ces riens, ces soins délicats
Dont l'aimable sollicitude
A, dans la peine la plus rude,
Un charme qu'on n'exprime pas.
De ses faveurs parlons tout bas;
Évitons les traces communes
Des indiscrets, des petits fats,
De petites bonnes fortunes
A tout moment faisant fracas
Sous un profond mystère...
En proie aux humaines misèr

Que parlé-je ici de mystères ?
Un infortuné, dans mon cas,
D'un sultan, sur son ottomane,
Peut bien offrir l'aspect profane ;
Mais, au sein du plus beau bercail,
On sait trop quel sort le condamne
Au rôle muet du serrail.

Cependant que sur mon Pégase
J'acquitte de justes tributs
Pour tant de soins si bien rendus,
Fils de Chiron, adroit *Lavaze*,
Accepte ceux qui te sont dus.
C'est toi qui raffermis la base
Où le corps ne chancelle plus ;
Toi qui, laissant, comme un abus,
Des beaux discours, des sons perdus,
De la main fais la bonne phrase
Qui redresse un membre perclus :
Du métal qu'on frappe en écus,
Ah ! que n'ai-je une large tonne,
Pour en composer la couronne
De tes talens, de tes vertus !
Mais, partageant le peu que j'eus,
La révolution fripenne
Entre les parts choisit la bonne,
Ne me laissant que les rebuts :
D'un prix trop faible... mais, pardonne ;
Et d'un nourrisson de Phoebus
Reçois des dons plus étendus ;
La gloire que mon vers te donne...

Si jamais mes vers sont connus.
Dans le délire où je me plonge,
Renversé sur mon doux soutien,
Je m'apperçois que je prolonge
Indiscrètement l'entretien;
Que je devrais passer l'éponge
Sur plus d'un mot, sur plus d'un rien;
Ou prendre la lime qui ronge
Ces défauts qu'un auteur sent bien.
Mais tandis que mon vers s'alonge,
Le tems s'abrége, et, comme un songe,
En rimant s'envolent les jours
Qu'un travail léger rend plus courts.
Adieu, pourtant, adieu, ma chaise;
Chacun reprenons notre emploi :
Moi, je vais, sur pied, mal à l'aise,
Tenter de me remettre : et toi,
Aux grands mystères destinée,
Rentre au voluptueux boudoir :
Ah! dans quelque heure fortunée,
Puissions-nous, en tiers, nous y voir!

Par le C. MARIGNIÉ.

INSCRIPTION

Pour le méridien de l'hermitage, placé près de la fontaine de l'Amour, et d'où l'on voit l'église de Saint-Denis.

Vois la course du tems qui fuit et qui t'entraîne;
L'eau coule de cette fontaine
Avec moins de rapidité.
Lève les yeux; vois au loin, dans la plaine,
Ce temple antique et des rois redouté,
Attestant la fragilité
De toute la grandeur humaine.
Ici, de ton néant tout semble t'avertir;
De ton bonheur, hélas! hâte-toi de jouir.
Embellissez mon hermitage,
Tendre amitié, Muses, amours,
Bordez de fleurs l'humble rivage
Où doivent s'écouler mes jours;
Et jusqu'à mon heure suprême,
De tout ce que j'ai vu s'enfuir,
Laissez dans mon esprit un heureux souvenir;
Ah! laissez-m'en le regret même.

Par feu RULHIERES.

L'ANE.

AIR : Du Petit matelot.

Le cheval fier, fringant et leste,
Du fanfaron est le portrait :
L'âne est le mérite modeste
Qui donne plus qu'il ne promet.
Sur son coursier maint capitaine
Fait malgré soi le noir trajet;
Mais quand l'âne emporte Sylène,
C'est toujours vers le cabaret.

L'âne offre une heureuse alliance
De qualités et de vertus;
Frugal, bon, plein de patience,
Il aime... comme on n'aime plus.
Hymen, veux-tu que de tes flâmes,
Les cœurs sentent toujours le prix?
Donne ses vertus à nos dames,
Ses qualités à leurs maris.

L'âne avec Pégase au Parnasse
Pour le service est de moitié;
Il a moins de feu, moins d'audace,
C'est aussi le plus employé.

Si l'un vous culbute, on en glose :
Mais l'autre allant au petit pas,
La chûte est toujours peu de chose,
Et souvent on n'en parle pas.

L'Arabe place dans l'histoire
Les ânes devenus fameux ;
Un roi de l'Inde se fait gloire
D'avoir des ânes pour aïeux.
L'âne eut jadis sa fête en France;
Ah ! si ce bon tems revenait,
A combien de gens d'importance
Il faudrait donner un bouquet !

L'âne entretient dans l'abondance,
Marchés et moulins tour-à-tour;
Et s'il succombe à sa souffrance,
De sa peau, l'on fait un tambour,
Or, quel homme, je vous en prie,
Entre ceux qu'on vante si fort,
Fit plus de bien pendant sa vie,
Et plus de bruit après sa mort ?

INVOCATION

A LA SENSIBILITÉ.

Source amère et délicieuse
Et de chagrins et de plaisirs,
Toi, qui des tendres cœurs maîtresse impérieuse,
Fais des amans de ceux que tu rends tes martyrs;
Toi, qui tiens dans ta main la coupe précieuse,
Qui charme nos regrets, qui charme nos desirs;
Sensibilité! je te chante:
O! prête à ma lyre touchante
Les doux accens de tes soupirs.
O puissance de l'ame, en vertu si féconde!
Inspire l'homme, et préside à ses jours;
Soit que sur la scène du monde
Il marche environné de la pompe des cours;
Soit que perdu dans les détours
Du labyrinthe de la vie,
De l'amitié qui jamais n'humilie
Son indigence attende le secours;
Soit que, sans besoin, sans envie,
Partage que pour moi j'ai desiré toujours,
La médiocrité, sa compagne chérie,
De ses destins règle le cours.
Que sous le toit de l'apathie,
Se renferment les froids enfans
Du plaisir et de la folie;

Qu'aux sentimens d'autrui, ces cœurs indifférens
De sourire au bonheur ne goûtent point le charme,
Et jamais au malheur ne donnent une larme.
O sensibilité ! je te serre en mes bras :
Dans le rôle d'époux, dans le rôle de père,
De citoyen, d'ami, de parent, et de frère,
Sois l'ame de mon ame, et guide tous mes pas.
Quand d'Atropos la suivante cruelle
La fièvre autour de moi marche à pas inégaux;
C'est par toi qu'un ami vient de sa main fidelle
De mon lit tirer les rideaux,
Qu'il écoute ma plainte, et console mes maux.
Du nectar de l'amour distillé sur ma bouche
J'ai savouré par toi les plus pures douceurs :
C'est par toi que l'hymen a daigné sur ma couche
Répandre à pleines mains ses innocentes fleurs.
Par toi, de mes enfans assis près de leur mère,
Je préfère le groupe aux cercles de Paris;
Et des vices du tems, du faux goût éphémère,
J'ai préservé mes mœurs, ainsi que mes écrits.
A travers l'océan d'une orageuse vie,
Puisses-tu me conduire à la paix de la mort,
Comme un pilote, arrivé dans le port,
Y goûte un long repos, quand sa course est finie !

Par le C. DESAINTANGE.

LE TROP ET LE TROP PEU,

STANCES.

Philis, mes beaux jours sont passés,
Et mon fils n'est qu'à son aurore;
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Nous dispense de votre loi :
Vous naquîtes trop tard pour moi,
Trop tôt pour lui vous êtes née.

Ni moi, ni ce jeune écolier,
Ne saurions comment nous y prendre;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre bonheur et le nôtre
Seraient charmans et merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvait se retrancher de l'autre!

Si de mon âge joint au sien
On faisait un égal partage,

Que l'on ajoutât à son âge,
Ce que l'on ôterait du mien !

Par là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux amans à la fois :
Je deviendrais ce que *j'étais*,
Et lui ce qu'il n'est pas encore.

Mais pourquoi former ce desir ?
Si notre âge approchait du vôtre,
Nous serions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende :
Que, pour posséder vos appas,
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende !

Que fera-t-elle en l'attendant ?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudrait-il se mettre en otage
Entre les mains d'un confident ?

Mais dieux ! quelle assurance prendre
Sur ce jeune cœur en dépôt ?
Tel qui l'aurait mourrait plutôt
Que de se résoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il voulait prendre avis
Sur un si délicat mystère,

Pourrait essayer sur le père
Comment il aimera le fils...

Par feu RANCHIN (de Castres.)

LE MARI TROMPEUR.

LE jaloux Florimond, près de faire un voyage,
Avant de quitter son ménage,
Dit à sa jeune femme : « Écoute, ton mari
Te laisse, en s'éloignant d'ici,
Son honneur à garder ; et si quelqu'un t'en conte
En mon absence, Agnès, soudain cornes au front
Me pousseront.
Or, pour toi juge quelle honte
A mon retour ! » Il part. Le lendemain
Un blondin courtise la belle.
Agnès, trop faible, accueille le blondin.
Elle succombe, et l'infidelle,
Jusqu'au retour de Florimond,
Par la crainte préoccupée,
Lui dit ingénument, en revoyant son front :
Ah ! le méchant qui m'a trompée !

Par le C. GOBET.

ROMANCE

En langaige du treizième siècle.

Puyssanct baron n'a sceü toucher mon âme
Toucte entière est à symple chevalier.
Tantz doulx sermenz m'asseürent de sa flame
Qu'heur est pour moi seublement d'y songier.

Si l'esgardez[1] cognoîtré la tendresse.
Quant l'aimerez menerez grant soucy.
Mon povre cuër[2] senct bien cil[3] qui le blesse,
Et pour cela ne veult crier mercy.

Oh! si l'oyiez[4] quant prèz de moi souspire
Propos si gent, tanct amoureuse voilx,
Sy comme à moi vous disoict son martyre,
Fières seriez de l'avoir soubz vos loix.

Bien luy vouloyent auculne damoyselle
De courtoisie octroyer heur et don;
Soubz mon servage est demeuré fidelle,
D'amour parfait lui doibz loz[5] et guerdon.[6]

Par le C. Coupigny.

[1] Le voyez.—[2] Cœur.—[3] Celui.—[4] L'entendez.—[5] Louan-
—[6] Récompense.

A MADAME F.***

En lui envoyant les Amours *et le traité de l'*Immortalité de l'ame.

De deux *moi* j'unis l'assemblage.
L'un est ennemi du plaisir,
Il condamne jusqu'au desir;
Son front, toujours un peu sauvage,
Ne se déride qu'à moitié;
Il traite l'amour de volage,
Et ne sourit qu'à l'amitié.
Le sentiment n'est point son guide:
Austère amant de la raison,
Il préfère aux doux chants d'Ovide
Les froids préceptes de Platon,
Et le portique de Zénon,
Aux bosquets enchantés de Gnide,
Aux bords amoureux du Lignon.
De la férule doctorale
Ce *moi* pédagogue est armé;
Il prêche en grondant la morale,
Et cherche peu s'il est aimé.
L'autre *moi*, plus doux, plus flexible,
Est ami des ris et des jeux;
Il porte un cœur tendre et sensible
Au langage de deux beaux yeux.
La nature, en prudente mère,
Lui fit don du desir de plaire

Et de cinq sens pour être heureux.
Tibulle et l'amant de Lesbie
Furent ses maitres en amour;
Bertin et Parny, tour-à-tour,
L'enflammèrent de leur génie.
De ces chantres mélodieux
D'Eucharis et d'Eléonore,
Disciple moins ingénieux,
Mais, peut-être plus tendre encore,
A vos genoux ce *moi* galant
Vient implorer votre indulgence
Pour les erreurs du *moi* pédant:
Dans un tête-à-tête charmant,
Au coupable imposez silence,
L'autre en sera plus éloquent.

Par le C. DEGUERLE.

VERS

Présentés au maréchal de Richelieu, dans un bal masqué.

Tu voudrais connaître mes traits
Et les sentimens de mon ame:
Si je t'aime, je suis Français;
Si je te crains, je suis Anglais;
Si je t'adore, je suis femme.

Par feu RULHIÈRES.

ROMANCE

IMITÉE DE L'ITALIEN.

Aimons, aimons, ma chère Adélaïde.
Hélas ! le tems, qui nous mène au tombeau,
Fuit plus léger que la flèche rapide
Qui dans les airs atteint le faible oiseau.

De la beauté, cette rose nouvelle,
Tendre bouton, qu'amour épanouit,
Ah ! ne crois point la durée éternelle ;
Son frêle éclat comme une ombre s'enfuit.

Au sein de l'onde éteignant sa lumière,
L'astre du jour cède à l'obscurité ;
Mais au matin il rouvre sa carrière
Resplendissant de gloire et de clarté.

Le sombre hiver, attristant la nature,
Va dépouiller ces superbes rameaux ;
Mais le printems, ranimant leur verdure,
Les couvrira de feuillages nouveaux.

Hélas ! nous seuls, par un sort déplorable,
Nous voyons fuir nos beaux ans sans retour ;
Et pour jamais la mort irrévocable
Ferme nos yeux à la clarté du jour.

Barares! vous plongez au cœur de vos amis
Ce glaive réservé pour des flancs ennemis.
O sainte humanité! par tes cris, par tes larmes,
Arrache de leurs mains ces parricides armes.
Enfans de la nature, ils osent l'outrager!
A ses yeux, sur son sein, ils courent s'égorger!
Ah! cruel! entends-la soupirer et te dire:
Tu ne saurais créer; oseras-tu détruire?
Tu l'oses!... vois le prix dont ton glaive est jaloux;
Vois ce corps tout sanglant, tout percé de tes coups.
Tu recules d'horreur! ton pied tremblant s'égare!
Ton cœur même s'écrie: ah! qu'as-tu fait? barbare!
Où fuir?... ton cœur sans cesse accusera ta main;
La nature voudrait te bannir de son sein;
De ton féroce honneur connais donc l'imposture;
Va, le crime commence où cesse la nature.
Ose sur la vertu mieux consulter sa voix;
Faux brave, du brave homme (1) admire les exploits;
Vois-le, sept fois plongé dans ces flots pleins de rage,
Ravir sept malheureux aux horreurs du naufrage;
Vois cette humanité qu'on ne sert pas en vain,
D'un obscur matelot faire un mortel divin.
Plus utile à ton roi, plus brave encor peut-être,
Quand un flatteur l'aveugle, ose éclairer ton maître;
Sauve la vérité du naufrage des cours.
La cabane indigente appelle tes secours;
Verse un or généreux sur ces pâles victimes,
A qui la faim peut-être eût conseillé des crimes;

(1) Personne n'ignore l'action héroïque du matelot *Boussard*, surnommé le brave homme. *(Note de l'auteur.)*

Dans la nature alors tout varie à tes yeux :
Le prix est dans ton cœur ; il paye avant les dieux.

Par le C. LEBRUN.

A MADAME***

En lui adressant dix oranges de Malte, pour un pannier de pêches qu'elle m'avait adressé pendant ma maladie.

VOTRE joli pannier de pêches
Ne m'a point rendu la santé.
Mon teint plus vif a des couleurs plus fraîches;
Mais tout le mal sur mon cœur s'est porté.
En attendant la recette nouvelle
Qui peut guérir ma secrète langueur,
Prenez ces pommes d'or. Jadis, galant vainqueur,
Pâris n'en donna qu'une à Vénus l'immortelle :
L'Amour, à vos genoux plein d'un espoir flatteur,
En offre dix A LA PLUS BELLE.

Par le C. DEGUERLE.

VERS

Sur l'attentat commis le 3 *nivôse an* 9, *contre le* PREMIER CONSUL.

D'OU partent ces cris de terreur?
Le danger d'un grand homme alarme un peuple immens
Pourquoi tant d'alégresse après tant de douleur?
Le salut d'un grand homme a rassuré la France.
Quelques momens de plus, le crime est consommé!
Au milieu de Paris en cendre
Il périssait celui qui, dans Paris charmé,
Revient, le front couvert des lauriers d'Alexandre,
Dompter des factions le monstre ranimé.
O vous! de ma patrie oppresseurs implacables,
Vous! aux seules vertus ennemis redoutables,
Lâches Tyrans, dont la fureur
Égara trop de fois une foule crédule,
Orateurs factieux, que la publique horreur
Seule a sauvés du ridicule,
Vous lui donniez la mort!... il nous donne la paix.
Le nombre des heureux que sa puissance a faits
Égalera bientôt celui de vos victimes.
Le sort de *Bonaparte* est d'effacer vos crimes
Par sa gloire et par ses bienfaits.

Par le C. FLINS.

A Mlle VOLNAIS.

Quoi! vos attraits et vos talens
Font les délices de la scène!
Quoi! jeune Volnais, à quinze ans,
Vous respirez déjà l'encens
Sur le trépied de Melpomène!
Les arts ont orné votre esprit;
Les amours ont paré vos charmes.
Mais votre cœur seul vous apprit
Le secret de verser des larmes.
Racine même, grace à vous,
A mieux cet accent qui nous touche:
Ses vers semblent encor plus doux
Quand ils sortent de votre bouche.
Ma Muse enfin à vos succès
Ne peut égaler ses éloges.
Vous annonce-t-on aux Français,
Paris se dispute les loges;
Plein d'un espoir délicieux,
Pour vous d'avance il se déclare;
Il maudit la toile barbare
Qui vous cache encore à ses yeux;
Et quand le dernier personnage
A dans l'opprobre et les revers,
En déclamant son dernier vers,
Exhalé ses feux ou sa rage,
Le parterre, encore agité,

Éprouve une ivresse nouvelle :
Sa voix bruyante vous rappelle
Au lieu que vous avez quitté.
Vous avez beau vous en défendre.
La modestie est un devoir....
Mais paraissez... on veut vous voir
Lorsqu'on ne peut plus vous entendre.
Suivez donc le noble sentier
Où la gloire vous environne ;
Tressez long-tems votre couronne
De fleurs, de myrte, de laurier.
Vainement un censeur profane
Voudrait ternir votre destin :
Vos sanglots aux pieds d'Orosmane,
Les pleurs qui baignent votre sein
Quand son délire vous condamne,
Tout en vous rappelle Gaussin.
Vous avez son regard, sa grace,
Sa voix, sa sensibilité ;
Et si le ciel, dans sa bonté,
Vous avait fait naître à sa place,
Si Voltaire de vos essais
Eût vu le précoce succès,
A vos talens, à votre zèle
Payant le tribut le plus doux,
Ce grand homme aurait fait pour vous
Les vers charmans qu'il fit pour elle.

L'OISEAU FUGITIF,

FABLE.

LICAS surprend, et porte à sa Glycère
Un jeune oiseau
Si vif, si beau,
Qu'il avient au berger deux baisers pour salaire.
Licas, pour deux baisers, je crois,
Aurait dépeuplé tous les bois.
Glycère dit : Mettons notre petit volage
En cage.
Donnons-lui des biscuits et du sucre à foison,
Pour lui faire aimer sa maison.
Mais sans la liberté tout palais est prison.
Aussi, sa porte, un jour, n'étant qu'à demi close,
Par un secret instinct, près d'elle s'agitant,
Notre oiseau va la becquetant
Tant, qu'il la pousse, l'ouvre, à la franchir s'expose.
Ulysse, en fuyant Calypso,
Fut moins content que notre oiseau.
Son regard fier se promène à la ronde :
« Il n'est donc plus pour moi de grilles dans le monde ;
« J'erre à mon gré dans ces beaux lieux.
« La fortune protége un cœur audacieux. »
De notre chantre ailé tel était le langage,
Lorsqu'un pinson le voit, le cajole, lui plaît ;
Et les nouveaux amis, à-peu-près de même âge

Volent de compagnie au fond de la forêt.
L'ingrat, du moins, pensait-il à Glycère?
Non. Crédule bergère,
Par un charme toujours nouveau
On croit en vain fixer les infidèles :
Veille sur ton Licas; l'amant, comme l'oiseau,
Pour t'échapper aura des ailes.

Par le C. Ladoucette.

LES PAQUETS A LEUR ADRESSE.

Nargue d'un fou! peste soit d'un cocu!
Criait un jour un plaideur en colère
A deux Élus, qui, par sentence claire,
Le réduisaient à son dernier écu.
A ce propos, l'un ne se sent pas d'ire;
L'autre, au rebours, part d'un éclat de rire.
—Quoi! l'on nous manque ainsi devant témoins,
Et vous riez!—Vingt-quatre heures, au moins,
Plaideur qui perd a droit de nous maudire.
— Ma foi, je trouve, à tendre ainsi le cou,
De la folie, et de la plus amère.
—Ah! de nous deux c'est moi qui suis le fou :
Vous êtes donc le cocu, mon confrère?

Par le C. Pons (de Verdun.)

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE.

Donec gratus eram tibi, etc.

HORACE.

Tant que j'ai su plaire à Lydie,
Tant que de sa beauté je vivais enivré,
Que nul rival encor ne m'était préféré,
Le destin du grand roi ne m'a point fait envie.

LYDIE.

Tant qu'Horace, amant trop heureux,
Pour la blonde Chloé ne m'avait point trahie,
Dans l'univers entier mon nom rendu fameux
S'élevait au-dessus du nom même d'Ilie. (1)

HORACE.

C'est Chloé que je dois chérir;
Son luth, sa voix, ses sons charment l'ame ravie :
S'il ne faut que ma mort pour prolonger sa vie,
Pour ma Chloé je consens à mourir.

(1) Mère d'Albe et fille de Numitor, mère de Rémus et de Romulus.

LYDIE.

Les maux que tu m'as fait souffrir
Par le plus tendre amour Calaïs les expie :
S'il faut mourir deux fois pour prolonger sa vie,
Deux fois pour lui je consens à mourir.

HORACE.

Si de nos cœurs en vain bannie
Vénus pourtant y rallumait ses feux,
Avec Chloé si je brise mes nœuds,
Si l'humble repentir me ramène à Lydie....

LYDIE.

Calaïs était tout pour moi.
Il est plus beau que le fils de Latone,
Toi plus léger que la feuille d'automme;
N'importe, je veux vivre et mourir avec toi.

Par le C. VIGÉE.

QUATRAIN.

La liberté n'est pas cette licence impure
Qui repousse tout frein et qui hait tout pouvoir :
Elle est le droit d'agir comme on doit le vouloir ;
La justice est sa règle, et la loi sa mesure.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT, SUR LES SCIENCES.

DÉBUT DU CHANT DES MONTAGNES.

VUE GÉNÉRALE DU GLOBE.

Muse ! c'est trop long-tems t'égarer dans les cieux ;
Arrête, arrête enfin ton vol ambitieux :
Quitte les champs d'azur, redescends sur la terre.
Tu sais que ma pensée, errante et solitaire,
Se plait à s'égarer dans de nouveaux chemins,
Où l'œil ne vit jamais la trace des humains.
Ah ! si la source pure, inconnue aux poètes,
Me rouvrait à ta voix ses richesses secrètes,
J'y puiserais encor des charmes plus touchans !
Soyez, à votre tour, le sujet de mes chants,
Terre, dont le berceau se cache dans les âges ;
Vous, abîmes des mers, qu'assiégent les orages ;
Volcans, vous qui, sous l'onde, allumez vos foyers,
Et vous, monts sourcilleux, vieux trônes des glaciers ;
Puissé-je, en vous chantant, faire aimer la nature !
De ce globe d'abord dessinons la structure :
L'océan, des replis de son voile azuré,
L'entoure, et se divise en golfes séparés.
De frimas éternels deux immenses coupoles
Le pressent vers le nord et terminent les pôles.

Sous les eaux, dans les airs, je découvre en tous lieux
Ces monts, liens du globe, et colonnes des cieux.
Là, les Alpes au loin, de leur cime hardie,
Forment une barrière à la France agrandie;
Gènes rampe à leurs pieds, que la mer vient laver;
Là, le vieux Apennin vit Rome s'élever;
Atlas regarde au loin les débris de Carthage.
Ici, de Sésostris j'apperçois l'héritage;
Le Nil, aux sept canaux, dont l'urne est dans le ciel,
Court des monts de Sennar aux tentes d'Ismaël.
Dirai-je le Liban, où de saints solitaires
Content au voyageur nos antiques mystères?
Le Taurus, où l'Euphrate a caché ses berceaux,
D'Alexandre jadis vit flotter les drapeaux;
De l'Afrique brûlante à l'Asie éloignée,
Il couvre de son front Amphitrite étonnée;
Des peuples de l'Indus protége le séjour,
Et presse de ses bras les mers où naît le jour.
Ce mont, d'où l'Amazone épand son urne immense,
Des bords de Panama jusqu'au Chili s'avance,
Et voit des mers du Sud les heureux habitans
User dans les plaisirs un éternel printems.
Telle est du monde entier la vaste architecture.
Mais, pour ses grands desseins, la puissante nature
Donne aux divers climats des végétaux divers;
De hauts sapins, qu'un jour doivent porter les mers,
Environnent le pôle, ombragé de leurs têtes,
Et croissent sans péril au berceau des tempêtes.
ses longs rubans, le lointain bananier
ı de Syrie ose s'associer;

Et, de ses pommes d'or parfumant nos rivages,
L'oranger, plus hardi, nous prête ses ombrages.
Je voudrais vous offrir les myrtes toujours verts,
L'aloès, qui chez nous vient braver les hivers;
Mais craignez l'aquilon! de leur tête fleurie
Un seul jour voit souvent la richesse flétrie.
La plante de Cérès ne veut pas tant de soin:
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin;
Et, des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue des moissons les pompes végétales.
Des arbres, fils du Nord, partis de ces climats,
S'avancent, protégés par d'utiles frimas;
Et du Taurus, au loin, suivant la croupe immense,
S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.
Vous, pins majestueux, vous, cèdres parfumés,
Vous ombragez ainsi ces sommets enflammés
Qui semblent soutenir le ciel de Cachemire;
Vous voyez sous vos pieds s'étendre cet empire,
Et les plaines d'Aden et les champs de Lahor,
Où le roseau distille un liquide trésor,
Qui bientôt, traversant les campagnes humides,
Va nous offrir ses sucs, durcis en pyramides.
L'arbuste d'Yémen croît pour flatter nos sens;
Le soleil, pour les dieux, y distille l'encens.
Nature! ta beauté n'est jamais monotone:
Chaque sol a sa Flore ainsi que sa Pomone.
Que dis-je? est-il un roc, une grotte, un marais,
Qui ne cache une fleur dans ses abris secrets?
Les écueils de Thétis eux-mêmes sont fertiles.
Le globe, cependant, de ces scènes mobiles

Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

Par le C. Boufflers.

LE CONNAISSEUR A LA MODE.

Hier j'ai vu jouer un ouvrage nouveau,
Hué par le parterre et sifflé par les loges,
Et que pourtant j'ai trouvé beau.
C'était un drame noir, vraiment digne d'éloges,
D'un style fier et vigoureux;
Et sa chûte du goût prouve la décadence,
Disait, dans un cercle nombreux,
Un gros badaud rempli de suffisance.
Et l'auteur avait-il traité,
Monsieur, lui demanda Germance,
En prose, ou bien en vers, ce drame tant vanté?
Ma foi, je ne peux pas vous dire au vrai la chose:
Je me suis vu forcé, l'affluence en fut cause,
D'aller au paradis, répondit le badaud:
On ne distingue pas les vers d'avec la prose,
Lorsque l'on est placé si haut.

Par le C. Gobet.

L'AMOUR
PRIS AU PIÉGE,

STANCES ANACRÉONTIQUES.

Long-tems victimes des caprices
De ce fripon qu'on nomme Amour,
Les Dieux se liguèrent un jour
Pour se venger de ses malices.

Méditant quelque nouveau tour,
Il achevait un long voyage,
Tandis qu'embusquée au passage
La troupe épiait son retour.

On l'arrête, on lui prend ses armes,
Son arc, son carquois, son flambeau,
Tout enfin, jusqu'à son bandeau;
L'enfant verse un torrent de larmes.

C'est en vain qu'essuyant ses pleurs,
Et le conjurant de se taire,
Sa tendre et caressante mère
Voulait appaiser ses douleurs.

Oubliant sa noble origine,
Il éclate en cris furieux,

Il arrache ses blonds cheveux,
Et frappe à grands coups sa poitrine.

Mais quel changement merveilleux!
De son front perçant le nuage,
Déjà brille sur son visage
Un air serein et radieux.

Il a vu la jeune Isabelle,
Au regard tendre, au fin souris;
Et jamais à ses yeux surpris
Vénus ne parut aussi belle.

Ah! dit-il, je pardonne aux Dieux
Qui lui donnèrent tant de charmes!
Mon flambeau, mon arc et mes armes,
J'ai tout retrouvé dans ses yeux.

Par le C. KÉRIVALANT.

ÉPITAPHE.

CI-GÎT un gros prélat, qui, n'ayant nul souci,
Jouant, buvant, aimant et la brune et la blonde,
Incertain d'obtenir les biens de l'autre monde,
Jouissait prudemment des biens de celui-ci.

Par le C. MELLINET aîné.

LE PRINTEMS,

ROMANCE.

Déja tout renaît à la vie :
L'hiver au loin fuit en courroux.
Déjà, sur la terre embellie,
Phébus lance un rayon plus doux.
Autrefois ma muse légère
Eût chanté ces heureux instans :
On m'aimait !... J'ai cessé de plaire,
Et je n'aime plus le printems.

Fleurs, qui me rappelez Adèle,
Jeunes roses, myrtes chéris,
Je ne vous cueille plus pour elle,
Pour moi vous n'avez plus de prix.
Berceaux rians, dont le feuillage
Sert d'asile aux heureux amans,
Que faire seul sous votre ombrage ?...
Non : je n'aime plus le printems.

Lorsque l'alouette légère
Du matin chante la fraîcheur,
Son chant joyeux me désespère ;
Je suis triste de son bonheur.

Du tourtereau tendre et fidelle
J'aimerais encor les accens ;
Mais je n'ai plus de tourterelle !...
Non ! je n'aime plus le printems.

Par le C. ROGER.

A Mlle ***

Jeune musicienne de huit ans, après l'avoir entendue dans un concert.

AIR : Diane rivale du jour. (de Lamparelli.)

COMME l'astre brillant du jour
Vous étonnez dès votre aurore.
Que serez-vous donc quand l'amour
Viendra vous embellir encore ?
S'il joint à vos heureux accens
Un cœur sensible, un regard tendre,
Il faudra craindre, je le sens,
De vous voir ou de vous entendre.

Par le C. COUPIGNY.

TABLEAU
D'UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE.
FRAGMENT
D'UN POÈME SUR LA SENSIBILITÉ.

Qui peut nous inspirer des regrets plus touchans,
Que l'aspect de la terre où dorment nos parens ?
Leur tombe est un autel, leur cercueil est un temple
Où nous devons venir, remplis de leur exemple,
Leur offrir chaque jour une bonne action.
Dans ces tems consacrés par la religion,
Il était une fête imposante et sacrée,
Des regrets et du deuil époque révérée.
La cloche du trépas, qui sonnait tristement,
Des champs et des cités appelait l'habitant;
Le ministre entonnait le funèbre cantique;
L'orgue y mêlait tout bas sa voix mélancolique:
Cette sombre harmonie et ces tristes accords
Pénétraient doucement jusqu'au séjour des morts.
Le cortége sacré quitte le sanctuaire;
Quatre fois il parcourt l'enceinte funéraire,
De ceux qui ne sont plus bénit les ossemens,
Et vers les saints autels s'en retourne à pas lents.
La foule en un instant couvre le cimetière;
Chacun adresse au ciel sa fervente prière,

A genoux, et les yeux fixés sur un tombeau....
Peintre! vois ce spectacle, et saisis ton pinceau!
Mais non; toi-même aussi n'avais-tu pas un père?
Ah! que les pleurs d'un fils consolent sa poussière,
Et ne préfère pas, dans une vaine erreur,
Les élans du génie aux sentimens du cœur.
C'est sur-tout au hameau que ce jour a des charmes:
Là, l'or comme aux cités n'achète point les larmes.
Si ton cœur, si ta main ne s'ouvrirent jamais,
Riche! n'y prétends point; c'est le prix des bienfaits.
Le plomb doit conserver ta dépouille mortelle,
Ta mémoire est éteinte et périt avant elle;
Ton épitaphe en vain réclame la pitié,
Le monument s'élève et l'homme est oublié.
On embellit encor ta dernière demeure,
Tout le monde l'admire... et personne n'y pleure.
Mais ce bon laboureur, le Nestor du hameau,
Sa tombe, déposée au pied de cet ormeau,
D'aromates exquis n'est point dépositaire,
Elle ne ravit point sa dépouille à la terre;
Les regrets des mortels dont il était l'appui,
Voilà le seul parfum qui s'exhale après lui.

Par le C. MILLEVOYE.

LE RENARD ET L'ÉCUREUIL,

FABLE.

Gardez-vous de certaine espèce
Dont le propos mielleux voudrait vous allécher;
Défiez-vous de leur souplesse,
C'est pour leur profit seul qu'ils viennent vous chercher.
Mais tirez-vous-en par adresse;
Répondez-leur sans vous fâcher.

Éveillé, plein de grace et leste,
Dans un bois, d'arbre en arbre un écureuil sautait.
D'un œil de convoitise un renard le guettait;
Et puis l'apostrophant d'un air doux et modeste :
Cousin, je vous cherchais, dit-il, depuis long-tems,
Il me serait bien doux, étant proches parens,
De faire avec vous connaissance.
Je suis sensible à votre accueil,
Répondit l'adroit écureuil;
Mais depuis quand cette alliance?
Et pourrais-je savoir à qui je parle ici ?
Je me nomme écureuil aussi,
Répondit le madré compère;
Feu votre respectable père
Était propre frère du mien :
Il me voulait beaucoup de bien.

Lorsqu'il mourut dans un grand âge,
(Vous étiez dans ce tems tout jeune, mon cousin,)
J'eus un legs dans son héritage,
Qui de son souvenir m'est un précieux gage,
Un fort joli terrier, le long du bois voisin.
Venez-y, descendez de grace,
Descendez, que l'on vous embrasse.
Attendez un moment, dit l'écureuil; il faut
Que je monte pour vous un tant soit peu plus haut:
Ma digne mère, votre tante,
Que l'on citait pour son grand sens,
Tenait pour maxime constante,
Q'entre nous et certains parens,
Qui nous vantent leur alliance
Afin de vivre bons amis,
Il faut toujours laisser une honnête distance.
Je me conforme à ses avis,
Et vous approuverez, sans doute, ma prudence.

Renard, à ce discours, parut un peu capot;
Il ne s'attendait pas à replique pareille:
Confus et portant bas l'oreille,
Il s'en alla sans dire mot.

Par le C. J. L. G.

LA LUNE,

CHANSON.

Tout cœur sensible préfère
La lune à l'astre du jour;
Sa douce et tendre lumière,
Sombre et claire tour-à-tour,
Offre son ombre au mystère,
Et ses clartés à l'amour.

Des longues nuits de l'absence
Seule, elle adoucit l'horreur,
Offre à mon cœur l'espérance,
Porte à mes sens la fraîcheur,
Et semble, par son silence,
Attentive à ma douleur.

Sa lueur pâle et discrette
D'Amour dirige les pas,
De la jeune bergerette
Fait deviner les appas,
Et quelquefois même en prête
A celle qui n'en a pas.

O nuit, par elle embellie,
Plus belle que les beaux jours!

Quand je suis près de Julie,
Puisses-tu durer toujours,
Endormir la jalousie,
N'éveiller que les Amours!

Par le C. Ségur aîné.

VERS

*Faits dans la partie aride des jardins d'*Ermenonville.

Vrais philosophes, hommes sages,
Qui placez le bonheur dans la tranquillité,
Venez dans ces déserts sauvages;
C'est là qu'avec la paix règne la liberté.
Vous ne trouverez point, sur ces roches stériles,
Les frivoles honneurs et les bruyans plaisirs
Qui vous sont offerts dans les villes;
Mais vous aurez moins de desirs,
Un cœur plus satisfait, et des jours plus tranquilles.

Par le C. Damin.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmans, aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrette,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette;
C'est la Solitude et l'Amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux :
Le voilà bien heureux, cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?
J'ai cru ses vœux remplis; hélas! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment; ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs...? Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,
N'aime pas à son tour l'hermite et l'hermitage?
Comme ils vont les peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Les déserts aux amans ne conviennent pas moins.
Angélique à l'Amour osait être rebelle.
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main; qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant :
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant,
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle;
L'Amour dans l'univers est tout pour les amans.

1802. H

Pour goûter ces enchantemens,
Les Arabes sont faits; des plaines embrasées;
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées;
Des caravanes harassées,
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour;
Un océan de sable, où parfois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure:
Tout promet, dans ce vaste et magique séjour,
Un long récueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'Amour.
On dit à ce sujet, oh! vous pouvez m'en croire,
C'est un fait très-certain, il n'est point inventé;
Depuis long-tems j'en sais l'histoire;
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? tant d'amour ne la fit point aimer;
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait, par orgueil, ses inconstans desirs.
Hélas! il n'aimait point, il volait aux plaisirs.
Un jour, sa belle amante, à la douleur livrée,
Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourmens,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamans,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne.
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.

Dans cette solitude immense,
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats,
Usbeck! mon cher Usbeck! tu me fuis, disait-elle;
Tu me fuis: j'en mourrai.... Tu me regretteras,
Usbeck!..... Rien ne répond, pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidelle.
Tout se tait, tout est mort, tout; les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant; une affreuse étendue,
Point de sol et point d'air; un soleil qui vous tue;
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs;
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante;
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente,
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venaient s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante;
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour des amans lassés, errans, prêts à périr,
De rassembler exprès dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le zéphir.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante;
Elle veut sur ces bords achever de mourir.
Le caprice du sort, qui des états dispose,

Je n'en sais pas trop bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang ;
Le Sophi tout-à-coup avait perdu son rang.
Usbeck, il était brave, ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui les palais et la cour d'Ispahan ;
De la même Arabie il avait pris la route ;
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler ; il s'étonne, il écoute.
Usbeck !... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
Est-ce toi, cher Usbeck? Dans des momens si doux,
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissemens
Et des transports de nos amans.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle,
Il t'a rendu sensible ; il t'a rendu fidelle.
Ah ! vivons dans ces lieux, époux, amans, amis ;
Nous serons pasteurs des brebis.
Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici ; pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
Dans cette source de l'Amour.
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé ;
Qui, seul, remplace tout, et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse ;
De ses feux dans les airs l'hirondelle est joyeuse :
Par lui, je vois voguer le nid de l'Alcion ;

J'entends de son bonheur soupirer le lion ;
La colombe en gémit ; le rossignol le chante ;
L'air en est enflammé ; la terre en est vivante :
Par lui l'imagination,
Comme une abeille errante
Sur le tilleul, le thym, sur la rose naissante,
Dans le champ des douces erreurs
Promène les saphirs de son aile éclatante
Sur l'émail ravissant des fleurs ;
En tire un suc plus pur, y pompe ses couleurs,
Et rend la vérité plus jeune et plus brillante.
Mère de nos plaisirs, de nos plus doux romans,
Imagination, que j'aime et que j'implore,
Viens charmer mes derniers momens !
Ah ! me quitteras-tu, quand je te chante encore !
Hélas ! hélas ! il fut un tems,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantemens,
De Sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printems
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à-la-fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté ;
Mon ame errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus, ces momens trop heureux ;
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux ;
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour ! qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmans !
Hélas ! nous regrettons jusques à tes tourmens ;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages ;

Tu nous plais sur tous les rivages ;
Tu nous défais du tems, de nous, de notre ennui ;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent par les plus tendres gages ;
Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah ! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et, du moins par le souvenir,
Glaner dans ce pays, plein de douces images !
Ah ! que n'es-tu de tous les âges !
Songe trop enchanteur, devais-tu donc finir !
Mais d'où vient qu'à l'instant le bronze de la guerre
Fait retentir au loin les airs épouvantés ?....
Ne craignez point, jeunes beautés,
C'est la paix, c'est la paix qu'il annonce à la terre,
Dans nos champs à la fin la paix est de retour ;
Que ce doux nom va bien avec celui d'Amour !
Le fer de nos héros la donne à la patrie.
Amans heureux par ses bienfaits,
Dans les bois ou dans la prairie,
Promenant votre rêverie,
Si vous trouvez quelque antre frais,
Gravez-y bien, je vous en prie,
Les grands noms que soudain *la République* a faits :
Nos *Marceau*, nos *Moreau*, *Kleber*, *Joubert*, *Desaix*,
Desaix, tombé si jeune au milieu de sa gloire ;
Mais vengé par le bras du *Scipion* français
Dont l'œil à Marengo commanda le victoire,
Et qui, par la victoire, a commandé la paix.

Par le C. DUCIS.

LA GAGEURE,

FABLE.

FUYONS l'envie et sa langue traîtresse,
Le bonheur sans la paix ne pourrait exister;
A ce sujet, je sais trait de sagesse
D'un bon vieillard : il faut vous le conter.

Dans un de ces beaux jours de saison printannière,
Qui tout-à-coup inondent tout Paris
D'une cohorte casanière,
Un bon papa menait son petit-fils
Pour prendre l'air... Tout sort; une douce atmosphère
Des femmes, des enfans, meut la troupe légère,
Les cœurs semblent épanouis.
Dans un jardin l'on court, on se rassemble
Tous en un point, pourquoi? pour être ensemble?
Pour être mieux? ma foi, je crois que non.
Mais c'est la mode, et la mode a raison.
Au beau milieu d'une foule innombrable,
Le bon papa, suait, soufflait,
L'enfant goûtait un plaisir incroyable,
Le bruit, le mouvement, tout le réjouissait.
Fanfan, s'écria le bon homme,
Allons un peu de ce côté,
Dans cet endroit plus écarté;
Nous serons mieux; ce monde nous assomme,

Nous en aller!... Pourquoi donc, bon papa?
— On étouffe. — Oh que non! — Mais on t'écrasera.
— Ah... tu ris... sans toucher personne
J'irais, là-bas, frapper à ce mur-là.
— Gageons que non. — Je gage, bon papa.
— Ton goûter. — Soit... l'amende est bonne;
Du pain sec, et rien que cela.
— Mais si je gagne, moi? j'ordonne,
Pour gouter, tout ce qui me plaît.
— Oh oui... sitôt dit, sitôt fait,
L'enfant se jette dans la presse,
Accélère, retient ses pas,
Esquive un coude avec adresse,
En se baissant tout bas, tout bas,
Son agilité se surpasse.
Il saisit si bien son moment,
Qu'après maints tours de passe passe,
Il arrive sans accident.
Il vole au papa, triomphant:
Papa, j'ai gagné la gageure,
Mon goûter. — Oui, la chose est sûre.
— As-tu vu comme en me baissant
J'ai su passer? — Oui, mon enfant,
Fais toujours ainsi, je te prie,
Le passage étroit, incertain,
Mon fils, c'est celui de la vie:
On écrase, ou l'on s'humilie
Sous l'amour-propre du voisin;
On n'échappe que par magie.
Veux-tu t'épargner du chagrin?

Fais-toi si petit, sois si nain,
Que sous l'œil même de l'envie
Tu puisses passer ton chemin.

Par le C. DUTREMBLAY.

SUR LE POÈTE ANGLAIS WALLER. (1)

Les beaux esprits, les sages, les amans,
Sont en débat dans les Champs Élysées;
Ils veulent tous, en leurs départemens,
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées;
Pluton leur dit: « J'ai vos raisons pesées,
« Cet homme sut en quatre arts exceller;
« Amour et vers, sagesse et beau parler:
« Lequel de vous l'aura dans son domaine? »
— Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

Par LAFONTAINE.

---

(1) Ces vers furent improvisés chez madame la Sablière, en 1679, dans un souper où se trouvaient plusieurs Anglais, qui, apprenant la mort de leur Anacréon, dont l'esprit facile se pliait à tous les genres, se demandaient quelles ombres le réclameraient aux Champs Élysées.

VERS

A UNE JEUNE IGNORANTE.

Vous dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots,
Qui loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre et le papier pour cause;
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose;
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos;
Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

Par feu RIVAROL l'aîné.

VERS

Récités à la fête donnée par le Ministre des Relations Extérieures, au Comte et à la Comtessse de Livourne.

Du haut des Apennins, dont ses tributs heureux
Fécondent la pente fleurie,
L'Arno voyait couler ses flots impétueux,
Et, penché mollement sur son urne chérie,
Contemplait, d'un œil amoureux,
Les campagnes de l'Étrurie.
Ses nymphes, près de lui, le front ceint de roseaux,
Tantôt des Médicis étalant les images,
Tantôt de Léopold retraçant les travaux,
Lui rappelaient, dans ces tableaux,
Les bienfaiteurs de ses rivages,
« Eh quoi ! disait le dieu, faut-il qu'un souvenir
« Soit l'unique trésor qui reste à ma faiblesse !
« Suis-je, au gré du Destin, qui trahit sa promesse,
« Déshérité dans l'avenir ?
« Si j'en crois une voix, qui, du sein des tempêtes,
« Rend l'espérance à tous les cœurs,
« La Victoire à la Paix va céder ses conquêtes ;
« Me rendra-t-elle mes honneurs ? »
Tout-à-coup un cri belliqueux
Sur le sommet des monts, autour du dieu résonne ;
Et portant dans ses mains un sceptre, une couronne,
La Victoire s'offre à ses yeux.

Mais son front a perdu sa colère inhumaine;
Ses traits sont adoucis pour la première fois.
« J'ai cru, lui dit l'Arno, qu'aux rives de la Seine
« Du héros des Français vous attendiez les lois :
« Dès Alpes jusqu'au Nil, suivant par-tout sa trace,
« Vous ne quittiez pas ses drapeaux ;
« A-t-il enfin fatigué votre audace,
« Et vous a-t-il permis de chercher le repos ?
— « Celui dont vous parlez, lui répond la Victoire,
« A deviné vos vœux ; vos vœux sont satisfaits :
« Il occupa l'univers de sa gloire,
« Il le remplit de ses bienfaits.
« Mais son plus doux présent vient des rives du Tage;
« Un prince en est parti pour vos heureux climats;
« La générosité, l'honneur et le courage,
« Ces vertus de l'Espagne ont volé sur ses pas.
« Les Médicis, dont la noble mémoire
« Appelle sur vos bords le voyageur surpris,
« A protéger les arts avaient borné leur gloire;
« Il sait en disputer le prix :
« Il cultive avec eux la science féconde
« Qu'apprirent aux mortels Hermès et Lavoisier,
« Et qui, décomposant les élémens du monde,
« A trois sceptres rivaux le soumet tout entier.
« Florence, par ses soins, remplit la destinée
« Que le ciel lui promit aux jours de sa faveur ;
« Et Livourne, fermée à l'Anglais oppresseur,
« Repousse ses vaisseaux sur l'onde mutinée.
« C'est peu de la venger, j'agrandis ses destins :
« Désormais le commerce et le dieu des batailles

« Fixeront, sur les flots qui baignent ses murailles,
« La grandeur des états et le sort des humains. »

La déesse, à ces mots, loin du fleuve tranquille,
Dans les airs épurés, s'élevant à ses yeux,
Trace en lettres de feu le nom de LUNÉVILLE,
Et se perd dans les cieux.

Par le C. ESMENARD.

A MLLE DUCHAMBON.

L'AIMABLE Duchambon m'a pris au dépourvu :
Elle parle, commande, et veut être obéie!
« Vite, dit-elle, un *im-promptu.* »
Sur son front, à ces mots, la gaze m'a paru
Se changer en turban; et moi, je me suis cru
Aux pieds de sa hautesse, humble esclave en Turquie;
J'ai fait... tout ce qu'elle a voulu.
Duchambon s'y prend mal, je le vois; elle ignore
Qu'elle n'a pas besoin de ce ton absolu :
Le desir lui suffit; et ce desir encore
Doit toujours être prévenu.

Par le C. FÉLIX NOGARET.

VERS

A M. FEUILLET, ALORS PROCUREUR.

FEUILLET, d'un procureur la demeure profane
Est pour toi le vallon sacré;
Et, dans l'antre de la chicane,
Tu griffonnes des vers sur du papier timbré.
Le plaideur étonné, qui n'attend qu'un grimoire
D'écriture du diable, en style de palais,
Reçoit, au lieu d'exploits, des sixains, des sonnets,
De jolis madrigaux et des chansons à boire :
C'est bien là gagner son procès.

Par VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

UN mal-faiteur, conduit à la potence
Où ses forfaits devaient être punis,
Sur le point de finir sa coupable existence,
Écoutait, d'un air très-soumis,
Le confesseur, qui lui disait : Mon fils,
Bientôt vous allez voir les saints du paradis;
A vos remords vous devrez cette grace :
Sentez-vous bien la douceur d'un tel sort?
Oui, dit l'autre; et pourtant vous m'obligeriez fort
Si vous vouliez, mon père, y monter à ma place.

Par le C. DUPLESSY.

CONSEILS D'UNE MÈRE
A SA FILLE,
DONT LE PÈRE A DIVORCÉ.

ROMANCE.

COMPAGNE de mon triste sort,
O ma fille ! ô ma Clémentine!
Dans ta première enfance encor,
D'un père vivant orpheline,
Le malheur qui pèse sur nous
T'accable bien plus que ta mère :
On peut retrouver un époux,
Mais peut-on retrouver un père ?

Le tien a rompu ses liens,
A son cœur même il fait injure;
Il te ravit un des soutiens
Que t'avait donnés la nature.
Pourtant, en s'éloignant de nous,
Il s'en repose sur ta mère :
Ce n'est pas agir en époux,
Mais c'est au moins juger en père.

Nous allons parler bien souvent
De lui, de sa flamme nouvelle ;

Je dois, aux yeux de son enfant,
Excuser sa faute cruelle :
Mais si quelquefois, entre nous,
Mon cœur ne pouvant plus se taire,
J'oubliais qu'il fut mon époux,
Rappelle-moi qu'il est ton père.

Sur-tout lorsque, dans mes douleurs,
Je cesserai de me contraindre,
Sur lui verse avec moi des pleurs,
Mais laisse-moi seule m'en plaindre.
Les nœuds qui l'attachaient à nous
N'ont pas le même caractère ;
Les lois l'avaient fait mon époux,
La nature l'a fait ton père.

Dans un monde froid ou méchant
Sois généreuse et circonspecte ;
Le public, même en l'accusant,
Voudra que ton cœur le respecte :
De père le titre si doux
Jamais, ma fille, ne s'altère ;
On peut voir les torts d'un époux,
On doit ignorer ceux d'un père.

Si, par un hasard douloureux,
En proie à sa vaine chimère,
Un jour il s'offrait à nos yeux
Avec celle qu'il me préfère;

Dans ce moment, cruel pour nous,
Pour calmer ma juste colère,
S'il se peut, cache-moi l'époux,
Et ne me montre que le père.

. . . .

Par un plus triste événement,
Dont frémit d'avance ta mère,
Quand tu le verras caressant
Le fils d'une femme étrangère,
Renferme dans ton cœur souffrant
Ta plainte, ta douleur amère,
Et va lui dire, en l'embrassant:
N'êtes-vous pas aussi mon père ?

Si, grace à la nature enfin,
Il revient vers nous et vers elle,
Sauve la moitié du chemin
A la dignité paternelle :
Et qu'il apprenne, en te voyant
L'aimer et chercher à lui plaire,
Que je lui gardais son enfant
Quand il lui ravissait son père.

Par madame PIPELET.

De ses traits que son œil dévore
Elle veut s'éloigner en vain;
Ses regards s'y fixent encore,
Lorsqu'elle voit glisser soudain,
Sous le cristal de l'onde claire,
Deux objets nouveaux à ses yeux,
Richesse d'un autre hémisphère,
Deux poissons rares, précieux.
Comme d'une armure brillante,
De leur écaille étincelante
On voyait jaillir mille feux;
De riche pourpre colorée,
Celle de Tyr tant célébrée
En éclat lui cédait encor;
Et chaque nageoire azurée
Réfléchissait un rayon d'or.
Sélima, pensive, attirée
Vers le liquide transparent,
Avance bien discrètement
D'abord sa face bigarrée,
Ensuite sa griffe acérée,
Dont elle tâche de saisir
Cette proie agile et dorée.
Son dos se courbe de plaisir.
Tant d'éclat lui tourne la tête.
Cœur de femme est bientôt séduit;
Et Sélima toujours s'arrête
Devant le poisson qui la fuit.
Que je te plains, jeune imprudente!
La mort t'attend de toutes parts.

Sans songer aux fâcheux hasards,
Penche sa tête chancelante
Sur la porcelaine glissante,
Son pied déçu lui manque.... Hélas!
Le plus charmant des angoras,
Cette chatte si bien apprise,
Et si fidelle et si soumise,
Qui miaulait d'un ton si doux,
Sur les genoux de Cidalise,
Triomphante en dépit de tous,
Elle ne sera plus assise
Et ne fera plus de jaloux.
Trois fois aux cruels dieux humides,
Aux négligentes Néréïdes
Dans son malheur elle a recours;
Mais rien ne peut sauver ses jours.
Suzanne, qu'elle appelle encore,
Ne vole point à son secours.
C'est vainement qu'elle l'implore
Et Suzanne est sourde à ses cris.
Hors la maîtresse qui l'adore,
Favorite n'a point d'amis.
Vous qui sortez de votre aurore,
Fleur du printems, jeune beauté
Dont l'Amour aux trompeuses larmes,
Au cœur faux, aux cruelles armes,
Respecta la tranquillité,
Gardez de vous laisser surprendre
Par l'attrait de la vanité.
L'éclat est souvent emprunté;

Contre lui sachez vous défendre.
Ce qui vous paraît un trésor
N'est pas toujours de bonne prise;
Bien que votre ame en soit éprise,
Craignez toujours quelque méprise:
Tout ce qui brille n'est pas or.

Par le C. Ernest D....

LES DEUX JUMEAUX

OU

LA PARFAITE RESSEMBLANCE.

—Est-ce ici qu'habite Germance?
—Lequel? Monsieur; car ils sont deux.
—Celui dont la fortune immense....
—Ils sont très-riches tous les deux.
—Je demande celui dont la haute stature....
—Ils ont près de six pieds tous deux.
—Celui qui toujours gronde et jure....
—Ils grondent et jurent tous deux.
—C'est celui dont la femme, aussi fraîche que rose...
—Ils ont femme jeune tous deux.
—C'est le cocu, pour terminer la chose....
—Eh! Monsieur, ils le sont tous deux.

Par le C. Gobet.

ÉPISODE

D'un poème intitulé LES FEMMES.

ADONIS autrefois brûla pour Cythérée.
Du plus beau des humains Vénus idolâtrée
Brûla pour Adonis, et, sans peine à ses yeux,
Le mortel qu'elle aimait effaça tous les dieux.
Que leurs jours étaient doux ! Cependant la déesse
Se plaignait en secret (amour se plaint sans cesse)
Que souvent pour la chasse un goût trop séducteur
Arrachât de ses bras son jeune adorateur.
Quoi ! Diane et ses jeux ont-ils tant de puissance,
Qu'ils condamnent Vénus aux ennuis de l'absence ?
Tel est l'homme ; il s'agite en ses goûts inconstans,
Et du même bonheur n'est pas heureux long-tems ;
Il porte en ses plaisirs sa vague inquiétude.
Les femmes dont l'amour est la plus douce étude,
Satisfaites de plaire, heureuses de charmer,
Pou remplir leurs momens n'ont besoin que d'aimer.
Vénus sur-tout, Vénus n'en connaissait point d'autre.
Cœurs tendres, cœurs aimans, sa plainte était la vôtre.
« Où va-t-il? Loin de moi peut-il se plaire ? hélas !
Il est donc des plaisirs qu'il ne me devra pas,
D'autres plaisirs pour lui que ceux de la tendresse !
Il va dans les forêts oublier sa maîtresse,
Me laisse pour seul bien l'attente du retour,
Et les jours à son gré sont trop longs pour l'amour ! »
C'est ainsi qu'à son fils s'expliquait sa tristesse,
Non pas à son amant ; non, sa délicatesse

Craignait de lui déplaire en gênant ses desirs.
Ah! qu'au plus tendre amant on cache de soupirs!
Que ces chagrins secrets, ces mystères de l'ame
Souvent ne sont connus que du cœur d'une femme!
« Consultez (dit l'Amour) votre frère Apollon,
Souvent on vous fêta dans le sacré vallon,
Pour vous j'ai des neuf sœurs souvent monté la lyre,
Et leur voix s'embellit en chantant votre empire.
Elle pourra calmer votre esprit agité.
Allez, le dieu des arts doit servir la beauté. »
Il dit, et sur un char Cypris s'est élancée.
Déja près de son sein Péristère (1) est placée,
Et ses Cygnes divins, au joug accoutumés,
L'enlèvent mollement dans les airs parfumés.
Le char baisse et descend; la déité s'avance.
L'Hélicon, de Vénus ressentit la présence;
Il retentit alors de concerts plus touchans;
Euterpe modula de plus aimables chants.
Du clavier des neuf sœurs les Graces s'approchèrent,
Et sur les harpes d'or les Amours se placèrent.
Apollon de sa cour étala les trésors.
Ses sujets empressés, variant leurs efforts,
Offraient à la beauté les fêtes du génie;
Terpsichore dansa les airs de Polymnie;
Et Cypris eût goûté de si rians loisirs,
Si l'amour qui se plaint goûtait quelques plaisirs.
Phœbus de ses chagrins reçut la confidence.
« Vous voyez, lui dit-il, le chant, les vers, la danse.
La douce illusion qui naît sous les pinceaux,

(1) La colombe favorite de Vénus.

La flûte qu'on entend sous l'ombre des berceaux;
Tous les arts, égayant ces rives fortunées,
Défendent à l'ennui d'obscurcir nos journées.
Agréez nos leçons, et sachez-en user.
Quand l'amour est heureux, il le faut amuser;
Il faut que votre sexe ait tous les dons de plaire.
L'amour en est la source, il en est le salaire;
Il fit naître les arts, et c'est pour le servir.
Il n'est point de talent qui ne donne un plaisir.
Faites-les, à ce titre, entrer dans votre empire;
Et, laissant Adonis au penchant qui l'attire,
Vous, cependant, venez apprendre en nos vallons
L'art d'embellir les jours, de les rendre moins longs.
L'étude auprès de nous vous semblera facile;
Votre cœur nous promet une élève docile,
Et si de vos travaux vous pouviez vous lasser,
Songez que votre amant doit les récompenser.
Vénus crut ses avis, et le prit pour son guide.
Apprendre c'est jouir: le progrès fut rapide.
Chaque instant fut rempli; chaque instant la formait:
C'était une déesse, et la déesse aimait.
Un jour qu'au bruit du cor qui dans les bois l'appelle,
L'impétueux chasseur est prêt à fuir loin d'elle,
Elle l'arrête, et l'œil fixé sur son amant:
« Avant de me quitter, écoutez un moment.
Permettez qu'aujourd'hui des mains encor novices
De leurs talens nouveaux vous offrent les prémices.
Venez dans ce salon par les muses orné. »
Elle entre, et sur ses pas Adonis entraîné
Voit entre ses genoux une harpe placée;

Sous ses pieds délicats la pédale est pressée,
Sa main, sur l'instrument qu'Apollon lui remit,
Interroge, en courant, la corde qui frémit.
Combien d'effets divers que le talent nuance !
Du chantre ailé des bois la brillante cadence,
La joie et ses éclats, le desir et ses feux,
La plainte prolongée en accens douloureux,
Le reproche grondant sur la corde serrée,
Et le courroux qui meurt sur la corde effleurée,
Et la mélancolie en son tendre chagrin,
Se reposant toujours sur le même refrain.
Pas un son n'est perdu pour l'oreille ou pour l'ame.
L'effet qu'elle produit elle-même l'enflamme;
Son ame toute entière a passé sous ses doigts;
Elle charme, attendrit, ou surprend à son choix;
Elle peint dans ses yeux ce que les sons expriment;
Sa tête est élevée, et ses regards s'animent;
Et l'heureux Adonis éperdu, transporté,
Crut voir en ce moment une autre déité.
C'est alors qu'aux accens de sa harpe sonore,
Accordant de sa voix les sons plus beaux encore,
Elle chanta ces vers qu'Euterpe avait notés:
L'Amour qui les retint me les a répétés.
« Plaire à celui que j'aime est ma seule victoire,
Et mes talens pour lui sont de nouveaux tributs.
Je les ai cultivés sans prétendre à la gloire;
J'ai cherché pour l'amour un langage de plus.
Vous aimez mes accens, leur charme s'en augmente;
Mais l'art n'enseigne pas le plus tendre de tous.
Cet accent si chéri sort du cœur d'une amante;

Vous le reconnaissez quand je chante pour vous.»
Ah! que la voix qu'on aime est douce, enchanteresse,
Adonis!... Il s'élance aux pieds de sa maîtresse:
«Eh! quoi vous me cachiez des dons si précieux!
Ces accords réservés pour l'oreille des dieux,
Dont le secret n'est su que des neuf immortelles...
- J'ai voulu pour vous seul m'en instruire auprès d'elles;
Vous voyez leur élève et celle de l'Amour.
Dans les bois, loin de moi, quand vous passiez le jour,
Cette étude occupait mon loisir solitaire:
Vous alliez m'oublier, je songeais à vous plaire!
Mais connaissez encor des travaux plus chéris,
Qui de vos seuls regards attendent tout leur prix.»
Il marche sur ses pas vers un secret asile
Qu'éclaire un demi-jour plus pur et plus tranquille;
Ses traits, autour de lui, cent fois sont répétés;
Quelques légers essais au hasard sont jetés;
Des dessins, des pastels, esquisses imparfaites,
Des crayons, des couleurs qu'attendaient les palettes;
L'art par-tout se présente à ses regards surpris;
Il se revoit par-tout: les pinceaux de Cypris
Racontaient à ses yeux leur amoureuse histoire.
Là, Vénus lui cédait la première victoire;
Là, goûtant le repos qui succède au desir,
Il dormait dans ses bras, accablé de plaisir.
Plus loin, le badinage et la tendre folie,
Et la beauté qui fuit pour être poursuivie,
Le caprice attirant, le refus, le retour,
Et ces jeux, et ces riens qui sont tout pour l'amour.
Adonis, l'œil en feu, dévorait ces images.

« De votre main (dit-il) ce sont là les ouvrages?
— Dites ceux de mon cœur : lui seul dans ces portraits,
Quand vous étiez absent, a rassemblé vos traits.
Pour les rendre, ma main n'eut pas besoin d'adresse;
Je peignis mon amant des yeux de ma tendresse;
Et quand je dessinais l'objet de tant d'ardeur,
Mon cœur sous mes crayons retrouvait son bonheur.
— Et vous m'avez privé de ce plaisir extrême
De suivre vos travaux, de voir la main que j'aime
Revenir sur mes traits sans cesse retouchés,
Enfin, de voir vos yeux sur les miens attachés!
Que vous avais-je fait? pourquoi? par quelle injure?
—Vous chassiez. —C'en est fait, et désormais j'abjure
Des plaisirs qu'Adonis a trop long-tems cherchés,
Et que si tendrement l'Amour m'a reprochés.
En est-il où, sans vous je trouve encor des charmes?
Les dieux me puniraient si je causais vos larmes. »
O présage trop vrai! fatal pressentiment!
Adonis, une fois, oublia son serment,
Hélas! et terrassé par un monstre sauvage....
Mais loin, loin de mes vers cette sanglante image;
Le tableau du bonheur et de la volupté
Ne doit point se noircir du deuil de la beauté.
Ah! plutôt revoyez auprès de Cythérée,
Heureux par les talens d'une amante adorée,
Adonis éprouver un nouveau sentiment,
Retrouver dans l'amour un autre enchantement.
Tel est donc des beaux arts cet empire suprême,
Qu'ils embellissent tout, Vénus et l'Amour même!

Par le C. Laharpe.

LE LAC ET LE TORRENT,

APOLOGUE MORAL.

« Que j'aime ce beau lac uni comme une glace,
« Qui sans battre ses bords en baigne les roseaux,
« Double l'azur des cieux et laissé de ses eaux
« Dormir paisiblement l'immobile surface !
« Comme d'un esprit sage il peint le calme heureux !
« C'est de l'aménité la séduisante image.
Ainsi parlait Daphnis, au regard langoureux,
Doux ami de la paix, et craintif dans l'orage.
« Moi, lui répond Myrtil, plus ardent, plus fougueux,
« J'aime mieux ce torrent qui sur un roc sauvage
« Précipite, en grondant, ses flots tumultueux,
« Roule, tombe, bondit, écume, impétueux,
« Signale par l'effroi son rapide passage,
« Et brise avec fracas la digue qui l'outrage :
« Je crois voir dans son cours fier et tempêtueux
« L'emblême du génie, ou celui du courage.
« Ah ! dit un laboureur, moins jeune et plus instruit,
« Vous prisez tous les deux des qualités stériles.
« Je ne puis admirer des êtres inutiles
« Dont l'intérêt commun ne retire aucun fruit.
« Mes guérets, mes vergers n'accusent pas sans cause
« L'un pour son froid repos, l'autre pour son vain bruit :
« Trop paisible, le lac jamais ne les arrose,
« Trop fougueux, le torrent sans cesse les détruit.

C'est ainsi que, rivaux d'orgueil et de folie,
Dans les troubles civils deux partis divisés,
Par des chemins qu'on croirait opposés,
A la même ruine entraînent la patrie.
Du bien public, dont ils parlent souvent,
Aucun n'a, d'un œil sain, mesuré la carrière;
L'un dépasse le but en courant trop avant,
L'autre ne peut l'atteindre en restant en arrière.
Où se trouve l'excès la vérité n'est pas;
C'est d'un juste milieu qu'on peut la voir éclore:
Mouvement sans raison est un feu qui dévore,
Raison sans mouvement est la paix du trépas.
Mais voulons-nous saisir un milieu véritable,
Voulons-nous au vrai but marcher plus sûrement;
Animons la raison d'un peu de mouvement,
Et que le mouvement soit toujours raisonnable.

Par le C. LACHABEAUSSIÈRE.

IMPROMPTU

Fait à l'Institut le jour de la réception de Bonaparte.

DE l'institut j'aime la carte,
Et je puis en être orgueilleux;
Car j'ai droit d'écrire, en tous lieux:
A mon collègue BONAPARTE.

Par le C. MERCIER.

LES VŒUX DE L'ORPHELIN, (1)

STANCES

A son altesse royale madame la princesse Louise de Prusse, princesse de Radziwill, pour l'anniversaire de son jour de naissance, le 23 mai 1801.

On fête autour de moi le jour qui vous vit naître,
Et je ne puis aux vœux faits pour votre bonheur
Mêler encor les miens, les plus ardens, peut-être;
Ma bouche se refuse aux desirs de mon cœur.

De dons ingénieux on vous offre l'hommage :
Seul, l'être infortuné qui doit tant vous chérir,
Dont votre bienfaisance est l'unique partage,
L'enfant qui vous doit tout n'a rien à vous offrir!

O Louise! daignez comprendre mon silence :
Du secours de la voix si mon cœur est privé,
Entendez de mes yeux la muette éloquence....
« Tout mon être est à vous qui l'avez conservé. »

De ma langue, aujourd'hui péniblement captive,
Quand l'âge aura rompu les liens odieux,
Impatiens essais d'une faveur tardive,
Mes premiers mots pour vous invoqueront les dieux.

Oui, pour balbutier le nom que je révère,
La parole, à mon gré, devancera le tems :

(1) Voyez la page 59.

Bientôt je pourrai dire : O Louise ! ô ma mère !
Et par des sons distincts peindre ce que je sens.

Dès que mes pieds tremblans soutiendront ma faiblesse,
De la première fleur que cueillera ma main
J'irai vous présenter le tribut, ma richesse,
Et vous accepterez le don de l'orphelin.

Par vos augustes soins à la vertu nourrie,
Quel bonheur de grandir sous votre douce loi !
Ah! c'est pour vous aimer que j'aimerai la vie,
Et vous seule serez le monde entier pour moi.

Recours de l'infortune, ô dieux ! daignez m'entendre:
C'est à vous d'acquitter ma dette et mes souhaits :
Pour bien récompenser la mère la plus tendre,
Sur ses enfans chéris épanchez vos bienfaits.

Auprès de ses enfans, noble et belle famille,
Enfant abandonné du reste des mortels,
Je me croirais leur sœur, je me croirais sa fille,
Je partage avec eux ses regards maternels.

Veillé sur eux, ô ciel ! et de leurs destinées
Que la gloire et l'honneur embellissent le cours :
Aux ans qui leur sont dus ajoutez les années
Qui devaient composer le cercle de mes jours.

Maux cruels, de l'enfance ennemis inflexibles,
S'il faut une victime à votre affreux courroux,

Tombent sur mon berceau vos traits les plus terribles!
Ne frappez que moi seule, et mon sort sera doux.

Sans avoir épuisé les maux de l'existence,
Après un court trajet j'arriverais au port :
Ma mère, hélas ! ma mère a pleuré ma naissance,
Louise donnerait des regrets à ma mort.

Par le C. BIGNON.

AU C. FÉLIX NOGARET,

*En réponse à des vers qui accompagnaient l'envoi de l'*Aristenète français.

LE véritable Aristenète
Esquissa de maigres tableaux ;
Vos heureux et libres pinceaux
Achèvent son œuvre imparfaite.
On assure qu'aux sombres bords
Il profite de cette aubaine ;
Car d'un auteur l'ombre un peu vaine
Cherche encor l'encens chez les morts :
Et votre Grec, je le parie,
Sur vos dons gardant le secret,
D'un air modeste s'approprie
Les complimens que l'on vous fait.

Par le C. PARNY.

L'ERREUR DE L'AMOUR,

COUPLETS.

AIR : Ma plainte a devancé l'aurore, etc.

QUOI! depuis un an, mon amie,
L'amour a couronné mes vœux;
Et cette grotte si chérie
Sous son ombre a caché nos feux!
Comme, par un bonheur extrême,
Le cours du tems est effacé!
Depuis que tu m'as dit, *Je t'aime*,
Un seul jour me semblait passé.

Pourquoi veux-tu, par ton absence,
Me priver demain de te voir?
Sais-tu qu'un intervalle immense
Sépare le matin du soir?
Ah! pourquoi par cette journée
Réparer l'erreur de l'amour?
Ce jour me paraîtra l'année,
Si l'an ne m'a paru qu'un jour.

Par le C. DELANDINE.

A MON AMI LEGOUVÉ,

Qui m'a envoyé son poème sur LES FEMMES.

JE les ai lus ces vers où ta Muse plus pure
Joint la pompe à la grace et l'art à la nature ;
Tels brillent les attraits de ces objets charmans
Dont tu dis les vertus, dont tu plains les tourmens ;
Chez qui l'homme, à tout âge et chérit et révère
Son amante et sa sœur, son épouse et sa mère,
Et qui, dans tous ces nœuds, nous offrent tour-à-tour
L'amour dans l'amitié, l'amitié dans l'amour.
Sexe adoré de l'homme, ô combien ta présence
Doit inspirer l'athlète armé pour ta défense !
Que de fois, Legouvé, dans ces cercles nombreux
Où cent jeunes beautés éblouissent les yeux,
Attiré par les arts, le plaisir ou les belles,
On t'a vu de plus près observant tes modèles,
Comme l'insecte ailé qui se nourrit de fleurs,
Te pénétrer des sucs, des parfums, des couleurs,
D'où sans doute ta Muse exprima dans ses veilles
Ce nectar aussi pur que celui des abeilles !
Je plains, en te lisant, le reptile cruel
Qui de ces mêmes sucs va composer son fiel ;
Mais quoi ! n'a-t-on pas vu, dans des rimes impies,
Des hommes, que sans doute inspiraient les furies,
Versant les noirs poisons de leur cœur ulcéré,
Oublier qu'une femme est un objet sacré ?

Ah ! de ce sexe aimé quand je chantai (1) l'empire,
Comment d'un pareil crime accusa-t-on ma lyre,
Moi qui, sur ses défauts jetant un voile épais,
N'ai vu que ses vertus, ses graces, ses attraits,
Et ce besoin d'aimer qui lui rend tout possible,
Besoin toujours nouveau, d'un cœur toujours sensible ?
Non ! ce reproche affreux ne fut point mérité !
Qui sait aimer les vers, sait aimer la beauté.
Les Muses sont pour nous des abeilles légères,
Les femmes (tu l'as dit) sont des fleurs passagères ;
Abeilles du Parnasse, en nos tendres ébats,
Jouons avec ces fleurs, ne les flétrissons pas.

Par le C. CAMPENON.

A Mlle L....

EN LUI ENVOYANT UN CHAT.

Belle Églé, vous aimez les chats ;
On les accuse d'être ingrats.
Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère.
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Églé, s'il peut vous plaire,
Le chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera son caractère.

Par feu TRESSAN.

---

(1) Épître aux Femmes.

L'INFAILLIBILITÉ PROUVÉE,

ANECDOTE.

Un jour, du haut d'un escalier de pierre
Certain maçon roula jusques en bas,
Tête en avant et les pieds en arrière :
On le crut mort, mais il ne l'était pas.
Sa femme accourt. Va-t'en, lui dit Perrine,
Pour t'assurer en quel état il est,
Va-t'en porter, vîte, de son urine
A ce premier, chez monsieur Pacolet,
Grand médecin, homme plein de doctrine,
Et bien connu dans la place Dauphine.
Quand le gissant eut fait ce qu'il fallait,
Vers le docteur sa femme s'achemine.
Or vous saurez que le hasard voulait
Qu'il eût tout vu par un trou de volet.
Il prend le verre et trois fois l'examine ;
Puis dit, d'un ton grave comme sa mine :
« Eau de maçon; nuls membres fracturés,
« Bien qu'il soit chu du haut de vingt degrés. »
— C'est de vingt-cinq, sauf respect. — Impossible;
Les avez-vous comptés? — Hélas ! deux fois.
- Comptés comment?- Par mes yeux, par mes doigs.
— Vous vous trompez, mon art est infaillible ;
Au feu, pour vingt, je mettrais cette main.
Mais... attendez... il me vient quelques doutes...

N'auriez-vous pas, du godet, en chemin,
Laisser tomber...?--Au plus cinq ou six gouttes.
— Cinq? hé! voilà notre mal-entendu;
A l'avouer que n'étiez-vous plus prompte?
Vous le voyez, vous avez répandu
Les cinq degrés qui manquent à mon compte.

Par le C. PONS (de Verdun.)

STANCES

A MADAME DUBOCAGE.

ON regrette le tems passé sans vous connaître:
Combien l'on eût joui d'un commerce aussi doux!
Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli;
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
Mais qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

Par feu DEMOUSTIER.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT SUR LES SCIENCES.

CHANT DE L'ASTRONOMIE.

Lorsque du vieux chaos Dieu brisa la barrière,
Aux Orbes étonnés il traça leur carrière ;
Tous les globes partis des bords de l'Occident
Vers l'astre du matin marchent d'un pas ardent ;
La distance, le tems, la masse et l'intervalle,
Distinguent, il est vrai, leur carrière inégale ;
Mais dans leur cours divers, soumis au même roi,
Esclaves éclatans, ils n'ont tous qu'une loi.
Dans une ellipse immense, ils mesurent l'espace.
Aux regards du soleil, présentant sa surface,
Décoré de moissons, et de fleurs couronné,
Entre Mars et Vénus notre globe étonné,
Loin des glaces d'Herschell et des feux de Mercure,
Roule dans un espace aimé de la nature ;
Astre favorisé, riche et pompeux séjour,
Que d'un œil amoureux voit le père du jour.
Sur les signes divers, notre terre inclinée,
Change ses horizons, et conduisant l'année,
Se couvre tour-à-tour de fruits et de glaçons ;
Donne le jour, la nuit, la marche des saisons,
En deux cercles égaux fait circuler les heures,
Et parcourt en un an les célestes demeures.
Brillante économie ! ordre mystérieux !
Que l'homme cependant sut emprunter aux cieux,

Quand fixant sur l'émail de l'horloge légère,
Des routes du soleil, la trace passagère,
Et que, forçant Saturne à des retours constans,
Dans sa prison de verre il divisa le tems.
Mais quel astre, étalant son écharpe d'albâtre,
Blanchit des vastes cieux le pavillon bleuâtre?
Laissez-moi contempler du fond de ces coteaux,
Ce disque réfléchi qui tremble sur les eaux!
Liée à nos destins, par droit de voisinage,
La lune nous échut à titre d'apanage:
Par l'éternel contrat qui l'enchaîne à nos lois,
Près de nous d'un vassal remplissant les emplois,
Elle nous fait goûter les douceurs de l'empire.
Des feux brûlans du jour, quand le monde respire,
Tributaire fidèle, en rayons amoureux,
Elle vient du soleil, nous réfléchir les feux;
Tantôt offre un croissant, tantôt se montre entière,
Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.
Cet astre au front mobile en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre, et commande à la mer,
Ramène de Thétis la fièvre régulière,
Et balance ses flots sur leur double barrière.
Dans un cercle inégal, mesurant chaque mois,
La lune autour de nous circule douze fois,
Et son pas suit de près les pas de notre année.
Satellite paisible, elle nous fut donnée
Pour dissiper des nuits la ténébreuse horreur,
Et cette obscurité, mère de la terreur.
Tandis que le soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,

O Phébé ! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés lève-toi dans les cieux :
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore ;
Et remplaçant le jour qui s'éteint et s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit ;
De tes tendres clartés, caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt, que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'ame, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie !
Quel demi-jour charmant ! quel calme ! quels effets !
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits ;
Protége de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante,
Au voyageur perdu dans de lointains climats,
Prête un rayon ami qui dirige ses pas ;
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char, et composent ta cour, etc.

Par le C. CHÊNEDOLLÉ.

QUATRAIN.

UN bien ardemment souhaité
N'est pas toujours ce que l'on pense :
Rarement la réalité
Tint ce que promit l'apparence.

SUR L'INJUSTICE DES AMANS.

ÉGLÉ, vous êtes jeune et sans expérience ;
Hélas ! vous ne soupçonnez pas
Que l'Amour, qui s'empresse à voler sur vos pas,
Se fait un jeu de tromper l'innocence.
Des amans craignez l'inconstance.
Sont-ils heureux, ils chantent les appas
De la beauté qui leur est chère ;
Ils vantent son esprit, ses talens, sa douceur;
C'est Junon dans l'Olympe ou Vénus à Cythère :
Le dégoût vient-il mettre un terme à leur bonheur,
Ils ne conçoivent pas comment elle a su plaire;
Dans leur étonnement, ils ne sont occupés
Qu'à compter ses défauts d'esprit, de caractère ;
Et l'idole, en tombant, à leurs yeux détrompés,
N'est plus qu'une femme ordinaire.
Sexe aimable ! objets enchanteurs !
De l'homme, à votre égard, telle est donc l'injustice !
Il n'est que trop souvent le tyran de vos cœurs,
Il vous soumet à son caprice ;
Et quand il fait couler vos pleurs,
Quand sa fierté vous humilie,
L'ingrat feint d'ignorer que vous êtes les fleurs
Dont les dieux ont, pour lui, dans leurs faveurs,
Orné le chemin de la vie.

Par le C. CHAS.

LA BREBIS SAUVÉE,

FABLE.

Vers la brune, un renard rencontre une brebis.
Vous vous écartez trop, ma chère,
Du berger et des chiens; écoutez mes avis.
Le loup vous guette; il est dans la bruyère:
Le voilà qui paraît, retournez au logis;
Fuyez; il vous atteint... Bon! la voilà sauvée.
La pauvrette enfin arrivée,
Moutons de l'entourer, parlant tous à la fois:
Où t'es-tu donc perdue? était-ce au fond des bois?
N'as-tu pas vu le loup? il est bien laid, je gage.
Est-il gros? a-t-il l'air sauvage?
Une course forcée, et sur-tout la frayeur,
D'un long saisissement avaient frappé la belle;
Et, reprenant ses sens et sa vigueur:
Grace au seigneur renard, j'existe encor, dit-elle;
Vous devez mes jours à son zèle.
On bénit le renard; il eut un grand renom
D'humanité chez le peuple mouton,
Et s'attira toute sa confiance;
Mais le loup le tança de la bonne façon.
Ami, dit-il, en conscience,
Des troupeaux, des bergers, tous les deux ennemis,
Devais-tu me tromper, quand tu m'avais promis
De m'aider de ta ruse? et de là le partage:

Je veux rompre avec toi, cœur double et sans courage.
Et le renard : Vraiment, j'ai payé mon écot.
Tu ne me comprends pas, mon cher, tu n'es qu'un sot:
Je sauve une brebis, et trente vont me suivre;
Adroitement, alors, je te les livre.
Oh ! nous serions moins fins, moins dangereux,
Si nous n'étions jamais ni bons, ni généreux.
Avis à la gent moutonnière :
On doit moins craindre un loup qu'un renard débonnaire

Par madame Jolliveau.

MOT D'UN CAPUCIN.

Une dame de haut parage,
A la barbe d'un capucin,
Disait : Peut-on voir ce visage
Sans y vouloir cracher soudain ?
Le père, à ce propos farouche,
Répond, d'un air honnête et doux :
Madame, il est flatteur pour nous
Que l'eau vous en vienne à la bouche.

Par le C. Marignié.

CHANSON ARABE.

Musique à faire.

Trésor d'encens, fortunée Arabie,
Que j'aime à voir tes palmiers amoureux!
Que j'aime à voir sur leur tige fleurie
Les passereaux soupirer deux à deux!
Un long amour remplit toute leur vie;
Jamais absens, époux toujours heureux.

Hélas! et moi, je languis consumée,
Rose mourante, au milieu des déserts;
Et mon amant, loin de sa bien-aimée,
Erre la nuit, environné d'éclairs;
Cieux qui tonnez aux monts de l'Idumée,
Cieux! éteignez vos foudres dans les airs.

Vingt héritiers m'ont dit: «Fleur de jeunesse,
Prends tous nos biens et ne donne que toi.»
J'ai répondu: Gardez votre richesse,
Celui que j'aime est pauvre et loin de moi;
Mais, dût-il même oublier ma tendresse,
Je l'ai promis, je vivrai sous sa loi.

De mes ennuis compagne solitaire,
Don de l'amour, gazelle aux tendres yeux,
Autour de moi bondissante et légère,
Tu veux en vain m'égayer par tes jeux.

Sans mon amant rien ne saurait me plaire;
Va le chercher, et le guide en ces lieux.

O ma gazelle! entends-tu la sonnette?
Vois-tu venir le superbe chameau?
Voici le jour, le jour où le prophète
Traîne l'Asie en pompe à son tombeau.
Ah! si l'époux venait dans ma retraite
A l'humble amante offrir le saint anneau!

Ange ou mortel, Dieu de ma longue attente,
Viens m'apparaître, ombre de l'éternel!
Tu n'auras pas la tenture éclatante
Qui de la Mecque environne l'autel:
Mais je t'adore, et l'amour, sous ma tente,
N'a pas besoin d'autre dais que le ciel.

ÉPIGRAMME.

FAITES opérer votre époux,
Disait un fameux Oculiste,
De ses cures montrant la liste
A la femme d'un vieux jaloux.
Dieu m'en garde, répliqua-t-elle,
Vos talens me coûteraient cher.
Au moindre bruit il me querelle,
Que ferait-il s'il voyait clair?

NOTRADAMUS,

ANECDOTE.

Le nom du grand Nostradamus,
Avec beaucoup de noms en *us*,
S'éteint presque dans la mémoire ;
Mes amis, il y revivra
Lorsque le monde connaîtra
Le plus beau trait de son histoire.
Il disait un jour bonnement,
Sans y mettre aucune importance :
J'ai travaillé si constamment,
J'ai, de la terre au firmament,
Tant de fois cherché la distance,
Qu'aujourd'hui je vous la dirais
A l'épaisseur d'un cheveu près.
Un esprit-fort de l'assistance,
Frondeur s'il en fut, l'écoutait,
Prit cela pour de la jactance,
Et voulut voir si c'en était;
Il savait que notre prophète,
Chaque jour gravissait le faite
D'un roc, connu du monde entier.
Là, sans chaux, plâtre ni mortier,
Une pierre plate et carrée
Lui formait un petit pallier,
D'où, s'élançant vers l'empirée,

Il exerçait son beau métier.
L'esprit-fort, avec un lévier,
S'en va soulever cette pierre;
Puis, en dessous, étend par terre
Une feuille de grand papier,
Se promettant de cette épreuve,
Dont l'idée était vraiment neuve,
Un résultat particulier.
Toujours occupé de sa gloire,
Nostradamus, le lendemain,
Retourne à son observatoire,
Sa longue lunette à la main.
Il marche, il arrive, et soudain
Sur sa pierre voilà qu'il grimpe.
A peine eut-il lorgné l'Olympe
Qu'il s'écria : Rien n'est plus clair;
La voûte des cieux s'est baissée,
Ou bien la terre s'est haussée,
Un tantinet depuis hier!

Par le C. Pons (de Verdun.)

A MADAME D.....

QUI ÉTAIT COIFFÉE AVEC DES ÉPIS.

J'aime fort les métamorphoses;
Et j'ai pourtant quelques regrets
De voir les épis sur les roses,
Et Vénus changée en Cérès.

STANCES,

SUR LA MÉLANCOLIE.

CHARME puissant qu'invoque la douleur!
Fais-moi chérir, tendre Mélancolie,
Ce songe vain qu'on appelle la vie!
Livre mon ame au sommeil de l'erreur!...

Mon œil découvre un horizon plus beau;
L'illusion, m'enivrant de délices,
N'offre à mes sens que d'heureuses prémices,
Et me transporte en un monde nouveau!

Le calme naît... une faible vapeur
A mes regards a voilé la nature;
L'émail des prés, ces eaux, cette verdure,
Tout me ramène à l'espoir du bonheur.

Tout m'attendrit et m'invite à jouir;
Et ce ruisseau qui murmure et serpente,
Et de ces bois la fraîcheur inspirante,
Que l'on croit voir avant de la sentir!

En souriant j'ai répandu des pleurs;
Et, pénétré d'une céleste flâme,
Je crois toucher, et des sens et de l'ame,
Le moindre objet, chacune de ces fleurs!

1802. K

Je pense à peine, et j'agis sans dessein;
Mais au bonheur je sens que tout m'appelle :
Ah! de l'amour la plus faible étincelle
Allumerait un volcan dans mon sein !....

La sensitive, à mon doigt caressant,
Avec pudeur, soudain s'est dérobée;
De ma paupière une larme tombée,
Comme la fleur, n'a brillé qu'un moment !

J'aime à nourrir mon heureuse douleur,
Je viens chanter où gémit Philomèle :
Un tendre amant, qu'afflige une infidelle,
M'est retracé dans un saule-pleureur.

Je m'associe à ces êtres divers
Qui, sans repos, aspirent l'existence :
Mon cœur voudrait deviner leur essence,
Et mon esprit cherche leur univers.

Toujours ému de mille souvenirs,
Faibles lueurs, par d'autres éclipsées,
Tous les objets agitent mes pensées,
Comme ces fleurs que bercent les zéphirs.

Préoccupé sans pouvoir réfléchir,
Ainsi que moi ma raison s'achemine
Par un instinct, dont la trace divine
S'évanouit dès qu'on veut la saisir !....

La nuit paraît !.... mes esprits enchantés
Ont vu Diane errer sur ce rivage ;
Ses traits, unis au mobile feuillage,
Donnent la vie à ces flots argentés.

Son doux éclat fait briller à mes yeux
De tous ces corps la divine harmonie ;
Il me captive, élève mon génie,
Et de mon ame il rapproche les cieux....

Je vois mon père !... il tend vers moi ses bras !...
Dans ce ciel pur son image est tracée ;
Il vient encor animer ma pensée,
Et mon amour le ravit au trépas !...

Par le C. MELLINET ainé.

LE SAGE BAVARD,

ÉPIGRAMME.

Vous parlez un peu trop, disait-on à Ménandre.
— Je le sais ; mais, dit-il, les sottises d'autrui
M'ont toujours causé tant d'ennui,
Que j'aime beaucoup mieux en dire qu'en entendre.

Par le C. SÉGUR l'aîné.

MORALITÉ.

De peur de s'égarer dans une nuit obscure,
L'homme prudent s'éclaire d'un flambeau;
S'il craint l'orage ou la froidure,
Il a, pour les braver, l'abri de son manteau;
S'il redoute l'ingratitude
Des faux amis ou d'un sexe trompeur,
Il fuit, et dans la solitude
Il cherche un dieu consolateur.
Par le travail et l'industrie,
A la pitié cruelle il n'a jamais recours;
Pour charmer ses ennuis, pour embellir sa vie,
Son esprit des beaux arts emprunte le secours.
L'éclair brille-t-il sur sa tête,
Il ne connaît plus la frayeur;
Si la foudre tombe, il l'arrête
En la forçant de suivre un conducteur.
La sagesse et la tempérance
Le dérobent à bien des maux;
Il peut, avec la vigilance,
De l'intrigue et du crime assoupir les complots.
En écoutant un conseil salutaire,
A travers les écueils il regagne le port;...
Mais, hélas! il aura beau faire,
Il ne peut éviter la mort.

Par le C. HAYDEL.

LE ROSSIGNOL ET LES CHAUVE-SOURIS,

FABLE.

Un rossignol autour d'un arbrisseau
 Allait cherchant quelque pâture,
 Un moucheron, un vermisseau,
 Pour sa faible progéniture.
 Que cherchez-vous? bel étranger,
 Lui dit une voix clapissante.
 — Je voudrais porter à manger
 A ma famille languissante.
 N'auriez-vous point, bel inconnu,
 Chez vous de quoi me satisfaire?
 — Pardonnez-moi, j'ai votre affaire;
 Soyez ici le bien venu.
La voix partait du creux d'un chêne antique,
Où, sous d'obscurs et frais abris,
Depuis long-tems vivait en république
 Un peuple de chauve-souris.
Le rossignol trouve dans la caverne,
Œufs de fourmis, papillons gros et gras,
Un ver-luisant, qui servait de lanterne
 Éclairait ce friand repas.
Après souper, on parle de musique;
 Car il n'est pas de méchant trou,
 Dont l'hôte ignorant ne se pique
 De la savoir petit ou prou.

Seule, et se confiant à l'œil de l'éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob; mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout-à-coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées
Les fidelles tribus gémissent enchainées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage;
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet, qu'en un jour d'alliance,
Descendit avec pompe, en des torrens de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon, le soleil arrêté,
Rhuth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
ui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,

Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes ?
Mais les juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne, il n'est plus ; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois, du plus sage est suivi,
Accourez, accourez, descendans de Lévi !
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte :
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux ;
Tobie et Raguël m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre.
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
Toi qui pleurais assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda ! tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfans.
Esdras et Machabée, et ses fils triomphans,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

Par feu LEFRANC DE POMPIGNAN.

A MADAME DE SARPS,

Qui m'avait demandé des vers pendant que j'étais malade.

nivôse an 6.

PAR ordre de la faculté,
Ma muse valétudinaire
Dort, en attendant la santé,
Dans mon alcove solitaire.
La santé fuit : pour vous quand je cherche des airs,
D'après la fable, en vain je m'imagine
Que le dieu de la médecine
Est aussi le dieu des bons vers.
Ne voyant que juleps, n'entendant que menaces,
Passant d'un lit brûlant dans un fauteuil à bras,
Près d'un docteur qui purge et qui ne guérit pas,
Voulez-vous que la fièvre ose chanter vos graces?
Non. Laissez-moi du moins attendre la santé :
J'ai vu de près la Parque, à peine je la quitte ;
Et ce serait passer trop vîte
De la laideur à la beauté.
Un auteur doit, sur toute chose,
Placer chaque sujet en son lieu, dans son tems ;
Ainsi, pour vous ma muse attendra le printems,
Et je veux vous chanter dans la saison des roses.

Par le C. CAMPENON.

LE RETOUR DE MYRTHÉ,

STANCES.

AIR à faire.

DISPARAISSEZ, sombre nuage
Qui dans la nuit plongiez mon triste cœur!
Demain j'en retrouve l'usage,
Demain, pour moi, renaît le vrai bonheur;
Myrthé revient dans ce bocage.

Rose, à qui nous rendions hommage,
Dont nous vantions l'éclat et les couleurs,
Demain vous perdez l'avantage
D'être pour nous la première des fleurs;
Myrthé revient dans ce bocage.

Doux rossignol, dont le ramage
Fait le plaisir et l'honneur du printems,
Demain, tais-toi sous ton feuillage,
Pour écouter de plus tendres accens;
Myrthé revient dans ce bocage.

Belle, qu'un tendre amant engage,
Qui, sans rivale, avez régné sur lui;
Demain il peut être volage:
Vers d'autres lieux fuyez dès aujourd'hui;
Myrthé revient dans ce bocage.

Bergers, qu'effraye un doux servage,
Qui d'aimer trop redoutez le hasard,
Fuyez, sans tarder davantage:
Non pas demain, demain serait trop tard;
Myrthé revient dans ce bocage.

Mais vous que l'infortune outrage,
Pour vous enfin un plus beau jour a lui;
Reprenez espoir et courage,
Le ciel vous rend un recours, un appui;
Myrthé revient dans ce bocage.

Par le C. LACHABEAUSSIÈRE.

L'OPÉRA GRATIS.

A l'opéra *gratis*, parmi les spectateurs,
Une poissarde était assise;
Et, dans un quatuor, voyant quatre chanteurs
Faire briller leurs talens enchanteurs:
Eh! Jérôme, je suis surprise,
Dit-elle à son mari, d'entendre ces acteurs
Brailler tous à la fois. Notre homme, que t'en semble?
Dis; est-ce qu'ils sont fous? — Oh! répond-il, nenni;
Mais, vois-tu, c'est *gratis*; ils chantent quatre ensemble
A celle fin d'avoir plus tôt fini.

Par le C. GOBET.

LES POÈTES COMIQUES,

STANCES.

CYNIQUE en ses discours, et bouffon téméraire;
Aristophane rit des hommes et des dieux;
Ménandre, bien plus doux, sait badiner et plaire,
Et n'eût point mis Socrate en un jour odieux.

Plaute, suivant leurs pas, de l'aimable Thalie
Sut, dans les jeux publics, chausser le brodequin;
Trop libre quelquefois, mais rempli de génie,
Devait-il terminer ses jours dans un moulin?

Ami de Lélius, du vainqueur de Carthage,
Térence est toujours pur, mais souvent un peu froid;
De l'austère raison il suit trop bien la loi,
La gaîté se refuse à parer son ouvrage.

Plus grand que ses rivaux et ses prédécesseurs;
Molière, encouragé par la philosophie,
Peignit le ridicule en corrigeant les mœurs,
Et, loin dans l'avenir, sut enchaîner l'envie.

Son disciple Regnard, en ses écrits plaisans,
N'a pas été toujours un moraliste austère;
Mais, pour un seul défaut, que de rares talens
Feront toujours aimer l'auteur du *Légataire!*

Destouches, créateur d'un genre sérieux,
Est devenu pour nous le moderne Térence :
Mais il existe entre eux plus d'une différence,
Et *Phormion* pâlit auprès du *Glorieux*.

Parmi tant d'écrivains entrés dans la carrière
Pour soutenir l'honneur du théâtre français,
Colin, *Fabre*, *Picard*, savent, avec succès,
Dérober une feuille au laurier de Molière.

Par le C. LEMAZURIER.

TRADUCTION

Des vers latins du C. Marron, *au* premier Consul *et à* Joseph Bonaparte *son frère*, *sur* la paix de Lunéville.

QUI vous honore plus ou la paix ou la guerre?
Tous deux vous méritez l'hommage de la terre.
France! par des traités dignes d'eux et de toi,
A l'Anglais insolent tu vas faire la loi.
Pour affermir la paix, le prix de ton courage,
La liberté des mers est ton dernier ouvrage.

Par le C. DESAINTANGE.

DARGO ET CRIMOINA,

IMITATION D'OSSIAN.

Quel est donc ce fantôme errant
Qui trouble, de sa voix plaintive,
Le silence du firmament?
Crimoïna, c'est ton amant,
Qui, porté sur l'aile du vent,
Poursuit ta trace fugitive.
Allez, modèles des époux,
Dormez sur le même nuage,
Et que le destin le plus doux
Soit désormais votre partage :
Ossian n'en est point jaloux.
Et toi, témoin de mon délire,
Malvina, donne-moi ma lyre,
Et prête l'oreille à mes chants;
Je vais de deux tendres amans
Te dire la fatale histoire.
Au souvenir de leurs malheurs,
Si tes yeux versent quelques pleurs,
Ces pleurs suffiront à ma gloire.

Dargo livrait la guerre aux habitans des bois,
Loin de son épouse chérie;
Aux compagnons de ses exploits
Il parlait de sa douce amie;

Il vantait son amour, il vantait sa beauté.
Connal l'interrompit; le fier Connal, dont l'ame,
Étrangère à la volupté,
Du tendre amour bravait la flâme,
Et qui, ne croyant point à l'amour d'une femme,
Ne pouvait croire à sa fidélité.
Je gage, dit Connal, d'une voix de tonnerre,
Que les feux de Crimoïna
Sont plus légers que la neige légère
Qui couvre les flancs du Cromla;
Et je puis, ô Dargo, te le prouver sur l'heure.
D'un sanglier perce le flanc;
Nous t'arroserons de son sang,
Et nous te porterons ainsi dans ta demeure
Étendu sur ton bouclier;
Nous dirons que d'un sanglier
Bravant la rage meurtrière,
Il t'a fait mordre la poussière.
Dargo consent à tout : fatal aveuglement!
Près de son épouse chérie
On le rapporte tout sanglant.
Il vient de terminer sa vie,
Dit Connal, d'un air attristé.
Son geste peint la vérité,
Et le mensonge est sur sa bouche;
Il rit des pleurs de la beauté,
Rien n'émeut son ame farouche.
Par des sanglots Crimoïna
Exhalait sa plainte touchante,
Et l'heureux amant hésita

À se jeter aux pieds de son amante;
Mais un regard que Connal lui lança
Réprima son impatience.
Crimoïna rompt enfin le silence :
J'ai perdu mon amant! j'ai perdu mon époux!
Venez, ô filles d'Histore,
Apportez ma harpe sonore
Dont les accords étaient si doux.
Toi que j'aimai, toi que j'adore,
La mort t'a séparé de moi;
Je ne puis plus vivre pour toi,
Mais je puis te chanter encore.

Cher objet du plus tendre amour,
Quand l'existence t'est ravie,
Quand je t'ai perdu sans retour,
Puis-je encor tenir à la vie?
En vain mes regards désormais
Te chercheront sur la bruyère;
Et les habitans des forêts
Bravent maintenant ta colère.

Hier, près de toi, cher époux,
Je reposais sur le feuillage;
Combien ces momens étaient doux!
Quel bonheur fut notre partage!
De ces plaisirs, si bien goûtés,
La mort peut me rendre l'image :
Dargo, conserve à tes côtés
Une place sur ton nuage.

Oui, je partagerai ton sort,
Unique objet de mes pensées;
Je sens le frisson de la mort
Errer sur mes lèvres glacées:
Ma voix commence à s'affaiblir,
La clarté des cieux m'est ravie;
Dargo! dans ce dernier soupir,
Reçois et mon ame et ma vie!

On fit lever Dargo, mais il n'était plus tems;
Déjà des notes languissantes
Les accords expiraient sous ses mains défaillantes,
Elle exhala son ame dans ses chants.
Tel le cygne blessé, par sa douce harmonie,
Charme les échos d'alentour;
Tel le ramier plaintif, soupirant son amour,
Expire en appelant sa compagne chérie;
Dargo pousse dans l'air mille cris superflus;
Il presse dans ses bras ces restes qu'il adore...
Mais, quoi! pourrait-il vivre encore
Quand tout ce qu'il aime n'est plus?
Il presse dans sa main glacée
La main de celle qu'il aima;
De son époux Crimoïna
Aura la dernière pensée.
Déjà son œil se ferme au jour...
Trop heureux, en perdant la vie,
Il va rejoindre son amie;
Le trépas le rend à l'amour.

Par le C. D'Estourmel.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE;

Diffugere nives, etc.

La neige a fui; le champ, par les frimas souillé,
A ressaisi déjà son antique parure;
Une nouvelle chevelure
A du roi des forêts ceint le front dépouillé.

La terre a déjà pris un aspect moins sauvage,
Le fleuve qui décroît sort d'un lit étranger,
Et des Graces l'essaim léger,
Sans voile, et demi-nu, danse sur le rivage.

Le tems, sourd à nos cris, précipite son cours;
Dans ce mouvant tableau lisons nos destinées:
Oui, les saisons et les années
Nous disent que le sort mit un terme à nos jours.

Le fougueux Aquilon fait place au doux Zéphire
Que l'été suit de près en dardant tous ses feux,
Et, devant l'hiver paresseux,
Dépouillé de ses fruits, l'automne se retire.

Ainsi chaque saison meurt et renait soudain;
Mais le sort fit pour nous une loi plus fatale;
Jetés sur la rive infernale,
Pour revenir au jour il n'est plus de chemin.

L'heure fuit, de son char le soleil va descendre,
Que sais-je? il peut demain éclairer mon tombeau;
De mon champ le maître nouveau,
Demain, d'un pied joyeux pourra fouler ma cendre.

A d'ingrats héritiers fais de sages larçins,
Du jour qui luit encor mets à profit le reste,
Jouis, avant l'heure funeste
Qui doit rayer ton nom du livre des humains.

Pourquoi te consumer dans une étude vaine?
Enrichir les autels de tes dons superflus?
Hélas! ni talens, ni vertus,
Ne pourront te soustraire à la parque inhumaine.

Qui peut ravir la proie à l'avare Pluton?
Il refuse Hippolyte au larmes de Diane,
Et, malgré l'époux d'Ariane,
Retient Pirithoüs aux bords de l'Achéron.

Par le C. LAMONTAGNE.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DE MARTIAL.

POLÉMON dit, d'un ton modeste,
Qu'il n'est qu'un très-faible orateur:
Je le connais bien, et j'atteste
Que Polémon n'est pas menteur.

Par le C. MICHELON.

ÉLÉGIE

Au sujet de PIE VI, *décédé à Valence, où on lui élève un mausolée.*

VALENCE, ouvre l'oreille à mes accens nouveaux!
J'interroge tes morts, je sonde leurs tombeaux;
Dans l'éternelle nuit je porte la lumière.
Qui s'offre à mes regards? une cendre étrangère;
Oui; je la reconnais : cet homme, qui d'un Dieu
Fit entendre et chérir la parole en tout lieu,
Il mourut sur tes bords; sa dépouille opprimée,
Parmi des morts obscurs, fut sans pompe inhumée.
Ah! sans doute, on entra dans ses modestes vœux,
Lorsqu'on priva d'honneurs ses débris vertueux.
Près des restes du pauvre il eût choisi sa tombe.
Le père, qui sous l'âge et les travaux succombe,
Veut reposer encore au sein de ses enfans:
Mais la religion a gémi trop long-tems;
De son chef relégué dans une terre obscure,
Aux autels profanés elle pleurait l'injure :
Un héros l'a vengé : sous ce héros, l'état
A retrouvé sa gloire et Sion son éclat.
Un superbe tombeau semble honorer Dieu même :
Nos respects y suivront son pontife suprême.
Quel privilége heureux! sur ses fils à genoux,
Puissant médiateur entre le ciel et nous,

Il versait les trésors de la grace féconde ;
Et, bénissant les rois, les nations, le monde, (1)
Par un signe à jamais saint et mystérieux,
Il nous fermait l'enfer et nous ouvrait les cieux.
Quand du soldat français l'indomptable vaillance
Aux murs du Vatican lui ravit sa puissance,
Quand son front se courba sous le joug du vainqueur,
Oh ! combien dut sa gloire à ce noble malheur !
L'infortune n'abat que l'orgueil ou le crime.
Mais lui qui, sans fierté, dans un poste sublime,
Secourait les humains par le sort outragés,
Il sut souffrir les maux qu'il avait soulagés.
Humble dans ses grandeurs et grand dans sa misère,
Ce prélat, roi du Tibre, ou captif sur l'Isère,
Contemplait d'un même œil la tiare et les fers :
Digne encor de lui-même au milieu des revers,
Redoublant de splendeur à son déclin auguste,
On le vit s'éclipser dans le sommeil du juste.
De ce lit où la mort avait fermé ses yeux,
Son ame s'élançant vers le trône des cieux,
Il s'approcha de Dieu dont il fut l'interprète ;
Et là, de son troupeau, qui toujours le regrette,
Gardant le souvenir en son cœur paternel,
Il dépose nos vœux aux pieds de l'éternel.

Par le C. PINIÈRE.

---

(1) *Urbi et orbi.*

ROMANCE

Composée, il y a sept ans, à San-Domingo, pour un jeune amant espagnol, à la veille d'épouser sa maîtresse.

OISEAU charmant, doux colibri,
Fleur vivante, mais fugitive,
Reste encore sous ton abri;
Que ma voix dans les airs tienne ta voix captive!
Mais si ton chant mélodieux
Veut peindre l'objet qui m'inspire,
Par des sons plus harmonieux,
Chante le nom de *Zélaïre.*

Vois-tu ces brillantes vapeurs,
D'où naît la féconde rosée?
Sur ces rameaux toujours en fleurs,
Par la main du zéphir, chaque perle est posée.
Dès que l'aurore est de retour,
Suivant un aimable délire,
Dans chaque perle mon amour
Trouve le nom de *Zélaïre.*

Cristal mobile, humble ruisseau,
Jamais ton onde fortunée
Ne coula dans un lieu plus beau....
Suspends ton cours au moins une journée!

Mais quand le vaste sein des mers
Recevra tes eaux que j'admire,
Cours apprendre à tout l'univers
Que je possède *Zélaïre.*

Par le C. MENEGAUT.

LA PRISE AU MOT.

VALSIN, du pot de son ami Leclair,
Depuis long-tems esquivait la fortune,
Quand celui-ci, le rencontrant hier,
Lui répéta sa semonce importune.
— C'est aujourd'hui qu'avec moi, sans façon,
Vous venez faire un dîner de garçon,
Ou je me fâche à vous tenir rancune.
Bœuf en salade, épinards, vins du cru,
Et pour dessert, dix noix, quinze framboises,
Tel fut en bref le dîner apparu,
Et disparu comme aux ombres chinoises.
— Vous voyez bien, mon cher, qu'à ses amis
On tient ici ce qu'on leur a promis.
Repas frugal se digère plus vîte.
Je ne veux pas, comme certains patrons,
Que mes excès mettent les gens en fuite;
Mais touchez là; nous recommencerons
Quand vous voudrez. — Ah! tope, tout de suite.

Par le C. PONS (de Verdun.)

LA PRÉSIDENTE
DE TOURVELLE
A VALMONT,

ROMANCE.

Toi qui séchas souvent mes larmes,
Amitié, je t'implore en vain;
Mon cœur, insensible à tes charmes,
S'agite et cède à son destin;
Le feu secret qui le consume
N'est point l'ouvrage de l'amour:
La flamme qu'un enfant allume
N'aurait pas duré plus d'un jour.

Mon esprit est dans le délire,
Je cherche ce que je veux fuir;
Quand je veux parler, je soupire,
Tout m'attriste jusqu'au plaisir;
Si parfois la raison m'éclaire
Sur le danger qui me poursuit,
C'est comme une vapeur légère
Que le souffle du vent détruit.

Quel est donc ce charme invincible
Qui fait et défait mon bonheur,
Qui, tour-à-tour, doux [illegible]
Caresse ou déchire mon [illegible]

Les arbres perdent leur parure,
La rose meurt chaque printems;
Mais les saisons et la nature
Ne changent point mes sentimens.

Objet qui causes ma souffrance,
Toi qui m'enlevas mon repos,
Toi qui défends à l'espérance
De venir soulager mes maux,
Tu t'abuses si tu peux croire
Me rebuter par ta froideur:
La constance est comme la gloire;
Elle grandit dans le malheur.

Ta victime, proscrite, errante,
Ira, de climats en climats,
Fatiguer de sa voix mourante
L'écho que tu n'entendras pas:
Quelques remords pourront, peut-être,
Un jour te ramener vers moi;
Et, lorsque j'aurai cessé d'être,
Tu me croiras digne de toi.

Par madame B..... V...

LE PRINTEMS
QUI A SUIVI
LE DIX-HUIT FRUCTIDOR AN VI,
POÈME.

Les longues nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degré, de la terre ont éloigné leurs ombres;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal;
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfans du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La sève emprisonnée en ses étroits canaux
S'élève, se déploie et s'alonge en rameaux.
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, et je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule ami de l'onde, et la ronce épineuse,
Croissent au bord du fleuve (1), en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais, les zéphyrs engagés,
Soulèvent les rameaux, et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la riv-

(1) Le Rhône.

Le serpolet fleurit sur les monts odorans ;
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printems ;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère ;
Le pavot dans les champs lève sa tête altière.
L'épi cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé ;
Et l'aimable espérance à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs, du ciel est descendue.
Dans un humble tissu, long-tems emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Caresse chaque fleur, courtise chaque plante ;
De bosquet en bosquet, de verger en verger,
Les enfans du hameau suivent son vol léger.
D'un monde, hélas! trop vain, ils nous offrent l'image!
La tendre Philomèle, à l'ombre du bocage,
A confié son nid, et le faible arbrisseau
S'incline mollement sous un si doux fardeau.
Tout renaît, tout sourit au berceau de l'année ;
Souvent, pour tempérer les feux de la journée,
Flore appelle la pluie, et le ciel, toujours pur,
Ne la laisse tomber qu'en nuages d'azur.
Zéphyr, pour animer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'aurore ;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein,
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin ;
Le soleil, abaissant sa tête radieuse,
Se penche avec amour vers la terre amoureuse :
Et, du fond des bosquets, un hymne universel
S'élève dans les airs et monte jusqu'au ciel.

Heureux qui, retiré sous un abri champêtre,
Loin du choc des partis, qu'il ne veut point connaître,
Amant de la nature et docile à sa voix,
Vit ignoré du monde, et du peuple et des rois !
Tandis que, loin de lui, la discorde en furie,
Change à son gré la terre, à la crainte asservie,
Il voit toujours ses champs, au retour des saisons,
Riches des mêmes fleurs et des mêmes moissons.
La ville, ô douce Paix ! ne connaît point tes charmes,
Des alarmes toujours là naissent les alarmes,
Et les jours d'infortune y sont sans lendemain;
Dans les champs plus heureux, un ciel pur et serein
Eclaircit l'horizon noirci par la tempête,
Et près d'un jour de deuil se trouve un jour de fête.
C'est au sein des cités, sous leur ciel orageux,
Que des partis bruyans le choc tumultueux,
Que l'anarchie, espoir des règnes despotiques,
Donne l'affreux signal des tempêtes publiques.
Ainsi, loin des vallons et de leur calme heureux,
Le Vésuve rassemble, en ses flancs sulfureux,
Les carreaux frémissans, la lave bouillonnante,
Qui va porter au loin la mort et l'épouvante.

Au milieu des partis, l'un de l'autre assassins,
Les empires, jouets du peuple et des destins,
S'ébranlent, entraînés sur le torrent des âges;
Et le monde, couvert de leurs vastes naufrages,
Parmi l'amas poudreux des trônes abattus,
Chancelle sous les pas de ses maîtres vaincus.
Le sage, ami des champs, contemple du rivage
Ces superbes débris dispersés par l'orage;

Et toujours calme, au sein des peuples agités,
Jouit en paix des biens que (1) Delille a chantés.
La crainte n'a jamais troublé sa solitude :
Victime de la haine et de l'ingratitude,
Il brave les méchans, il se rit des ingrats ;
La nature et les dieux ne l'abandonnent pas.
Non, la foudre jamais n'a fait pâlir le sage ;
Quand l'âme est sans remords, le ciel est sans nuage ;
Il est persécuté, mais l'aspect des bourreaux
Peut troubler ses foyers, sans troubler son repos :
Tel un chêne, entouré des éclats du tonnerre,
Citoyen du désert, fils aîné de la terre,
Prête une ombre paisible aux torrens orageux.
Ah ! dans ces jours de deuil, si quelques malheureux
Vont chercher un abri sous son toit solitaire,
Il leur ouvre à-la-fois son cœur et sa chaumière ;
Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets,
Dérobent aux méchans les heureux qu'il a faits ;
Le pâle fugitif y calme ses alarmes,
Et loin des factions, loin du fracas des armes,
Pleure en paix sur les maux de l'état ébranlé.
D'un monde corrompu, Dieu lui-même exilé,
Sans temples, sans autels, près des mortels qu'il aime,
A caché dans les champs sa majesté suprême.
Son nom n'est invoqué qu'à l'ombre des forêts,
Et l'écho du désert chante seul ses bienfaits.
Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,

(1) Delille n'avait point encore publié l'*Homme des Champs*, mais nous avions la traduction des *Géorgiques* et le poème des *Jardins*.

Au Dieu dont il connut la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir, au lieu d'encens,
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printems:
L'écho redit aux bois leur timide prière.
Hélas! qu'est devenu l'antique presbytère?
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Ces monumens sacrés, si chers à nos aïeux?
Le fidèle pasteur, chassé du sanctuaire,
A fui loin du hameau dont il était le père:
Sur la vertu l'enfer a versé tous ses maux,
Et Fénélon lui-même a trouvé des bourreaux.
 Ce pasteur bienfaisant, aux fêtes solennelles
Vient visiter encor ces retraites fidelles;
Il paraît, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Les plus grands souvenirs ont peuplé ce désert,
Et l'apôtre d'un Dieu devient un dieu lui-même.
Sans se montrer armé du terrible anathême,
Il rend l'espoir au juste et la crainte au méchant;
La victime pardonne, et le pauvre est content.
Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne, orné de l'évangile,
Il reçoit les sermens des époux du hameau;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard, qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste;
Et sans regrets il voit le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.
 Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son Dieu qui l'appelle;
Il va chercher ailleurs des cœurs à soulager,

Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois : ô nuit silencieuse!
Prête ton ombre amie à sa course pieuse;
S'il doit souffrir encore, ô Dieu! sois son appui;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
Et vous, faux sectateurs de la philosophie,
Épargnez ses vertus et respectez sa vie;
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il vient prêcher l'oubli des maux qu'il a soufferts;
Et chez l'infortuné, qui se plaît à l'entendre,
Il court sécher les pleurs que vous faites répandre.
Aux chagrins du présent il ferme l'avenir;
Il nous apprend à vivre et nous aide à mourir.
J'ai connu les hameaux, et ma voix ignorée
N'y prêcha point d'un Dieu la parole sacrée;
Sans consoler les champs, sans leur porter la paix,
De l'hospitalité j'y connus les bienfaits.
Sous ce toit ignoré, qu'a respecté la guerre,
Proscrit par les tyrans, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisa ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.
Jeté dans ces vallons, loin d'un monde barbare,
J'ai trouvé l'Élysée en fuyant le Tartare :
Puissé-je parmi vous, heureux hôtes des champs,
Voir s'écouler mes jours comme ceux du printems;
Et, fixé pour jamais sur ces rives lointaines,
Goûter tous vos plaisirs, sentir toutes vos peines!
Tel un arbre apporté des climats étrangers
S'élève auprès de l'arbre enfant de nos vergers,
Et de son nouvel hôte embrassant le feuillage,

Porte avec lui des fleurs, brave avec lui l'orage.
Dans le vide des jours, dans la longueur des nuits,
Je n'aurai plus aux champs mes livres, mes amis
Lafontaine, Rousseau, dont le divin génie
Quelquefois m'a distrait des maux de la patrie.
Mais ces vallons rians, ces bois religieux,
Des astres de la nuit l'aspect silencieux,
Ces fleuves, ces torrens, fiers enfans des orages,
Ne sont-ils pas un livre ouvert aux yeux des sages?
Quel chef-d'œuvre des arts peut disputer le prix
Aux beautés que les champs offrent aux yeux surpris?
Tout Voltaire vaut-il un rayon de l'aurore,
Ou la moindre des fleurs que Zéphir fait éclore?
Et Virgile, admiré de cent peuples divers,
Vaut-il un seul des biens célébrés dans ses vers?
Le triste citadin, dans son indifférence,
Reste froid à l'aspect de ce spectacle immense:
Pour aimer la nature, il faut sur-tout avoir
Un cœur pour la sentir, et des yeux pour la voir.
Le sage dans les champs vit toujours avec elle,
Et fidèle à ses lois, à son culte fidèle,
Voit toutes ses beautés et sent tous ses bienfaits.
La nature, modeste et simple en ses attraits,
Ressemble à la bergère, à la vierge craintive
Qui dévoile son cœur et sa grace naïve
Au berger qui la suit dans les bois, dans les champs,
Qui sut long-tems lui plaire et sut l'aimer long-tems.
Oh! dans les champs, au sein de l'amitié chérie,
Si quelque noir chagrin venait troubler ma vie,
Sans me plaindre du sort, je l'offrirais aux dieux.

Eh ! quel mortel, hélas ! ne fut point malheureux ?
Le riche des cités, dans sa triste opulence,
Sous ses lambris dorés, souffre sans espérance ;
L'aspect de ses trésors ne tarit point ses pleurs ;
Mais le tableau touchant des bois, des prés, des fleurs,
Le calme des forêts, le frais de leurs ombrages
Offre à l'ami des champs de plus douces images.
L'Être puissant et bon qui créa le printems,
Qui fait naître les fleurs, qui fait taire les vents,
Calme aussi les chagrins du cœur pur et fidèle
Qui bénit dans les champs sa bonté paternelle.
Sur cette terre en proie aux aveugles destins,
Les pleurs sont un tribut qu'il impose aux humains.
Heureux qui, dans la paix de son humble chaumière
Sous ses ormes touffus, auguste sanctuaire,
Près du simple gazon dont il fit un autel,
Heureux, qui se console en regardant le ciel !

Citoyens des hameaux, sous votre toit tranquille,
Content de peu, j'aurais vos goûts ; et de la ville
Fuyant les plaisirs vains et le luxe imposteur,
Les champs et l'amitié suffiraient à mon cœur.
Dans les plaines du ciel l'aigle vit de carnage,
Il plane sur la foudre ; et l'abeille plus sage,
Sur l'émail d'une fleur, sur l'aile des zéphirs,
Trouve à-la-fois son miel, sa gloire et ses plaisirs.

Mais, ô trop vain espoir ! illusion cruelle !
Quand tout brille en vos champs d'une beauté nouvelle,
Le sort m'appelle ailleurs à des chagrins nouveaux.
Le tems qui semble, hélas ! se fixer sur nos maux,
Chargé de nos plaisirs comme de nos années,

Fuit et presse le vol des heures fortunées.
Déjà je n'entends plus le murmure des eaux,
Les chansons des bergers, les concerts des oiseaux,
Et de l'écho du soir la voix lente et sonore.
Je n'assisterai plus au lever de l'aurore;
Et l'astre des beaux jours à la ville étranger
Ne jettera sur moi qu'un regard passager.
De ces vallons fleuris l'image retracée
Demeurera long-tems dans ma triste pensée,
Et mon cœur, las du bruit, amant du doux repos,
Reviendra quelquefois errer sur ces coteaux:
Ainsi, lorsqu'un mortel a vu les rives sombres,
S'échappant, nous dit-on, du noir séjour des ombres,
Ses manes attristés, dans le calme des nuits,
Vont soupirer encore aux lieux qu'il a chéris.
Dans quelques mois, hélas! l'implacable Borée
Fera tomber la fleur pâle et décolorée,
Et des beaux jours d'été le déclin pluvieux
Viendra d'un crêpe noir voiler l'éclat des cieux;
L'hiver ramènera la triste rêverie;
Et la feuille arrachée à sa tige flétrie,
Dans les bois, sur les monts, portée au gré des vents,
M'offrira le tableau de mes destins errans.
O fleuve! dont ma muse a célébré les rives,
Redis alors mes chants dans tes grottes plaintives;
Etends sur les vallons ton humide vapeur,
Et que les champs en deuil parlent de ma douleur!
Et vous que j'ai quittés, vous dont la main amie,
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie,
Sous le ciel du printems, sous vos ombrages frais,

Retenez l'amitié, l'innocence et la paix!
Tranquilles dans le port, vous verrez les tempêtes
Éclater loin de vous, et gronder sur nos têtes.
Ah! jouissez encor, dans votre heureux séjour,
Du ciel qui vous sourit dans ses regards d'amour;
Loin de l'œil des méchans, des clameurs du vulgaire,
Aimez, vivez heureux; et que le sort prospère,
De vos plus doux penchans resserrant les liens,
Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens!

Par le C. MICHAUD.

FIN.

TABLE.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN NEUVIÈME.

POÈMES.

TRADUCTION en vers des Métamorphoses d'Ovide, poème en quinze livres, avec des commentaires; par François Desaintange, professeur de belles-lettres aux écoles centrales de Paris; 2 vol. in-8° de 500 pages. Paris, Deterville, rue du Battoir, n° 16.

Ovide ne peut plus envier à Virgile le bonheur d'avoir trouvé un traducteur français.

Des difficultés heureusement vaincues, une fidélité vraiment rare, des vers bien tournés, des inégalités, mais en petit nombre. En total, beaucoup de talent; ouvrage qui assure à l'auteur la reconnaissance des gens du monde, et lui donne un rang très-élevé parmi les poètes.

Les Jardins, poème, par Jacques Delille, nouvelle édition, augmentée de onze cents vers. Prix de l'in-18, avec fig. dessinées par Monsiau, et gravées par Saint-Aubin, imprimé par Didot jeune, 3 fr.; pap. vél. 8 fr.; avec fig. avant la lettre, 13 fr. 50 c.; pap. commun sans fig. 75 c. — Édit. in-8, avec fig. des mêmes artistes, 4 fr.; pap.

vél. 9 fr.; avec fig. avant la lettre, 15 fr.; pap. com. sans fig. 1 fr. 20 c. Paris, chez les éditeurs, Levrault frères, quai Malaquais, et à Strasbourg, rue des Juifs.

Des additions qui ne sont pas toutes également heureuses, quoique l'on y reconnaisse toujours la manière et le grand talent de Delille.

— Un peintre a peut-être tort de retoucher à cinquante ans le tableau qu'il fit à trente.

Homère et Alexandre, poëmes, par Louis Lemercier, avec cette épigraphe :

Me raris juvat auribus placere.

Paris, Renouard, rue Saint-André des Arcs, n° 42.

Cinq mille vers, parmi lesquels on en trouve de très-beaux, une manière originale, de la verve, mais un ensemble froid, un coloris inégal, quelquefois même une violation trop ouverte des règles de la grammaire et de la versification, et surtout une préface dont le ton préviendrait contre l'auteur, si sa personne était moins connue, et son talent moins estimé.

La conquête de Naples par Charles VIII, ouvrage composé sous Louis XV, par Paul G***, avec cette épigraphe :

Juvenilia mea.

Paris, Fuchs, rue des Mathurins, hôtel Cluni, 3 vol. in-8°.

Sujet riche et fécond, traité dans le genre de l'*Orlando* et de *la Pucelle*, pour ridiculiser les anti-philosophes : *les crimes d'Alexandre VI*, de *Borgia* et de sa fille *Lucrèce*, peints avec beau-

coup de force, des tirades pleines de verve et de talent; mais trois volumes de vers sur le même sujet! c'est peut-être un peu long.

Les trois fanatiques, poème philosophe, comique, en quatre chants; par Louis Lemercier, broch. in-12. Paris, Renouard, rue S. André des Arcs.

Plan assez régulier, beaucoup d'imagination et de facilité, des détails spirituels que dépare quelquefois un style et négligé.

L'Astronomie, poème en trois chants, par le citoyen Gudin, membre du lycée de l'Yonne, associé de l'institut national et de l'Athenée de Lyon, avec cette épigraphe:

Rien n'est beau que le vrai.

Auxerre, de l'imprimerie de Laurent Fournier, impr. du lycée de l'Yonne. Paris, Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel, et les marchands de nouveautés. An 9, broch. in-8° de 68 pag.

L'histoire de l'*Astronomie*, présentée en vers clairs et corrects; des détails dans lesquels *le poète* ne se montre peut-être pas autant que *le savant*. Notes instructives.

Le mérite des Femmes, poème, par Legouvé, de l'institut national; de l'imprimerie de Didot l'aîné. Paris, Louis, libraire, rue Saint-Severin, n°. 110, et chez plusieurs libraires.

Sujet aimable, et parfaitement traité, peinture

énergique du dévouement filial de *mademoiselle de Sombreuil ;* de très-beaux détails poétiques : un style ferme, harmonieux et soutenu, de la grace, de la sensibilité ; apostrophe heureuse aux détracteurs des femmes.

« Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
« Sache les respecter autant que les chérir ;
« Et, si la voix du sang n'est pas une chimère,
« Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Notes qui ajoutent à l'intérêt de cet ouvrage, où l'on distingue un talent du premier ordre.

Le Mérite des hommes, poème, par Angélique-Rose *Gaétan ;* de l'imprimerie de Crapelet. Paris, Maradan, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 16.

Il était assez doux pour les hommes de voir une femme chanter leur *mérite ;* c'était du moins une preuve que toutes n'ont pas à se plaindre d'eux ; mais en adoptant les rimes du poème intitulé, *le Mérite des Femmes*, l'auteur s'est imposé la tâche de remplir cinq cents bouts rimés ; c'était un tour de force. La jeune Muse eût mieux fait de suivre les mouvemens de son cœur, que d'imposer un travail si pénible à son esprit.

La Gastronomie, ou l'Homme des Champs à table, poème didactique en quatre chants ; par Joseph B**** x, vol. in-12 de 110 pages. A Paris, de l'imprimerie de Giguet et compagnie, rue des Bons-Enfans, n° 6.

Plaisanterie beaucoup trop prolongée, et pas assez saillante ; une grande facilité perdue, et de très-jolis détails noyés. Les meilleurs repas ne sont pas ceux où l'on sert le plus de mets.

La Paix, ou le Traité de Lunéville, poème,

suivi d'une épître en vers à Virgile, sur la bataille de Marengo, avec la traduction en vers italiens; d'une Ode au Vengeur, accompagnée d'une lettre du citoyen Desaintange, et d'un Sonnet italien, avec la traduction française; par Cubière jeune, membre de l'athenée de Lyon, et de plusieurs autres sociétés littéraires. A Paris, chez Parisot, rue du Vieux-Colombier, n° 38, en face des Orphelins, et chez les marchands de nouveautés, an 9—1801, broch. in-8° de 68 pages.

De belles strophes dans l'Ode *au Vengeur*, du talent dans chacune des autres pièces qui composent ce petit recueil; mais dans chacune aussi un style par fois trop abandonné. L'auteur a dédié son recueil à *celle que l'on reconnaîtra*, et l'on n'a pas eu de peine à reconnaitre *madame de Beauharnais*, qui, aux agrémens de l'esprit, réunit toutes les qualités de l'ame.

Chant sur la Paix, imitation d'un poème latin, du citoyen Sopransi, ex-membre du gouvernement cisalpin, par le citoyen de More, de l'athenée de Lyon, sous-commissaire de marine à Toulon; broch. in-4° de 4 pages. Toulon.

De l'harmonie, des images, des vers heureusement tournés, quelques endroits faibles.

Le Bois de Boulogne, poème, suivi de notes historiques et critiques, par Dusausoir, membre de la société des belles lettres.

Paris, Roullet, libraire, Palais Egalité, passage de la galérie neuve, n° 38, et rue des Poitevins, n° 6, an 9—1801.

De la facilité, de jolis tableaux.

Des Dangers de la Coquetterie, par L. D. E. Paris, Maréchal, cour des Fontaines, n° 1112, et marchands de nouveautés, an 9; broch. in-8° de 16 pages.

ODES.

Ode sur l'attentat du 3 nivôse, lue à l'institut national, dans la séance du 13 pluviôse an 9, par le citoyen Crouzet, membre associé de l'institut national, directeur du Prytanée de Compiègne, etc. avec cette épigraphe:

Acheronta movebo.
VIRGILE.

Paris, au Lycée républicain, rue des Bons-Enfans; Desenne, Palais du Tribunat. Fonderie et imprimerie de Gille, an 9.

Du mouvement, de la poésie, de belles strophes, un style correct et élevé.

Ode sur la bataille de Marengo, par J. B. Authenac. (des Hautes-Pyrénées) Paris de l'imprimerie de Lemaire, rue d'Enfer n° 371; broch. in-12 de 5 pages.

Journée mémorable célébrée en vers, qui n manquent ni de force, ni de chaleur.

La Concorde, Ode, par Louis Dubois, bibliothécaire de l'École centrale de l'Orne

Alençon; de l'imprimerie de la veuve Malassis, faubourg Monsort; broch. in-8° de 8 pages.

Ode sur la Paix, suivie de vers, sur le complot du 3 nivôse, et d'une épitaphe du général Desaix, par Delorme aîné de Lyon, an 9—1801; broch. in-8° de 16 pages.

La Délivrance de l'Italie, imitée de l'italien de V. Monti, avec cette épigraphe,

Pugnas et exactos tyrannos.

HORACE. Od. II.

par Louis Dubois, bibliothécaire de l'École centrale de l'Orne. Alençon, an 9; brochure in-8° de 8 pages.

Les divers Périodes des Sciences, des lettres et des arts, Ode, par Gaspard Bonaventure Thimothée Ferry, professeur de physique et de chimie, etc. Paris, Belin, imprimeur, rue Jacques, n° 22, l'auteur, à l'école centrale de la rue Antoine; brochure in-8° de 20 pages.

La paix, Stances, avec cette épigraphe :

Pax missa per orbem
Ferrea belligeri compescat limina Jani.

LUCANI. Ph. L. 1.

par Louis Dubois, bibliothécaire de l'école centrale de l'Orne. Alençon, Malassis le jeune, place du Cours; brochure in-8° de 4 pages.

ÉPITRES.

Épître à Jacques Delille, par Pierre Daru. A Paris, chez Charles Pougens, quai Voltaire, n° 10.

Invitation à l'un de nos meilleurs poètes français de rentrer dans sa patrie, pour y jouir de sa gloire et de celle de ses concitoyens.

Du mouvement, de la chaleur, une superbe description des derniers succès de nos armées; d'excellentes intentions, le langage de la poésie mêlé à celui de la raison et du vrai patriotisme; un peu de vague vers le milieu de l'ouvrage, quelques vers négligés; mais en total, beaucoup de talent.

Epître à l'ombre de Caroline, par Luce de Lancival, professeur de Belles-Lettres au Prytanée français. Paris, in-8° de 8 pages.

Des vers bien tournés, des détails touchans, des pensées heureuses; un style pur.

Discours en vers sur l'Amitié, par le citoyen Agar, professeur de Belles-Lettres, et membre du conseil général du département du Lot; lu au lycée de Paris, le 7 ventôse an 9. Florence 1801.

Vers doux et corrects; style en général un peu faible.

SATIRES.

Les nouveaux Saints, avec cette épigraphe:

Gloria in excelsis Deo!

Paris, Dabin, libraire, au bas de l'escalier de la bibliothèque, Palais du Tribunat.

Pasquinade anti-chrétienne, attribuée au citoyen *Chénier*, qui ne l'a pas désavouée. Point de plan; espèces de scènes à tiroir, dans lesquelles le compère ne dit ni qui il est, ni d'où il vient, et injurie des gens qui s'injurient eux-mêmes. Pas une idée neuve; plaisanteries usées, expressions triviales : en total, satire fort au-dessous de celles de *Clément*, de *Despaze*, et de *Lormian*: ouvrage d'écolier.

Les nouveaux Athées, ou Réfutation des nouveaux Saints, avec cette épigraphe :

Ab uno disce omnes.

ouvrage en moins de 250 vers, enrichi de notes, par René Perrin et Bizet. Paris, Marchand, Palais du Tribunat, passage Valois, n° 188.

Une réfutation des *nouveaux Saints!* à quoi bon?

Les Nouveaux Philosophes, ou Réponse aux Nouveaux Saints, avec cette épigraphe :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
VOLTAIRE.

Paris, Marchands de nouveautés, an 9 — 1801; brochure in-12 de 24 pages.

L'auteur, dans sa préface, dit *qu'il est très-novice dans l'art des vers*; *qu'on ne verra dans son ouvrage que les faibles efforts d'un mirmidon*, etc.

On lit ses vers, et l'on est forcé d'être de son avis.

La Nouvelle Sainte, épître de saint Roch à Madame R... Paris, Dabin, libraire, au bas de l'escalier de la bibliothèque,

Palais du Tribunat, an 9—1801; brochure in-12 de 10 pages.

Plaisanterie fort commune adressée à une fort jolie femme.

Le poète eût très bien fait de mettre dans ses vers la grace que madame R.... a dans sa personne.

Mon Siècle, ou les Trois Satires, suivi de notes historiques, critiques et littéraires, par Louis Damin, membre de plusieurs sociétés littéraires, avec cette épigraphe:

> Impius ante aras, atque auri cæcus amore
> Clam ferro superat....
>
> *Énéide, liv.* 1.

Paris, Hamelin, Palais du Tribunat, galerie du Théâtre de la République, vis-à-vis le café Saintard; et les Marchands de nouveautés; brochure in-8° de 59 pages.

L'amour de la vertu et la haine du vice exprimés souvent en vers heureux.

RECUEILS.

Théâtre de Marie-Joseph Chénier, de l'institut national, contenant Charles IX, Henri VIII, Jean Calas ou l'École des Juges, Caïus-Gracchus et Fénélon, tragédies; 2 vol. in-18, pap. vél. fin, imprimés par Didot aîné, avec très-beaux caractères; prix, 12 fr. pour Paris. — A Paris, chez Fayolle, libraire, rue S. Honoré, n° 1442, près S.-Roch.

Nota. On n'a tiré que 150 exemplaires.

Théâtre bien faible.

Ici, quelques vers heureux; là, une scène conduite avec assez d'art; ailleurs, un caractère passablement indiqué; mais jamais un ensemble satisfaisant, et toujours des lieux communs, des réminiscences, un style dur ou flasque, obscur ou diffus, prosaïque ou ampoulé. Enfin, talent qui ne s'élève guère au-dessus du médiocre; pièces qui ne resteront pas au théâtre plus que *l'Edgard et l'Azémire*, du même auteur, qui n'ont eu qu'une représentation.

Mes Conventions, épître suivie de vers et de prose; par L. J. B. E. Vigée, de plusieurs sociétés littéraires de Paris et des départemens; troisième édition; de l'imprimerie de Crapelet. Paris, Louis, rue S. Severin, n° 110, an 9; brochure in-12 de 170 pages.

Lettres à Émilie sur la Mythologie; par Demoustier; 6 vol in-8°, avec figures. Paris, chez tous les libraires.

Nouvelle édition d'un ouvrage dont la réputation est faite depuis long-tems. Elle parut au moment où *Demoustier*, homme aimable et poète ingénieux, était enlevé à la société et aux lettres.

Ossian, poésies galliques, en vers français, par Baour-Lormian. A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, au Louvre, galeries, n° 3, an 9; 1 vol. petit in-12 de 264 pages.

Très-belle imitation d'un poète vraiment original, et dont le C. *Baoür-Lormian* a su atténuer les défauts en lui conservant ses traits caractéristiques.

De la correction, de l'élégance, un style harmonieux et brillant, une manière large et savante, la monotonie des images sauvée par la variété des to urs ; enfin, traduction qui place son auteur au premier rang parmi nos traducteurs en vers.

Contes en prose et en vers, suivis de pièces fugitives, et du poème d'Herminie; par E. F Lantier, auteur des Voyages d'Antenor, avec trois gravures; 3 vol. in-18 de 200 pages à-peu-près chacun. Paris, Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n° 20, an 9—1801.

De l'imagination, de l'esprit de la gaieté dans les contes ; des *pièces fugitives* agréables pour la plupart; dans le poème *d'Herminie*, une narration rapide et des morceaux écrits quelquefois avec chaleur, souvent avec trop de facilité.

Contes, Fables, Chansons et Vers de L. P. Ségur l'aîné, ex-ambassadeur, membre du corps législatif, avec cette épigraphe :

Cantantes licet usque (minus via lædet) eamus.
Virgil. *églog. IX.*

Paris, F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n° 20; Mongie l'aîné, libraire, galerie de bois, n°. 224, Palais du Tribunat. Rouen, Frère l'aîné, libraire, sur le port; an 9 — 1801; brochure in-8° de 257 pages.

Délassemens d'un homme qui a rempli avec distinction des fonctions importantes.

De l'esprit, de la grace, un excellent ton, des vers faciles, des chansons charmantes, de légères négligences.

Œuvres diverses du cit. Lachabeaussière, de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris, et de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

Quelques poésies, essais de traduction en vers, d'Homère, de Virgile, d'Horace, etc. apologues moraux, contes allégoriques, pièces fugitives, chansons, etc. Paris, Fuchs, libraire, rue des Mathurins, an 9 de la république; brochure in8° de 135 pages.

Recueil attachant par le mérite, par la variété des pièces qui le composent, et tel qu'on pouvait l'attendre d'un écrivain estimable à plus d'un titre, de l'auteur *des Maris corrigés, etc.*

Satires d'Horace, traduites en vers par Pierre Daru. A Paris, chez Parisot, rue du Vieux-Colombier, n° 389, en face des Orphelines; et au dépôt de librairie, rue de la Feuillade, n° 1, an 9 — 1801; brochure in-8° de 247 pages.

Traduction supérieure à celle que *le C. Daru* a publiée des odes du même auteur.

La simplicité des tours, la familiarité piquante, la négligence aimable d'Horace très-bien senties, et rendues souvent d'une manière très-heureuse.

Poésies fugitives, par Armand Charlemagne, avec cette épigraphe :

Les Muses sont des abeilles volages,
Leur goût voltige et fuit les longs ouvrages.

GRESSET.

De l'imprimerie de P. Didot l'aîné. Paris, Louis, libraire, rue S.-Severin, n° 110, an 9.

Recueil agréable, composé de jolis vers. De l'esprit, de la facilité, de la malice, qui serait plus aimable si elle ne prenait quelquefois le ton de l'humeur.

Recueil de Poésies et de Morceaux choisis, par Delille, contenant des pièces fugitives inédites. Chez Giguet et compagnie, rue de Grenelle-Honoré, n° 12.

Recueil de *fragmens* déjà connus pour la plupart : le libraire Colnet en a publié un à-peu-près semblable. *Delille* n'avouerait sans-doute ni l'un ni l'autre, et pourrait se plaindre, avec raison, de ce qu'on *pille* ainsi son porte-feuille.

Contes, Historiettes érotiques, philosophiques, berniesques et moraux, en vers, par Adrien. L. R. Chez les marchands de nouveautés.

La mère en défendra la lecture à sa fille; mais les lecteurs peu scrupuleux pourront les parcourir et sourire quelquefois.

Le Voyageur curieux et sentimental ; ouvrage en deux parties, contenant, 1° Le Voyage de Chantilly et d'Ermenonville ;

2° Le Voyage aux îles Borromées. Par le cit. Damin, avec cette épigraphe :

Forsàn et hæc olim meminisse juvabit.
VIRG.

Toulouse, de l'imprimerie de A. D. Manavit fils, rue Saint-Rome.

De la prose mêlée de vers, qu'on ne lit pas sans plaisir et sans intérêt.

Les Départemens de la France, en vers artificiels; ouvrage fait pour aider la mémoire des enfans, deuxième édition; par Silvain Dupain de Vierzon. Romorentin, de l'imprimerie de Boissard, an 9; broch. in-8° de 19 pages.

Des vers dans le genre de ceux dont *le P. Buffier* a *orné* sa géographie universelle. L'auteur n'a pas eu la prétention de passer pour poète, il a voulu être utile, et il y a réussi.

Catéchisme des Muses, ou Abrégé des règles de la versification française, mis, par demandes et par réponses, à la portée des élèves de l'un et de l'autre sexe; suivi de Socrate, poème; de l'Action héroique du brave Aubry, et autres poésies; par le cit. Benoist-Lamothe, directeur du collége de Sens. A Sens, chez l'auteur, maison de du Collége, et chez les libraires. Paris, Chemin, à la librairie classique, au coin du pont Saint-Michel, à droite par le quai

des Orfévre, an 9; petit volume de 98 pages.

Les règles de la versification française très-bien rédigées; un poème et des poésies qui laissent à desirer.

Géométrie, en vers; par Desrois, ancien doyen de Mortain, maître de mathématiq. Chez Dareste, rue de la loi, nº 74.

La perpendiculaire a confondu l'oblique.
Je la démontrerai plus courte sans réplique.

Mon Entrée au Parnasse; par F. de Bastide, avec cette épigraphe:

Il n'écrivit pas pour la gloire,
Il n'écrivit que pour l'amour.

De l'imprimerie de Crapelet. Paris, Louis libraire, rue de Savoie, nº 12, an 9.—1801. broch. in-12 de 79 pages.

Fables choisies, mises en vers, par le cit. Formage, professeur de langues anciennes à l'école centrale de la Seine-Inférieure, et membre de la Société d'émulation et du Lycée de Rouen. Paris, Barrois l'aîné, libraire, rue de Savoie, nº 23; 2 vol.

Satires de Juvénal et de Perse, traduites en vers français, avec des notes; par F. Duboys-Lamolignière, avec cette épigraphe:

Dulcia non meruit, qui non gustavit amara.

Paris, ch. Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, nº 10; Colas, libraire, place

Sorbonne, n° 412, an 9. — 1801. Un vol. in-8° de 233 pages.

Idylles de Jauffret, sur l'enfance et l'amour maternel, mises en vers par madame de France, née Chompré. A Paris, chez Leclerc, libraire, quai des Augustins, n° 39.

Fables de Jean-François Aumont, capitaine invalidé. Paris, imprimerie de Renaudière, rue des Prouvaires ; Desenne, libraire, Palais du Tribunat, an 9. Un vol. in-8°.

Almanach des Muses, pour l'an 9 de la République Française; prix broché 36 s. et 48 s. fr. de port. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12; petit in-12 de 354 pag.

Le Chansonnier des Graces, avec la musique gravée des airs nouveaux. Paris, Louis, libr., rue de Savoie, n° 12; petit in-18 de 220 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, notamment dans le *Journal de Paris*, la *Décade Philosophique*, le *Courrier des Spectacles*, le *Journal des Débats*, le *Mercure*, les *Petites-Affiches*, etc. D'autres se bornent à donner des articles de politique, et l'analyse des pièces de théâtre.

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Thésée, tragédie en cinq actes, par F. Mazoïer, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre français de la république, le 4 frimaire an 9, avec cette épigraphe :

Sit Medea ferox.

HORAT.

Paris, Huet, libraire, rue Vivienne, n° 8; Charron, libraire, passage Feydeau, an 9—1801.

Médée, après avoir épouvanté Corinthe et la Thessalie de ses crimes, a trouvé le secret, en se réfugiant dans l'Attique, de séduire Egée, roi d'Athènes : elle partage avec lui le trône qu'il a usurpé sur les Pallantides, et qu'il doit leur rendre à sa mort; mais Egée a un fils élevé loin de lui, sous le nom de Thésée, et qui s'est déjà rendu fameux par de grands exploits : Médée et Pallas craignent également l'arrivée de ce héros, ses droits, et surtout son ascendant sur le peuple d'Athènes; il s'agit de le perdre dans l'esprit d'Égée, qui ne le connaît point : l'artificieuse Médée persuade à son faible époux que Thésée n'est rentré dans l'Attique qu pour lui ôter la couronne et la vie, et le décide présenter une coupe empoisonnée au jeune prince mais Thésée, instruit de sa naissance, des crimes des projets de la reine, pour donner plus d'éclat on triomphe, ne se fait reconnaître qu'au mome son père va le faire périr : le mystère une fo

découvert, les ennemis de Thésée sont confondus, et Médée, furieuse, se donne la mort.

Le caractère de Médée froidement atroce, opposé à des caractères bien faibles; mais des scènes conduites avec art, de l'élévation dans les idées; un style toujours correct et souvent tragique, début qui donne de grandes espérances.

Phœdor et Waldamir, tragédie en cinq actes en vers, par le citoyen Ducis, de l'institut national, floréal an 9.

Deux frères unis par l'amitié la plus tendre, et relégués dans les déserts glacés de la Sibérie, conçoivent tous les deux, pour Arzéline, la passion la plus violente : le doux et sensible Waldamir est préféré à l'impétueux et bouillant Phœdor. Le premier se sent capable d'immoler son amour à l'attachement fraternel; le second est susceptible de tous les transports d'une jalousie effrénée ! Quoique les deux amans cachent avec soin leur tendresse réciproque, Phœdor ne croit pas à l'indifférence apparente de son frère, et Arzéline, que la rigueur du climat et d'une gelée effrayante et subite a conduite aux portes de la mort, a fait, dans le délire de son agonie, l'aveu de son amour pour Waldamir. Bientôt Phœdor ne connaît plus de frein, et veut immoler son rival. De pieux hospitaliers, chez lesquels se passe la catastrophe, font rougir ce jeune insensé du projet d'un fratricide; mais en horreur à lui-même, détestant son amour et la vie, il se poignarde, et se punit ainsi lui-même.

Sujet qui n'a pas produit l'effet que l'auteur en attendait; contexture qui a paru vicieuse, style plus épique que tragique; mais de beaux éclairs du talent dramatique auquel la scène française doit quelques scènes admirables. Représentation très-orageuse, public très-sévère.

TRAGÉDIE IMPRIMÉE.

L'Orphelin Polonais, tragédie en cinq actes en vers, par le citoyen Lamontagne, dédiée au consul Cambacérès, représentée pour la première fois le 25 pluviôse an 9, avec cette épigraphe :

L'intérêt du pays passe avant tous les autres.

Act. IV, sène I.

Paris, Hugelet, imprimeur, rue des Fossés Saint-Jacques, n° 4, près l'Estrapade, an 9; brochure in-8° de 69 pages.

COMÉDIES ET DRAMES REPRÉSENTÉS.

Caroline, ou le Tableau, comédie en un acte et en vers, par F. Roger, représentée pour la première fois par les comédiens français, le 12 vendémiaire an 9, avec cette épigraphe :

Il m'a fait éprouver qu'on pouvait, sans rougir,
Accepter d'un époux quand il savait offrir.

Scène dernière.

Paris, Huet, rue Vivienne, n° 8, Charron, libraire, passage Feydeau, an 9.

Caroline, jeune orpheline sans bien, et confiée aux soins d'un peintre ami de son père, se refuse aux vœux d'un amant riche, parce qu'elle n'a point de dot. Desronais, non moins délicat, veut faire la fortune de Caroline en dépit d'elle; il déguise son valet en moderne enrichi, et fait acheter un vieux et méchant tableau qu'elle a chez elle, 24,000 fr. Le tuteur de la jeune personne soupçonne la ruse et la découvre; mais touché du

procédé, il engage sa pupille à couronner l'amour de Desronais : elle y consent.

Trait de la vie du comte d'Apchon ; des scènes comiques, un dialogue piquant. Du succès.

Le Mariage Supposé, comédie en trois actes, en vers, par le citoyen Lourdet de Santerre. Frimaire an 9.

Fond qui ressemble beaucoup à celui de *la Feinte par amour*, quelques vers agréablement tournés ; des plaisanteries de bonne compagnie, mais peu d'action. Demi-succès.

Villars à Nismes, en un acte et en prose, par les citoyens......, nivôse an 9.

Quelques intentions dramatiques, mais un ensemble froid. Les auteurs ont retiré la pièce.

L'Amour et l'Intrigue, drame en cinq actes et en prose. Pluviôse.

Imitation monstrueuse d'un drame allemand de *Schiller*.

Intrigue pénible et détails invraisemblables. Point de succès.

L'aimable Vieillard, drame ou comédie en cinq actes, en prose. Ventôse an 9.

Pièce dont le public a supporté très-impatiemment la représentation.

L'Intrigant dupé, imbroglio en cinq actes, en prose. Messidor an 9.

Un intrigant se charge d'éconduire un amant pour favoriser les vœux d'un autre, et se trouve pris dans ses propres filets.

Imitation de plusieurs pièces connues. Des invraisemblances.

Quelques détails comiques dans un rôle de valet, très-bien joué par *Michaud*. Peu de succès.

Le Confident par hasard, en un acte, en vers; par le citoyen Faur. Thermidor an 9.

Un vieillard veut épouser une jeune fille, et a son fils pour rival; après s'être amusé un moment de la frayeur qu'il inspire aux deux amans, il finit par les unir.

Peu de fond; quelques intentions comiques; des détails agréables.

COMÉDIES IMPRIMÉES ET NON REPRÉSENTÉES.

Athènes pacifiée, comédie en trois actes et en prose, tirée des onze pièces d'Aristophane; par Cailhava. Paris, Ch. Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n° 10.

L'intention de l'auteur, en composant cette pièce dans le cours de l'an cinq, fut de resserrer en quelques scènes imitées d'*Aristophane*, tout ce qu'il avait préparé pour faire connaître les beautés de cet auteur comique, ses défauts, ses lâches complaisances pour le peuple, le peu d'influence qu'il eut sur les affaires publiques et tous les torts qu'il aurait dû s'épargner. Il voulait encore prouver aux auteurs qui écrivent la comédie qu'il serait funeste pour eux de voir un *but politique* au-delà du *but moral*.

Ouvrage piquant à la lecture, et qui ne l'eût pas été moins à la représentation, sur-tout dans le tems où il fut achevé.

Le Dépit amoureux, rétabli en cinq actes; hommage à Molière; par Cailhava, de

l'institut. Paris, Ch. Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n° 10.

Hommage rendu en effet à *Molière* par un écrivain qui a fait de bonnes comédies, et qui connaît pa faitement le théâtre.

On s'est avisé de réduire *le Dépit amoureux*, et de le représenter en deux actes sur quelques théâtres de province. Le citoyen *Cailhava* a retranché, ajouté, refait; et la pièce, dans l'état où il l'a rétablie, obtiendrait sans doute un plein succès si elle était représentée par les beaux talens dont s'honore le premier théâtre de Paris.

THÉATRE FRANÇAIS,

D'abord rue Feydeau, et maintenant rue de Louvois.

Les Rivales, comédie en un acte et en vers; par le cit. Lantier. Vendémiaire.

Une Anglaise, fière et spirituelle, apprend que son amant s'est laissé séduire par deux coquettes : elle se déguise en homme, s'introduit chez ses deux rivales, et parvient, en leur faisant sa cour, à faire donner congé à ce lord infidèle, qui reconnaît alors son erreur et obtient son pardon.

Peu de vraisemblance, peu d'intérêt; mais un style agréable, et de jolis détails.

Le Moraliseur, ou l'Homme à sentimens, comédie en cinq actes, en vers. Brumaire an 9.

Sudmer revient en France après une absence de vingt ans : il y retrouve ses neveux, dont l'un jouit de la plus haute réputation de vertu, tandis que l'autre passe pour le plus déréglé de tous les

jeunes gens. Assez philosophe pour se méfier des apparences, il veut éprouver ses neveux, et se déguise. Il découvre bientôt que le moraliseur, tout en débitant les plus belles maximes, est un scélérat hypocrite, qui veut séduire la femme de son hôte, enlever à son frère sa maitresse, laisse périr celui-ci de misère, faute de secours, ou ne lui en prête que d'usuraires pour accélérer sa ruine, et desire beaucoup plus l'héritage de son oncle que son retour. L'autre, au contraire, est, à la vérité, prodigue, joueur et galant, mais sensible, franc et généreux. Il chérit sur-tout son oncle, dont, malgré sa détresse, il ne veut point vendre le portrait, et cache même les fautes de son frère, dont il a droit de se plaindre. Sudmer, satisfait de ses épreuves, démasque et punit l'hypocrite, console et récompense celui dont les bonnes qualités balancent la légéreté et l'étourderie.

Imitation de la comédie anglaise de *Shéridan*, intitulée l'École de la médisance, *The School of scandal.*

Quelques défauts de contexture et quelques invraisemblances; des gradations dramatiques mal observées, un cinquième acte décousu; mais de l'intérêt et de bonnes intentions, une morale excellente, un style correct et point de mauvais goût du succès.

La petite Ville, comédie épisodique en quatre actes, en prose, par le cit. Picard. Floréal.

Un jeune homme fuyant, avec son ami, sa maitresse, qu'il croit infidelle, est forcé de s'arrêter, par l'incident de sa chaise rompue, auprès d'une petite ville. Il est prêt à s'enthousiasmer pour les mœurs provinciales; mais à peine a-t-il mis le pied dans la petite ville, qu'il se trouve en

butte à toutes les mésaventures comiques que lui suscite une foule d'originaux : c'est une demoiselle romanesque et surannée qui se persuade qu'il doit l'épouser, et qui lui fait intenter un procès par son frère, grand chicaneur; c'est une coquette qui, par ses agaceries, lui attire un duel avec un de ses courtisans, gentillâtre fanfaron et ridicule; c'est une babillarde qui veut lui faire épouser sa fille, et dont il ne peut éviter les politesses importunes qu'en se disant marié.

Heureusement sa maîtresse, qui l'a suivi dans ses courses vagabondes, trouve le moyen, grace aux soins de son ami, de se justifier, de se raccommoder avec lui, et de l'arracher à toutes les tracasseries de cette petite ville, qu'il abandonne sans regret.

Point d'action réelle; mais de jolis tableaux, et des ridicules saisis avec adresse : un dialogue très-piquant, une gaieté intarissable. Grand succès.

La petite Maison de Thalie, en un acte, en vers, par le cit. Armand Charlemagne.

Prologue d'inauguration pour l'installation définitive *des comédiens de l'Odéon au théâtre de la rue de Louvois.*

Des scènes à tiroir, suivant l'usage; de la facilité et de l'esprit dans le style.

Le Premier Venu, ou Six lieues de Chemin, comédie en trois actes et en prose; par le cit. Vial. Prairial.

Dorimon, qui demeure à six lieues de Lyon, est un original qui ne pouvant se décider entre deux prétendans à la main de sa fille; et, persuadé que le hasard est le meilleur guide auquel il puisse se livrer, la promet à celui des deux qui arrivera le premier chez lui. Dorval et Berville sont rivaux

sans cesser d'être amis ; ils conviennent de ne part[ir] qu'à six heures, et de ne voyager qu'en chaise d[e] poste. Chacun d'eux cherche à mettre une espè[ce] de Jockei dans ses intérêts : celui-ci reçoit leur a[r]gent et les sert tous deux, en faisant naître cou[p]-sur-coup des incidens qui puissent tour-à-tour l[es] arrêter. Enfin Dorval arrive le premier : il est d'a[bord] victime d'une ruse qu'il avait employée po[ur] faire éconduire son rival ; mais il est assez heureu[x] pour que ce rival l'ait servi en cherchant à lui nuir[e], et il épouse Emilie, dont il est aimé.

Plan qui paraîtrait coupé pour l'opéra-comiq[ue] plutôt que pour la comédie. Imbroglio très-com[pliqué], et souvent fondé sur des moyens très-invra[isem]blables ; mais un dialogue pétillant d'esprit [et] d'une gaieté soutenue. Beaucoup de succès.

La Critique de la Petite ville, comédie e[n] en un acte et en prose. Messidor, an 9.

Des provinciaux sont furieux du succès de la co[mé]die de *Picard*, et du ridicule qu'elle a jeté sur l[es] mœurs de province ; ils ont cru se reconnaître da[ns] l'ouvrage. Un bel-esprit de l'endroit en dit beauco[up] de mal ; et l'on soupçonne un jeune Parisien, arri[vé] depuis huit jours, d'en être l'auteur. Heureusemen[t] pour l'individu, qui n'est qu'un jeune merveilleu[x,] un autre habitant de Paris désabuse les provincia[ux,] et soutient que toutes les petites villes de France [ont] également cru que l'auteur comique les avait pris pour modèles.

Hommage rendu au talent de *Picard* par un de s[es] rivaux. Peu d'intérêt ; accueil froid.

L'auteur a retiré sa pièce.

Duhautcours, ou le Contrat d'union, co[mé]die en cinq actes et en prose ; par le cit. Picard et C.... Thermidor.

Duhautcours, fripon subalterne, persuade à Durville, négociant, qu'il faut, pour s'enrichir plus vîte, faire une banqueroute frauduleuse. En conséquence il le fait séparer de biens d'avec sa femme, réalise ses capitaux, suppose des créanciers, se met du nombre, et propose un contrat d'union, au moyen duquel les créances sont réduites à 20 pour 100; mais, par malheur, un des créanciers les plus forts soupçonne l'intrigue, refuse de signer le contrat d'union, se charge des créances de tous ceux à qui Durville veut faire ratifier l'acte, fait rougir celui-ci de sa conduite, le ramène à l'honneur, et finit par confondre Duhautcours.

Un fond pareil semblait ne devoir fournir qu'un drame. *Picard*, en le semant de détails comiques, a dissimulé le vice du plan et l'odieux des caractères.

Des scènes heureuses, d'excellens apperçus, un style inégal, mais étincelant de saillies.

Beaucoup de succès.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Les Horaces, tragédie lyrique en 3 actes, paroles du cit. Guillard, musique du cit. Porta. Vendémiaire an 9.

Opéra né de la tragédie de *Corneille :* le combat est mis en action.

Quelques beautés dans la musique.

Peu de succès.

La Création du monde, oratorio; par Haydn. 3 nivôse an 9.

Spectacle d'un genre qui nous est peu familier.

Une représentation très-brillante donnée le jour même où la vie de *Bonaparte* fut menacée par l'explosion d'un baril de poudre, placé sur son passage, rue Saint-Nicaise.

Succès qui n'a pas eu de suite.

Les Noces de Gamache, folie-pantomime, en un acte; par le cit. Millon. Pluviôse an 9.

Épisode du roman de Don Quichotte.

Bazile, aimé de la belle *Quitterie* que l'on destine à *Gamache*, feint de se tuer aux yeux des futurs époux, et demande, pour toute grace en mourant, d'emporter au tombeau le nom, le titre, et les droits de mari de *Quitterie*. *Gamache* y consent, et signe le contrat, qu'il croit purement fictif; mais *Bazile*, qui n'a fait que semblant de mourir, profite de ses avantages. *Gamache* veut employer la violence; Don Quichotte se déclare le chevalier des amans, et force le père de *Quitterie* à consentir au mariage.

Spectacle un peu grotesque pour le théâtre des Arts; mais de jolis tableaux. Réunion toujours flatteuse des grands talens en ce genre.

Flaminius à Corinthe, opéra en un acte; des cit. . . . . .

Triomphe du consul romain libérateur de la Grèce. Peu d'intérêt. Ouvrage de circonstance, qui n'a pas obtenu de succès.

Astyanax, opéra en 3 actes, paroles de feu Dejaure, musique du cit. Kreutzer.

Même sujet que celui traité par *Racine*; mais puisé particulièrement dans les Troyennes d'*Euripide*, et dans la Troade de *Sénèque*.

Beau second acte: spectacle pompeux.

Musique un peu bruyante, mais souvent énergique, et qui fait honneur au C. Kreutzer, l'un de nos virtuoses sur le violon.

Les Mystères d'Isis, opéra en 4 actes, paroles du cit. Morel, musique de feu Mozart. Fructidor.

Isménor, jeune prince égyptien, est appelé par les dieux à succéder au grand pontife Zarastro. Il doit épouser la fille de Zoroastre et de Myrrène, s'il subit les épreuves avec courage : il en triomphe, et reçoit solennellement la main de Pamira. Il est en quelque sorte parodié par son écuyer poltron, qui, à l'aide d'un instrument magique, triomphe aussi des obstacles qui causent sa frayeur.

Ouvrage parodié sur la pièce allemande intitulée *la Flûte enchantée*.

Beaucoup de spectacle, décorations magiques, ballets ingénieux, détails brillans, musique enchanteresse.

Style faible; mais que l'on a jugé trop sévèrement.

La situation de l'auteur obligé de *parodier* est celle d'un homme qui a les jambes liées : exigerait-on de celui-ci qu'il courût, lorsqu'à peine il pourrait marcher?

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL, RUE FAVART.

Le Calife de Bagdad, opéra comique, en un acte, en prose; paroles du cit. Saint-Just, musique du cit. Boyeldieu.

Isaoun, jeune et beau calife de Bagdad, se plaît à se déguiser, et à chercher des aventures bizarres. Sous l'un de ses travestissemens, il a eu le bonheur d'arracher la jeune et intéressante Zétulbé à la fureur d'une troupe de brigands; il l'aime, et en est aimé; mais il a promis à son conseil de mettre son amour à l'épreuve d'un mois d'examen et de mystère. Le dernier jour de l'épreuve est arrivé; il s'amuse sous le nom supposé d'Ilbendo-Kali, de la frayeur qu'il inspire à Hémaide, mère de Zétulbé, qui s'obstine à le prendre pour un chef de dévaliseurs de caravanes; il demande à cette femme la main de sa

fille, envoie des présens, prépare des fêtes, et n'éprouve qu'un refus constant, jusqu'à ce que, paraissant sous son vrai nom, et dans tout l'appareil de sa puissance, il devient enfin l'époux de celle qu'il aime.

Sujet tiré des contes arabes, mais adapté fort adroitement à la scène; situations plaisantes, fondées sur le déguisement du calife, sur la mépris d'Hémaide, et sur l'effet que produit le nom d'Il bendo-Kali, connu de tous les officiers de polic pour celui du calife. Dialogue spirituel; musiqu fraîche, gracieuse et gaie. Grand succès.

La Maison à vendre, comédie, mêlée chant, en un acte et en prose, parole citoyen Duval, musique du citoyen Dalayrac.

Deux jeunes étourdis, dont l'un est fort amoreux, se sont mis en route, la bourse assez m garnie. Tandis qu'ils rêvent au moyen de se p curer un dîner, ils apperçoivent sur une jolie m son l'écriteau qui annonce qu'elle est à vend Versac, l'un des deux étourdis, n'hésite pas à présenter chez la propriétaire, lui propose cheter sa maison, et conclut le marché. Il ne pas comment en payer le prix; mais il ne so qu'à se faire inviter à dîner avec son compag de voyage. Par un de ces hasards heureux, la comédie offre plus d'un exemple, la propriét se trouve être la mère de Lise, amante de Derm Heureusement encore, un vieil avare qui chandait la maison, et qui craint de se la voir lever, cherche à en dégoûter Versac, et lui pose de la reprendre; mais Versac plus fin, et adroit, profite de l'occasion, et fait si bien, amène l'avare à lui donner 20,000 francs de sur sa prétendue acquisition. Tout s'arrange à

veille, et les 20,000 francs donnés à Dermont par son ami facilitent encore son mariage avec Lise.

Joli ouvrage, situations très-comiques, caractères très-plaisamment dessinés; dialogue étincelant de gaieté. Grand succès.

Bion, opéra comique en un acte et en vers, paroles du citoyen Hoffmann, musique de Méhul. Nivôse an 9.

Agénor, jeune Athénien, voyant que Bion est amoureux de *Nisa*, trouve plaisant de la lui enlever. Bion, à qui ce projet n'échappe point, mistifie d'abord Agénor, et finit par l'unir à celle dont il est aimé.

Sujet tiré du joli roman d'*Anténor*; peu d'intérêt, mais de la fraîcheur dans les idées, et de la grace dans le style. Musique digne de *Méhul*.

L'Emporté, ou l'Irato, opéra, paroles du citoyen ***, musique de Méhul.

Parade de carnaval, fort gaie, que les auteurs ont annoncée d'abord comme un ouvrage parodié de l'italien. Peu de raison et de vraisemblance dans le poème, mais des bouffonneries qui ont fait rire; musique enchanteresse. Succès.

Marcel, ou l'Héritier supposé, opéra en un acte et en prose. Pluviôse an 9.

Un intendant fripon, que M. de Merval a gratifié de cinquante mille francs, à condition qu'il marierait son jeune parent *Marcel* à sa cousine, se trouve très-embarrassé par la mort imprévue de ce jeune homme. Pour ne pas perdre les cinquante mille francs, il veut faire passer pour le défunt un jeune paysan du même nom. Celui-ci, par ses scrupules et sa délicatesse, alarme beaucou-

l'intendant. Il a même fini par renoncer à de grands avantages qu'il ne devrait qu'à une ruse coupable. Les parens de la jeune personne, touchés du caractère vertueux de cet autre Marcel, lui donnent la main de celle qu'il aime, et dont il est aimé, et l'intendant fripon perd ses cinquante mille francs. Ouvrage sérieux et froid; musique insignifiante. Point de succès.

L'Esquisse d'un grand tableau, comédie en un acte et en vaudevilles. Ventôse an 9.

Le citoyen Franc, limonadier, a fait de grandes réformes dans son café; ses fils en ont pris l'occasion de se diviser. L'un d'eux, Léon, a desiré l'union de la belle *Gique*, pupille de M. Germain. Dans l'absence de Léon, ce M. *Germain* veut ravoir sa pupille, et se ligue, pour cet effet, avec plusieurs étrangers, mais qui l'abandonnent tous, à l'exception de M. Jones, Anglais fort riche, et qui aide M. Germain de ses finances et de ses conseils plus que de sa personne. Léon revient, chasse M. Jacob, agent des étrangers, qui brouillait tout dans le café; combat ensuite Jones et Germain, assiége la maison de celui-ci, le fait poursuivre d'étage en étage jusqu'au grenier par son intrépide camarade Morin, qui le force enfin à signer la cession de la belle *Gique*.

Allégorie froide, de l'inconvenance dans les détails; parodie d'un grand événement et de plus grands personnages. Point de succès.

Desirée, ou la paix de Village, vaudeville en un acte et en prose.

Second tome de l'allégorie ci-dessus. Querelle entre M. Franc et M. de Laigle entretenue par M. Trident. La sagesse du premier triomphe des subtilités de ses adversaires, et fait conclure une paix

desirée. Même objet, mêmes défauts que dans la précédente; même rigueur de la part du public.

THÉATRE LYRIQUE, RUE FEYDEAU.

Ziméo, opéra comique en trois actes, en vers, paroles du citoyen Lourdet de Santerre, musique de Martiny. Vendémiaire an 9.

Ziméo, Mexicain, veut venger son pays de l'invasion et des barbaries de la nation espagnole, et ignore que le nouveau gouverneur de la colonie, qu'il veut attaquer, est un homme vertueux et bienfaisant: il brûle, dévaste les habitations, et menace celle du gouverneur; il a déjà fait son gendre prisonnier; mais il retrouve chez ce gouverneur son père Télasco et son épouse Zulimé, sauvés l'un et l'autre par les soins de l'Européen généreux.

Sujet tiré d'une nouvelle de *Saint-Lambert.* Des défauts mais de l'intérêt, et une musique pleine de charme et d'énergie. Succès.

Le Tableau, ou une Matinée de Catinat, opéra comique en un acte, en prose, paroles du citoyen Marsollier, musique de Dalayrac. Brumaire an 9.

Sainville, prêt à périr de misère avec sa compagne et sa famille, par la banqueroute d'un débiteur, trouve dans la générosité de Catinat un soulagement et une protection; mais le maréchal connaît la délicatesse de Sainville, et, pour lui éviter l'embarras de s'acquitter envers lui, il fait acheter fort cher un vieux tableau de la maison de son protégé: celui-ci, par une ruse ingénieuse, force son bienfaiteur à se dévoiler.

C'est le même sujet traité par le citoyen *Roger*, dans la pièce de *Caroline* et le *Tableau*, jouée au théâtre français : les auteurs ont prêté à *Catinat* ce trait de générosité, qui appartient, comme on l'a déjà dit, au *comte d'Apchon*. De jolis détails, de la sensibilité. Musique agréable.

Le Voyage d'Epernay, opéra en un acte, en prose, paroles d'un anonyme, musique parodiée sur les morceaux connus des plus célèbres compositeurs d'Europe. 23 frimaire an 9.

Poème que n'a pu soutenir la musique d'*Haydn*, de *Mozart*, de *Paësiello*, de *Cimarosa*, etc.

Une Etourderie, ou l'Un pour l'Autre, comédie mêlée d'ariettes, paroles du citoyen Vial, musique du citoyen Quésain. Ventôse an 9.

Un jeune libertin prend le nom d'un gendre qu'on attend, et qu'on ne connaît point; il est découvert, ne se déconcerte pas, et, par sa persévérance, fléchit le père, plaît à la fille, et l'épouse. Quelques détails comiques, mais nulle vraisemblance; musique sans caractère. Point de succès.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les deux Ménages, comédie en un acte. 4 vendémiaire.

Le Mari sans femme, com. en un acte. 15 vendémiaire.

Les Billets doux, opéra. 6 brumaire.

Retour d'Arlequin dans son ménage, com. en un acte. 24 brumaire.

La Revue de l'an 8, 5 frimaire.

La Manie de la Danse, folie en un acte, 19 frimaire.

Frosine, ou la dernière Veuve, com. nouv. en un acte, 24 frimaire.

Gentil Bernard, com. en un acte. 1er nivôse.

La Récréation du Monde, suivie de la Création. 10 nivôse.

Oui et Non, anecdote espagnole en un acte. 19 nivôse.

Florian, com. en un acte 27 nivôse.

Arlequin Libraire, parade en un acte.

Enfin nous y voilà, divertissement en un acte. 29 pluviôse.

Esope chez Xantus, comédie en un acte. 5 ventôse.

Philippe le Savoyard, ou l'Origine des Ponts-Neufs. 15 ventôse.

La Tragédie au Vaudeville. 27 ventôse.

L'Avare et son Ami, com. en un acte. 19 germinal.

La Maison des Foux, com. en un acte. 2 floréal.

La Roulette, comédie en un acte. 12 floréal

Les Poulardes du Mans et de la Flèche, ambigu en un acte, lardé de couplets. 21 floréal.

Annette et Lubin, com. en un acte, en vaudevilles, 8 prairial.

Papirius, ou les Femmes comme elles étaient, pièce historique en un acte. 11 messidor.

Le Val de Vire, comédie en un acte. 27 messidor.

Encore un Ballon, ou Florelle et Jactas, amphigouri en un acte, en prose, et vaudeville. 4 thermidor.

L'Abbé Pellegrin, ou la Manufacture des vers, com. en un acte. 11 thermidor.

Le Triple Engagement, comédie en un acte. 24 thermidor.

Le Tableau en litige, ou à l'œuvre on connaît l'ouvrier, com. en un acte. 13 fructidor.

THÉATRE DES TROUBADOURS.

Turenne à Solré. 14 vendémiaire.

Les Voraces et les Coriaces, parodie des Horaces. 23 vendémiaire.

La Lettre sans adresse. 26 vendémiaire.

Scène première, ou la Pièce interrompue. 6 brumaire.

L'Avare et son Compère. 13 brumaire.

Midi, ou un Coup-d'Œil sur l'an 8. 16 brumaire.

Arlequin Portier. 24 brumaire.

L'Apollon du Belvédère. 29 brumaire.

La Foire de Senlis. 8 frimaire.

Taisez-Vous, parodie de Thésée. 15 frimaire.

La double Apothéose, com. vaud., en deux actes. 22 frimaire.

La Martingale, vaud. en un acte, 2 nivôse.

Les Suites de la Création, ou le Fruit défendu.

Le Jugement dernier, ou Haydn vengé.

La Physionomie. 27 nivôse.

Milord Goddem, ou l'Anglais embourbé. 4 pluviôse.

Le nouveau Don Quichotte, opéra en un acte. 23 pluviôse.

La Paix. 29 pluviôse.

Au moment où l'on imprime cette dernière feuille, paraît la cinquième satire de *Joseph Despaze*. Celle-ci n'est point inférieure à ses aînées. C'est la même fermeté, la même correction, la même énergie de style; mais elle offre un ton plus varié. On y ren-

contre une foule de vers piquans, de traits spirituels, de saillies heureuses, et on remarque surtout des tirades qui décèlent un très-grand talent. Il est dommage que le lecteur se trouve en contradiction avec l'auteur, sur les jugemens qu'il porte de certains écrivains dont la satire, par bonheur, ne peut effleurer la réputation.

FIN DE LA NOTICE.

Nõ

[illegible]

